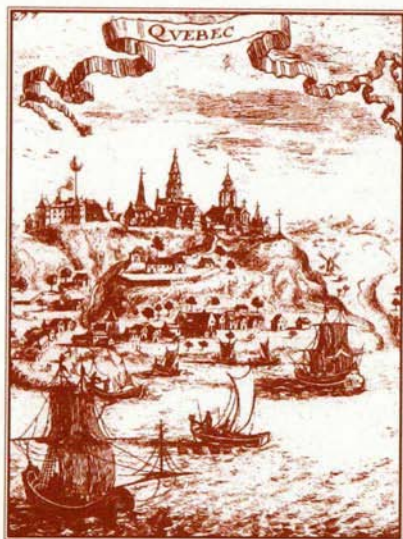


UNIVERSITÉ LAVAL

TEXTES FRANÇAIS

Classe de Troisième

Librairie **BEAUCHEMIN** Limitée
MONTRÉAL



Bibliothèque
nationale

Québec



Michel Belanger

Versification

TEXTES FRANÇAIS

UNIVERSITÉ LAVAL
QUÉBEC

Textes Français

Classe de Troisième (Versification)



Librairie **BEAUCHEMIN** Limitée
MONTREAL
1937

Droits réservés, Canada, 1937
par
Librairie Beauchemin Limitée
Montréal

Imprimé au Canada. — Printed in Canada.

448.6
73559
1937

PRÉFACE

Les modifications que l'Université Laval a faites en 1937 à son programme d'explication française dans les classes de Troisième (Versification), Seconde (Belles-Lettres) et Rhétorique ont rendu nécessaire la publication du présent recueil. Les élèves de Troisième auront désormais à étudier des contes, des nouvelles, des portraits et des fables. Mais ces œuvres, à l'exception des fables, sont dispersées dans une dizaine d'ouvrages. Nous les avons réunies en un seul. Ainsi nous faisons épargner du temps et de l'argent, nous facilitons l'étude de beaux modèles et nous offrons à l'élève le livre de lecture le plus agréable.

L'Université ne publiera pas les autres œuvres qu'elle a mises à son programme, parce qu'on en trouve la partie canadienne dans les Morceaux choisis d'Auteurs canadiens, de Mgr Camille Roy, et la partie française dans une brochure du Comité permanent de l'Enseignement secondaire (Laval) parue en 1930 et dans les classiques populaires que publient plusieurs éditeurs de France, entre autres, Larousse, Hatier et Delagrave.

Les matières du programme actuel sont réparties en trois groupes semblables, un pour chaque année d'un cycle de trois ans. En 1937-1938, on étudiera les textes de la première année; en 1938-1939, ceux de la deuxième année; en 1939-1940, ceux de la troisième

année. Puis on recommencera, à moins que ne surviennent de nouveaux changements...

On nous saura gré d'avoir fait la part assez large aux auteurs canadiens, et d'avoir choisi de préférence parmi leurs œuvres celles qui peuvent développer davantage chez les écoliers le sens national.

Il est désirable que des professeurs analysent dans l'Enseignement Secondaire les morceaux contenus dans ce recueil. En attendant, on peut les étudier selon la méthode traditionnelle d'explication française: on demande à l'élève qui a la diction la plus soignée et la plus prenante de lire une pièce entière. On en explique rapidement les cas de vocabulaire et de grammaire qui présentent des difficultés. On examine la composition, le fond (idées et sentiments) et la forme du morceau. On s'arrête plus longuement à tous les passages qui révèlent chez l'auteur le sens de l'observation et on termine par un jugement d'ensemble.

L'analyse bien faite n'offre rien de sec, d'ennuyeux. On la conduit mal, si elle transforme la classe en salle de dissection, si elle plonge les élèves dans un air de morgue. Bien analyser, c'est voir de près, oui, mais voir de près pour comprendre, juger et, s'il y a lieu, admirer; c'est s'arrêter devant un modèle, s'en pénétrer vivement, et chercher le moyen de l'imiter, même de le dépasser.

Ainsi entendue l'analyse littéraire forme de grands écrivains.

PREMIÈRE ANNÉE

Fables de La Fontaine:

La cigale et la fourmi.
Le chêne et le roseau.
Le laboureur et ses enfants.
Le lion et le moucheron.
Le petit poisson et le pêcheur.
L'ours et les deux compagnons.
Le charretier embourbé.
Le lièvre et la tortue.

(Ces textes sont tous contenus dans les Classiques
Larousse, FABLES CHOISIES, vol I.)

Contes français.

LE SECRET DE MAÎTRE CORNILLE

Francet Mamaï, un vieux joueur de fifre, qui vient de temps en temps faire la veillée chez moi, en buvant du vin cuit, m'a raconté l'autre soir un petit drame de village dont mon moulin a été témoin il y a quelque vingt ans. Le récit du bonhomme m'a touché, et je vais essayer de vous le redire tel que je l'ai entendu.

Imaginez-vous pour un moment, chers lecteurs, que vous êtes assis devant un pot de vin tout parfumé, et que c'est un vieux joueur de fifre qui vous parle.

Notre pays, mon bon monsieur, n'a pas toujours été un endroit mort et sans refrains comme il est aujourd'hui. Auparavant, il s'y faisait un grand commerce de meunerie, et, dix lieues à la ronde, les gens des *mas* nous apportaient leur blé à moudre... Tout autour du village les collines étaient couvertes de moulins à vent. De droite et de gauche, on ne voyait que des ailes qui viraient au mistral par-dessus les pins, des ribambelles de petits ânes chargés de sacs, montant et dévalant le long des chemins; et toute la semaine c'était plaisir d'en-

tendre sur la hauteur le bruit des fouets, le craquement de la toile et le *Dia hue!* des aides-meuniers... Le dimanche nous allions aux moulins, par bandes. Là-haut, mes meuniers payaient le muscat. Les meunières étaient belles comme des reines, avec leurs fichus de dentelles et leurs croix d'or. Moi, j'apportais mon fifre, et jusqu'à la noire nuit on dansait des farandoles. Ces moulins-là, voyez-vous, faisaient la joie et la richesse de notre pays.

Malheureusement, des Français de Paris eurent l'idée d'établir une minoterie à vapeur, sur la route de Tarascon. Tout beau, tout nouveau. Les gens prirent l'habitude d'envoyer leurs blés aux minotiers, et les pauvres moulins à vent restèrent sans ouvrage. Pendant quelque temps ils essayèrent de lutter, mais la vapeur fut la plus forte, et l'un après l'autre, *pécaïre!* ils furent tous obligés de fermer... On ne vit plus venir les petis ânes... Les belles meunières vendirent leurs croix d'or... Plus de muscat! plus de farandole!... Le mistral avait beau souffler, les ailes restaient immobiles... Puis, un beau jour, la commune fit jeter toutes ces mesures à bas, et l'on sema à leur place de la vigne et des oliviers.

Pourtant, au milieu de la débâcle, un moulin avait tenu bon et continuait de virer coura-

geusement sur la butte, à la barbe des minotiers. C'était le moulin de maître Cornille, celui-là même où nous sommes en train de faire la veillée en ce moment.

*

* *

Maître Cornille était un vieux meunier, vivant depuis soixante ans dans la farine et enragé pour son état. L'installation des minoteries l'avait rendu comme fou. Pendant huit jours, on le vit courir par le village, ameutant le monde autour de lui et criant de toutes ses forces qu'on voulait empoisonner la Provence avec la farine des minotiers. « N'allez pas là-bas, disait-il; ces brigands-là, pour faire le pain, se servent de la vapeur, qui est une invention du diable, tandis que moi je travaille avec le mistral et la tramontane, qui sont la respiration du bon Dieu... » Et il trouvait comme cela une foule de belles paroles à la louange des moulins à vent, mais personne ne les écoutait.

Alors, de mâle rage, le vieux s'enferma dans son moulin et vécut tout seul comme une bête farouche. Il ne voulut pas même garder près de lui sa petite-fille Vivette, une enfant de quinze ans, qui, depuis la mort de ses parents,

n'avait plus que son *grand* au monde. La pauvre petite fut obligée de gagner sa vie et de se louer un peu partout dans les *mas*, pour la moisson, les magnans ou les olivades. Et pourtant son grand-père avait l'air de bien l'aimer, cette enfant-là. Il lui arrivait souvent de faire ses quatre lieues à pied par le grand soleil pour aller la voir au *mas* où elle travaillait, et quand il était près d'elle, il passait des heures entières à la regarder en pleurant...

Dans le pays on pensait que le vieux meunier, en renvoyant Vivette, avait agi par avarice; et cela ne lui faisait pas honneur de laisser sa petite-fille ainsi traîner d'une ferme à l'autre, exposée aux brutalités des *vaïles* et à toutes les misères des jeunesses en condition. On trouvait très mal aussi qu'un homme de renom de maître Cornille, et qui, jusque-là, s'était respecté, s'en allât maintenant par les rues comme un vrai bohémien, pieds nus, le bonnet troué, la taillole en lambeaux... Le fait est que le dimanche, lorsque nous le voyions entrer à la messe, nous avions honte pour lui, nous autres les vieux; et Cornille le sentait si bien qu'il n'osait plus venir s'asseoir sur le banc d'œuvre. Toujours il restait au fond de l'église, près du bénitier, avec les pauvres.

Dans la vie de maître Cornille il y avait quelque chose qui n'était pas clair. Depuis longtemps personne, au village, ne lui portait plus de blé, et pourtant les ailes de son moulin allaient toujours leur train comme devant... Le soir, on rencontrait par les chemins le vieux meunier poussant devant lui son âne chargé de gros sacs de farine.

« Bonnes vêpres, maître Cornille ! lui criaient les paysans ; ça va donc toujours, la meunerie ? »

— Toujours, mes enfants, répondait le vieux d'un air gaillard. Dieu merci, ce n'est pas l'ouvrage qui nous manque. »

Alors, si on lui demandait d'où diable pouvait venir tant d'ouvrage, il se mettait un doigt sur les lèvres et répondait gravement : « *Motus !* je travaille pour l'exportation... » Jamais on n'en put tirer davantage.

Quant à mettre le nez dans son moulin, il n'y fallait pas songer. La petite Vivette elle-même n'y entraît pas...

Lorsqu'on passait devant, on voyait la porte toujours fermée, les grosses ailes toujours en mouvement, le vieil âne broutant le gazon de la plate-forme, et un grand chat maigre qui prenait le soleil sur le rebord de la fenêtre et vous regardait d'un air méchant.

Tout cela sentait le mystère et faisait beaucoup jaser le monde. Chacun expliquait à sa façon le secret de maître Cornille, mais le bruit général était qu'il y avait dans ce moulin-là encore plus de sacs d'écus que de sacs de farine.

*

* *

À la longue pourtant tout se découvrit; voici comment:

En faisant danser la jeunesse avec mon fifre, je m'aperçus un beau jour que l'aîné de mes garçons et la petite Vivette s'étaient rendus amoureux l'un de l'autre. Au fond je n'en fus pas fâché, parce qu'après tout le nom de Cornille était en honneur chez nous, et puis ce joli petit passereau de Vivette m'aurait fait plaisir à voir trotter dans ma maison. Seulement, comme nos amoureux avaient souvent occasion d'être ensemble, je voulus de peur d'accidents régler l'affaire tout de suite et je montai jusqu'au moulin pour en toucher deux mots au grand-père... Ah! le vieux sorcier! il faut voir de quelle manière il me reçut! Impossible de lui faire ouvrir sa porte. Je lui expliquai mes raisons tant bien que mal à travers

le trou de la serrure; et tout le temps que je parlais, il y avait ce coquin de chat maigre qui soufflait comme un diable au-dessus de ma tête.

Le vieux ne me donna pas le temps de finir, et me cria fort malhonnêtement de retourner à ma flûte; que, si j'étais pressé de marier mon garçon, je pouvais bien aller chercher des filles à la minoterie... Pensez que le sang me montait d'entendre ces mauvaises paroles; mais j'eus tout de même assez de sagesse pour me contenir, et, laissant ce vieux fou à sa meule, je revins annoncer aux enfants ma déconvenue... Ces pauvres agneaux ne pouvaient pas y croire; ils me demandèrent comme une grâce de monter tous deux ensemble au moulin pour parler au grand-père... je n'eus pas le courage de refuser, et prrrrt! voilà mes amoureux partis.

Tout juste comme ils arrivaient là-haut, maître Cornille venait de sortir. La porte était fermée à double tour; mais le vieux bonhomme, en partant, avait laissé son échelle dehors, et tout de suite l'idée vint aux enfants d'entrer par la fenêtre, voir un peu ce qu'il y avait dans ce fameux moulin...

Chose singulière! la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé;

pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignée... On ne sentait pas même cette bonne odeur chaude de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche était couvert de poussière, et le grand chat maigre dormait dessus.

La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon : — un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis dans un coin trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de maître Cornille ! C'était ce plâtras qu'il promenait le soir par les routes, pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

Les enfants revinrent tout en larmes, me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le cœur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons... Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route,

et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé, — du vrai blé, celui-là!

Le moulin était grand ouvert... Devant la porte, maître Cornille, assis sur un sac de plâtre, pleurait, la tête dans ses mains. Il venait de s'apercevoir, en rentrant, que pendant son absence on avait pénétré chez lui et surpris son triste secret.

« Pauvre de moi! disait-il. Maintenant, je n'ai plus qu'à mourir... Le moulin est déshonoré. »

Et il sanglotait à fendre l'âme, appelant son moulin par toutes sortes de noms, lui parlant comme à une personne véritable.

À ce moment, les ânes arrivent sur la plateforme, et nous nous mettons tous à crier bien fort comme au beau temps des meuniers:

« Ohé! du moulin!... Ohé! maître Cornille! »

Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand par terre, de tous côtés...

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois:

« C'est du blé!... Seigneur Dieu!... Du bon blé!... Laissez-moi, que je le regarde. »

Puis, se tournant vers nous:

« Ah! je savais bien que vous me revien-
driez... Tous ces minotiers sont des voleurs... »

Nous voulions l'emporter en triomphe au village :

« Non, non, mes enfants : il faut avant tout que j'aie donné à manger à mon moulin... Pensez donc ! il y a si longtemps qu'il ne s'est rien mis sous la dent ! »

Et nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

C'est une justice à nous rendre : à partir de ce jour-là, jamais nous ne laissâmes le vieux meunier manquer d'ouvrage. Puis, un matin, maître Cornille mourut, et les ailes de notre dernier moulin cessèrent de virer, pour toujours cette fois... Cornille mort, personne ne prit sa suite. Que voulez-vous, monsieur !... tout a une fin en ce monde, et il faut croire que le temps des moulins à vent était passé comme celui des coches sur le Rhône, des parlements et des jaquettes à grandes fleurs.

ALPHONSE DAUDET.

(*Lettres de mon moulin.*)

(Collection Nelson.)

LA CHÈVRE DE M. SEGUIN

A M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris.

Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire!

Comment! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile! fais-toi chroniqueur! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non? Tu ne veux pas? Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

*

* *

M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

« C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une. »

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitue mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esmeralda, tu te rappelles, Grin-

goire? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit la nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

« Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi! »

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

*

* *

Un jour, elle se dit en regardant la montagne:

« Comme on doit être bien là-haut! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou!... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos!... Les chèvres, il leur faut du large. »

À partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son

lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mé!*... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

« Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah! mon Dieu!... Elle aussi! » cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

« Comment, Blanquette, tu veux me quitter? »

Et Blanquette répondit :

« Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici?

— Oh! non! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court; veux-tu que j'allonge la corde?

— Ce n'est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu'est-ce qu'il te faut? qu'est-ce que tu veux?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu'il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m'a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l'an dernier? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s'est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l'a mangée.

— Pécaïre! Pauvre Renaude!... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine!... dit M. Seguin; mais qu'est-ce qu'on leur fait donc à mes chèvres? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t'enfermer dans l'étable, et tu y resteras toujours. »

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s'en alla...

Tu ris, Gringoire? Parbleu! je crois bien; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon

M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l'heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe! jusque par-dessus les cornes, mon cher!... Et quelle herbe! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... c'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc!... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux!...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là-dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop! la voilà partie, la tête en avant, à tra-

vers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien, la Blaquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisse-lante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avancant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

« Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là-dedans ? »

Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrus-

que, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir eut la bonne fortune de plaire à Blanche. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

*

* *

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette: c'était le soir...

« Déjà! » dit la petite chèvre; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne:

« Hou! hou! »

Elle pensa au loup; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé... Au même moment une

trompe sonna bien loin dans la vallée. C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

« Hou! hou!... » faisait le loup.

« Reviens! reviens!... » criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

*

* *

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas! seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

« Ha! ha! la petite chèvre de M. Seguin »; et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment, en se rappelant l'histoire de la vieille Renau-

de, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait:

« Oh! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube... »

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enroué monta d'une métairie.

« Enfin ! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

*

* *

Adieu, Gringoire !

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent de la *cabro de moussu Seguin, que se battéque touto la neuï emé lou loup, e pieï lou matin lou loup la mangé*¹.

Tu m'entends bien, Gringoire :

E pieï lou matin lou loup la mangé.

ALPHONSE DAUDET.

(*Lettres de mon moulin.*)

(Collection Nelson.)

1. Le chèvre de monsieur Séguin, qui se battit toute la nuit avec le loup, et puis, le matin, le loup la mangea.

Contes canadiens.

LA MAISON

Il y en avait de plus grandes; il n'y en avait pas de plus hospitalières. Dès le petit jour, sa porte matinale laissait entrer, avec le parfum des trèfles, les premiers rayons du soleil. Et jusqu'au soir, elle offrait aux passants le sourire de ses fenêtres en fleurs, l'accueil de son perron facile, l'invitation de sa porte ouverte. De si loin que vous l'aperceviez, elle vous plaisait déjà, et, quand vous étiez tout proche, elle se faisait si attrayante que résister à son appel devenait impossible: vous entriez. Dès l'abord vous étiez chez vous. « Asseyez-vous, l'ami, et prenez du repos. » Travaillait-on — et l'on travaillait toujours — on s'interrompait pour vous bienvenir. Si vous étiez altéré, le *banc des seaux* était là, avec la *tasse à l'eau*, reluisante et toujours *amain*. La table était-elle mise, vous étiez convié, et sur la plus belle des assiettes à fleurs le meilleur morceau vous était servi. Si vous arriviez à la tombée de la nuit et aviez encore loin à cheminer, on ouvrait pour vous la *chambre des étrangers*, la plus grande et qui avait

le meilleur lit... Qui donc n'arrêtait pas chez *nos gens*, ne fût-ce que pour apprendre des vieux quel temps il devait faire le lendemain? Seuls, les hôtes mauvais passaient tout droit, et d'un pas plus pressé, devant la maison hospitalière.

*

* *

Il y en avait d'une parure plus opulente; il n'y en avait pas de meilleures à voir. Ses quatre murs, solides, fortement liés, de tout repos, inspiraient d'abord confiance. Les pierres étaient vieilles; mais, à chaque printemps, elles faisaient leur toilette à la chaux, et il n'y avait guère de maisons aussi blanches dans toute la paroisse. Et voyez-vous comme, sur cette blancheur mate et chaude, les volets verts se détachaient et réjouissaient l'œil?... Une petite vigne canadienne, accrochant ses vrilles aux balèvres du long pan, grimpait du *solage* aux *acoyaux*, courait sous le larmier, et allait vers le soleil pousser ses plus belles feuilles au pignon. Le toit aussi était agréable à regarder, avec ses bardeaux goudronnés, la lisière blanche de son cadre, ses lucarnes en accent circonflexe, son faîtage pointu, et sa cheminée de pierres plates. Au coin du *carré*, sous le *dalot*, une tonne recueillait l'eau de

pluie, douce et précieuse; à la *devanture* de sable fin, un banc, deux lilas, quelques gros cailloux blanchis... Tout cela était clair, propre, bien ordonné; tout cela convenait. Je ferme les yeux, et je la revois encore, la maison de *nos gens*, blanche, dans la lumière, sur le chemin du roi.

*

* *

Il y en avait où la gaieté était plus bruyante; il n'y en avait pas de plus profondément joyeuse. On savait, là, tous les cantiques; on savait, là, toutes les chansons. Et on les chantait bellement, avec des *fions* les plus jolis du monde. La vie n'était pourtant pas moins rude à *nos gens* qu'aux autres; ils devaient, eux aussi, trimer dur pour gagner leur pain; et l'épreuve était venue, année après année, faire leurs pas plus lourds, leurs fronts plus ridés. Mais l'âme de ces anciens était forte; le malheur même n'en avait pu troubler le calme profond. Ils savaient que cette vie n'est rien, et, résignés aux tristesses d'ici-bas, pleins d'une confiance sereine, en paix avec la terre, en paix avec le ciel, ils laissaient simplement couler leurs jours vers la Grande Espérance.

Matin, midi et soir, *nos gens* priaient ensemble; et, parce qu'ils avaient prié, les tâches étaient plus douces, les fardeaux moins lourds, les peines plus vite consolées. Aussi, la joie était-elle revenue, après chaque deuil, habiter cette maison, comme l'oiseau retourne à son nid.

*

* *

Qu'il faisait bon vivre chez *nos gens*!

Soudain, et comme par miracle, on s'y trouvait délivré de tous les soucis, loin de tous les tracas, à l'abri de toutes les intrigues. Rien de mal ne se pouvait concevoir sous ce toit béni. On y passait des jours de paix heureuse et secrète. On y était meilleur...

*

* *

Qu'il eût fait bon mourir chez *nos gens*!

ADJUTOR RIVARD.

(*Chez nous.*)

(Édition Garneau.)

LA PATRIE

Oncle Jean, que pensez-vous de la patrie? On parle beaucoup de patrie et de patriotisme; les orateurs ont souvent ces mots dans la bouche, les écrivains au bout de leurs plumes. Qu'est-ce que la patrie, oncle Jean?

L'oncle Jean, assis sur le pas de sa porte, fumait tranquillement sa pipe. Devant lui, s'étendait, tout en longueur, son domaine, des blés, des orges, des avoines, puis du foin, et plus loin un champ de sarrasin, plus loin encore une friche, et au delà une *sucrierie*, qui fermait l'horizon. Le soleil était tombé, et le vieillard regardait son *bien* entrer dans l'ombre.

« Oncle Jean, qu'est-ce que la patrie? »

Silencieux, il tira de sa pipe quelques *touches* encore; puis, sans détourner le regard qui allait là-bas vers la forêt, et d'un geste montrant les champs, les prés, les bois.

« La patrie, c'est ça. »

J'attendis que l'oncle expliquât ce geste et ce mot trop vagues. Un silence, et, lentement, avec des pauses, il continua:

« La patrie, mon *fieu*, ça date du temps des Français. Le premier de notre nom qui

vint ici par la mer fut d'abord soldat; dans l'armoire de la *grand'chambre*, il y a des papiers où c'est marqué, qu'il fut soldat. Mais il faut croire que, dans les *vieux pays* — il venait du Perche; c'est *comme qui dirait* un *about* de la Normandie — il faut croire que là-bas, *ses gens* étaient *cultiveux*, et qu'il avait ça dans le sang, parce qu'aussitôt qu'il put il prit une hache et s'attaqua à la forêt comme un vrai *terre-neuvien*. Or, c'est ici où nous sommes, qu'il abattit son premier arbre: la terre à l'ancêtre Nicolas, c'est la mienne! La glaise qui *botte* à mes talons s'est attachée aussi à ses sabots. Après lui, son fils aîné, Julien, et son petit-fils, Jean-Baptiste, son arrière-petit-fils, François, et le fils de François, Benjamin, mon père, tous, l'un après l'autre, ont vécu de la terre qui me fait vivre; c'est ici que, tous, ils sont nés, qu'ils ont travaillé, qu'ils sont morts. Souvent, cette idée me vient, et je me dis: « Jean, c'est pour toi qu'ils ont peiné, pour toi et pour ceux de ta race qui viendront après toi. » Vois-tu, mon *fieu*, au bout de la grange, ce quartier de roc? Autrefois, ce caillou-là devait être plus au sud, juste où se trouve le chemin qui monte aux champs; eh! bien, ils l'ont roulé là où tu le vois, pour que j'aie de l'*arce* a passer au

nord du ruisseau. Ç'a dû être un rude coup de collier. J'y ai souvent pensé, et je crois que c'est Julien, le deuxième du nom, qui a fait cela; on conte qu'il était fort comme un bœuf, et il pouvait se faire aider, ses douze premiers enfants étant tous des garçons. Et la maison, ils l'ont *logée* sur la butte, où elle est encore — c'est le même *solage* — pour que de la porte je puisse voir jusqu'à la *sucrerie*. Ils ont pensé à tout: pour que, dans les grandes chaleurs, mes bêtes aient un peu d'ombre, ils ont laissé là cet orme... Je reconnais partout leur ouvrage. Chacun d'eux a fait ici sa marque, et l'effort de ses bras rend aujourd'hui ma tâche moins dure. Sous ma bêche le sol se retourne mieux, parce que l'un après l'autre ils l'ont remué; dans le pain que je mange, et qui vient de mon blé, il y a la sueur de leurs fronts; dans chaque motte que ma charrue renverse, ils ont laissé quelque chose d'eux-mêmes. La patrie, c'est ça... Et je voudrais bien voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre! »

Il faut savoir que, pour l'oncle Jean, l'ennemi, quel qu'il fût, c'était l'*Américain*.

« Je vous entends, oncle Jean. C'est ici votre bien de famille, et que vous aimez. Mais les livres disent que la patrie est bien plus grande

que votre terre, qu'elle embrasse toute une contrée... »

L'oncle hocha la tête.

« En général, faut se méfier des livres, dit-il ; il y a des mots qu'on ne comprend pas et qui brouillent les idées. Les livres n'ont rien à faire ici. Écoute. Au *sorouêt*, il y a François le Terrien, et puis Pierre à Denis, puis d'autres voisins, et encore d'autres voisins ; au *nordêt*, il y a le grand Guillaume, puis les deux garçons du père Ambroise, puis d'autres voisins, et d'autres voisins, jusqu'au bout du rang et jusqu'au bout de la paroisse. Disons — je ne sais pas apertement si c'est comme ça partout, mais ça *doit* — disons que chaque habitant est, comme moi, sur le bien de ses *gens* ; ça fait toute une paroisse attachée à la terre, pas vrai ? Puis, au milieu, il y a l'église ; à côté, le cimetière ; tout près, le presbytère, avec le curé dedans. Et après notre paroisse, il y a une autre paroisse, puis une autre, puis une autre, toutes pareilles, et chacune avec son clocher, son curé, ses morts, son vieux sol travaillé par les pères, et qu'on aime plus que soi-même... C'est ça, la patrie ! »

L'oncle Jean s'était levé, et cette fois je vis bien que son geste, déployé dans la nuit venue, embrassait tout le pays hérité des ancêtres,

avec les souvenirs, les traditions, les croyances...

La voix de la tante Mélanie appela :

« Jean, venez-vous faire la prière du soir ? »

Nous entrâmes.

Le Christ au rameau bénit pendait au mur. Au-dessous, un grand fusil était accroché, avec une poire à poudre et une corne à balles.

Comme l'oncle allait se mettre à genoux à côté de la tante Mélanie, son regard levé rencontra son fusil, et je l'entendis qui murmurait encore :

« Oui ! Je voudrais voir l'*Américain* qui viendrait prendre ma terre ! » Au nom du Père et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Mettons-nous en la présence de Dieu, et adorons-le...

ADJUTOR RIVARD.

(*Chez nous.*)

(Édition Garneau.)

LE VIEUX HANGAR

Je n'aime pas les maisons neuves :
Leur visage est indifférent.
Les anciennes ont l'air de veuves
Qui se souviennent en pleurant.

SULLY PRUDHOMME.

« Pourquoi donc ne reviennent-ils pas?...
Quatre mois sont passés, et ma porte est restée close et mon seuil inviolé. Peut-être je n'abriterai plus leur joie et leur vie »...

Ainsi pensait, sous le front détérioré de son vieux toit, un vieux hangar. Et il s'attristait de penser ces choses : et la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre qui enveloppait ses larges pans et faisait briller ses fenêtres, donnait à ses réflexions plus de regrets et plus de mélancolie. Il se sentait mourir comme toutes les choses que l'automne a flétries, comme la tige grêle de houblon qui languissait maintenant sur sa façade, comme les longues herbes jaunies qui avaient poussé à travers les pierres de son solage. Et parce qu'il se sentait mourir, toutes les tristesses de la nature le faisaient rêveur et désolé.

Depuis que juin avait ramené la saison chaude, il attendait les hôtes qui chaque année venait se réfugier en lui, l'animer et

l'égayer. Et voici que pour la première fois depuis plus de cinquante ans, il était resté vide, et solitaire. Il ne pouvait en son cerveau de poutres et d'entrants s'expliquer un tel abandon, un pareil délaissement. Aussi le vieux hangar était-il bien triste dans la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.

*

* *

Savez-vous bien, d'ailleurs, ce que c'est qu'un vieux hangar? et quels souvenirs il enferme? et quelle place très large il tient et il occupe dans la vie de nos braves habitants?

Le hangar, n'en déplaise à tous les dictionnaires, et le lexique franco-canadien que prépare et publie la Société du Parler français devra tenir compte de cette acception, c'est le « cottage », le chalet ou la maison de campagne du cultivateur. C'est dans cette originale et fraîche demeure qu'il va passer la belle saison, et qu'il fait sa villégiature.

À la campagne, voyez-vous, dès que le soleil recommence la fête de la nature, et que la prairie est bien verte, dès que les pommiers fleurissent et que les oiseaux sont revenus chanter sur les toits, il faut changer de résidence. La maison où l'on a passé l'hiver, et que l'on

s'est appliqué à faire chaude et confortable, paraît à l'homme des champs beaucoup trop fermée; elle lui devient insupportable, une sorte de quatrième étage où l'on manque d'air, où l'on étouffe et où l'on s'ennuie. Il faut donc en sortir, comme on sort d'une ville pour aller aux plages lointaines et rafraîchissantes. Il faut sortir de cette maison urbaine pour aller habiter la villa champêtre. Et l'on en sort donc, hommes, femmes et enfants,... et l'on s'en va au hangar.

Or, le hangar, — le vieux du moins, — est toujours complètement séparé, détaché de la maison; il est, à proprement parler, la maison d'en face, et distant de vingt ou trente pas de la maison principale. C'est donc, pour y aller, un long voyage qu'il faut entreprendre, et c'est aussi une promenade que l'on doit recommencer tous les jours. Parce que le hangar ne peut offrir à ses hôtes un logement convenable pour la nuit, on a soin dès le matin de retenir à la maison sa chambre et son lit, où l'on retourne le soir dormir.

Et c'est pourquoi, pendant l'été, le cultivateur est un véritable touriste qui chaque matin se rend à sa maison de campagne, et qui ne se lasse pas de se replonger chaque jour avec délices dans la vie simple et rustique de son chalet.

Là, il ne s'entoure que de ce qui est nécessaire à l'existence. D'ordinaire, l'intérieur du hangar, — du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes, — est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle s'élève la cheminée monumentale, faite de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, s'étale et s'écrase le four où l'on cuit le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le fournil. Autour de cette pièce unique, non lambrissée, et qui laisse voir la charpente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berceuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on garde la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel est placée et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche; au-dessus de la chaudière, suspendue à un clou qui est obliquement planté dans le mur, brille la grande tasse de fer-blanc. À côté du four se dresse l'escalier à jour et à pic qui monte au grenier; plus loin, vers l'arrière, surgit la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage », et, tout à côté, le rouet que fait ronronner grand'mère; en-

s'est appliqué à faire chaude et confortable, paraît à l'homme des champs beaucoup trop fermée; elle lui devient insupportable, une sorte de quatrième étage où l'on manque d'air, où l'on étouffe et où l'on s'ennuie. Il faut donc en sortir, comme on sort d'une ville pour aller aux plages lointaines et rafraîchissantes. Il faut sortir de cette maison urbaine pour aller habiter la villa champêtre. Et l'on en sort donc, hommes, femmes et enfants,... et l'on s'en va au hangar.

Or, le hangar, — le vieux du moins, — est toujours complètement séparé, détaché de la maison; il est, à proprement parler, la maison d'en face, et distant de vingt ou trente pas de la maison principale. C'est donc, pour y aller, un long voyage qu'il faut entreprendre, et c'est aussi une promenade que l'on doit recommencer tous les jours. Parce que le hangar ne peut offrir à ses hôtes un logement convenable pour la nuit, on a soin dès le matin de retenir à la maison sa chambre et son lit, où l'on retourne le soir dormir.

Et c'est pourquoi, pendant l'été, le cultivateur est un véritable touriste qui chaque matin se rend à sa maison de campagne, et qui ne se lasse pas de se replonger chaque jour avec délices dans la vie simple et rustique de son chalet.

Là, il ne s'entoure que de ce qui est nécessaire à l'existence. D'ordinaire, l'intérieur du hangar, — du moins la partie qui est destinée au logement d'été, et qui en hiver devient l'atelier, la boutique où travaillent les hommes, — est tout d'une seule pièce, très large, spacieuse, au centre de laquelle s'élève la cheminée monumentale, faite de pierres brutes, blanchies à la chaux. Adossé à cette cheminée, et communiquant avec elle, s'étale et s'écrase le four où l'on cuit le pain de ménage. Et c'est pourquoi très souvent le hangar s'appelle aussi le fournil. Autour de cette pièce unique, non lambrissée, et qui laisse voir la charpente rugueuse de tout l'édifice, vous n'apercevez que les chaises droites, les berceuses, la table où l'on mange, le buffet où l'on garde la vaisselle, le banc à longues pattes sur lequel est placée et se recueille la chaudière pleine d'eau fraîche; au-dessus de la chaudière, suspendue à un clou qui est obliquement planté dans le mur, brille la grande tasse de fer-blanc. À côté du four se dresse l'escalier à jour et à pic qui monte au grenier; plus loin, vers l'arrière, surgit la pompe de cèdre avec sa rigide brimbale; près de la fenêtre, sur une petite table, le « panier à ouvrage », et, tout à côté, le rouet que fait ronronner grand'mère; en-

fin, dans un coin, au fond, le métier sur lequel pédalent en chantant les filles robustes et joyeuses du logis. Sur les murs non tapissés, entre les chapeaux de paille et les blouses qui sont accrochés à des clous solides, quelques images dévotes, ou des portraits de personnages très sympathiques que l'on a découpés dans le journal d'hier,

C'est dans ce milieu très modeste, et dans ce décor peu dispendieux que le cultivateur transporte et installe, en été, sa petite famille ; c'est là que tous vont oublier pour un temps la vie presque solennelle, et toutes les féminines exigences qu'après le ménage du printemps on vous impose à la maison.

C'est au hangar que travaillent les femmes pendant que les hommes sont à labourer, à couper les foins ou à moissonner. Le soir, tout le monde se rassemble autour de la grande cheminée, où l'on cause sans feu, sans lampe, ni chandelle, à moins que l'on aime mieux s'asseoir aux fenêtres, ou devant la porte pour respirer le parfum des champs, et compter là-haut, voir scintiller et filer les étoiles.

Quand octobre arrive, et fait siffler le nord-est à travers les planches minces du mur en charpente, on s'attarde encore dans le vieux fournil ; on ne se presse pas de le quitter, et

l'on veut jouir des derniers effluves chauds du soleil. Mais alors, le soir, on ferme les portes et les fenêtres pour empêcher l'air trop frais d'entrer, et l'on soupe le visage sous la lampe. Et quand ce dernier repas est fini, et que la vaisselle est bien lavée, on se reforme en groupe autour d'un large panier, ou d'une manne remplie de pieds de fèves ou d'épis de blé d'Inde, et chacun, patiemment, écale ou égrenne avec une attention variée et distraite. On entend, à travers les gais propos et les histoires pour rire, tomber au fond des plats de fer-blanc la musique sèche et monotone des grains qui jaillissent et s'échappent des doigts de l'artiste rustique. Et parfois aussi, à travers les fentes du plancher mal ajusté, on entend chanter et pousser son cri aigu le grillon qui annonce la venue de l'automne.

Quand on a épuisé toute la joie de cette vie libre et peu cérémonieuse; quand on a donné au vieux hangar de suffisantes preuves d'attachement, quand surtout on y a grelotté pendant une suite de plusieurs jours, on retourne à la maison si bonne, si hospitalière et si chaude; on y refait le nid des affections familiales, et l'on s'y enferme pour les longs mois d'hiver.

*

* *

Donc, il y avait l'autre jour un vieux hangar qui s'ennuyait beaucoup, et qui s'attristait à mourir pendant que le baignait encore et le réchauffait doucement la tiède et blonde lumière de nos soleils d'octobre.

Que voulez-vous? Il n'avait pu remarquer, à cause de ses fenêtres et de ses yeux restés fermés, qu'une autre construction s'était élevée en face de lui, fraîche et ouverte comme lui, mais plus petite que lui, une « cuisine », comme ils disent maintenant, bourgeoisement et prosaïquement, et qui s'était blottie tout près de la maison, qui s'était collée à ses flancs, qui avait soudé son existence à la sienne, afin de s'assurer davantage ses bonnes grâces, et de supplanter plus sûrement le vieux et pitoyable hangar. Il n'avait donc pu voir cet autre logis, ce rival prétentieux, blanchi d'une première couche de chaux, à la mine neuve et banale, indifférent et insignifiant comme toutes les choses qui n'ont pas d'histoire. Et parce qu'il ne pouvait pas voir, le vieux hangar ne pouvait comprendre, et il se tourmentait donc, et il s'affligeait.

Il s'affligeait, le vieux hangar! Et ceux qui connaissent son histoire savent bien pourquoi

il y avait tant de chagrins dans cette âme de hangar. Dans l'âme de ce bon et doux vieux, il y avait tant de souvenirs! Il avait été si intimement mêlé à la vie de la famille qui maintenant paraissait le dédaigner! Et la joie avait si longtemps couru en rires sonores le long de ses poutres noircies, autour des pierres vieilles du foyer, aubord des fenêtres ouvertes, et sous les grands armiers où nichent les hirondelles.

Vingt berceaux avaient tour à tour, sur son pavé inégal, roulé leurs cadences, et il les avait si tendrement portés! Et il avait autour d'eux si amoureusement répandu et fait voltiger et flotter l'âme familiale!

Il avait pendant les longues soirées d'hiver entendu raconter tant de choses, écouté tant de divers propos et gardé tant de confidences. L'histoire de tous ceux-là qu'il avait vus grandir, et hélas! tour à tour franchir son seuil et s'éloigner, n'était-elle pas aussi son histoire? Et quand, d'ailleurs, tous ceux-là partaient, il savait bien qu'ils reviendraient bientôt, et qu'ils restaient attachés et rivés à son rude foyer par la chaîne d'or des pieuses souvenirs. Et quand chaque année les absents retournaient à ce foyer, de la colline voisine où ils le pouvaient apercevoir, ils saluaient déjà le vieux logis, et il leur semblait qu'alors

celui-ci s'enveloppait, pour les mieux accueillir, d'une atmosphère de joie, que ses fenêtres avaient de bon regards, et qu'il dilatait, jusqu'à la rompre, sa façade vieillie et penchée.

Et eux, en le revoyant, ils se sentaient aussi rajeunir et redevenir enfants. Chaque pierre du chemin, chaque arbre, chaque fleur du jardin, l'herbe verte qui s'allonge en tapis à l'un des bouts de la maison, la barrière qui a fini par rester toujours ouverte à force d'avoir laissé passer, la courte montée bordée de petits érables qui ont toujours mal poussé, et le sable rouge répandu devant la porte, toutes ces choses, banales pour l'étranger leur étaient familières, leur rapportaient des parfums et des parcelles de vie, et les faisaient entrer peu à peu et pénétrer dans les souvenirs qu'évoquait à leur mémoire la seule image du vieux fournil.

C'est sur ce long perron que leurs yeux avides avaient si souvent fouillé la route, regardé la mer, le beau fleuve, large et gris, qui apporte jusqu'au hangar le bruit de ses flots. Assis sur les genoux paternels, que de fois, tout enfants, ils avaient compté du doigt les vaisseaux qui ouvraient au vent du large leurs toiles blanches ! Dans ce temps-là, il en

passait par centaines, toutes voiles déployées, et le port de Québec était un grand nid d'où sortaient à tire-d'aile les oiseaux des mers.

Mais ici surtout, dans cette pièce large, nue, vaste, et qui n'eut jamais pour ornements que la vie et la joie de ses hôtes, ils se souvenaient d'avoir vécu les heures premières et les plus aimées de la vie. Il leur semblait entendre encore les vieux et bruyants refrains qui avaient amusé leur enfance. Les plus petits se revoyaient sauter sur les genoux des plus grands: car c'est tout un peuple de frères qui avait habité sous ce toit, et qui chaque été faisait éclater et chanter sa jeunesse sous le plafond discret du vieux hangar! Que de récits on avait racontés là, le soir, dans l'ombre transparente sous l'œil d'une mère bonne qui ne se lassait pas de les entendre! Que de contes on y avait inventés, qui tour à tour égayaient ou terrifiaient les âmes crédules! Et que de chansons de collège, mêlées aux ballades et aux romances, y avaient jeté vers la nuit leurs gammes légères et sonores!

Et puis, le vieux hangar n'éveillait jamais en la mémoire le rappel de douloureux souvenirs. Il avait si bien gardé les vies qu'on lui confiait! N'est-ce pas lui qui, il y a juste quatre années écoulées, fixait à son front des guir-

landes et sur son toit des drapeaux, pour célébrer à sa façon cinquante ans de l'union bénie et féconde de ses doux maîtres? Non! jamais avant le premier mois, si funèbre, de cette année 1905, qui le met lui-même en deuil de sa propre joie, il n'avait vu passer près de son seuil d'autre tombe que celles où l'on endort les petits anges qui vont au ciel!...

*

* *

Il fut donc longtemps heureux, le vieux hangar! Et c'est pourquoi de se sentir pour la première fois abandonné, vide, sans vie, fut pour lui le sujet d'une amère tristesse. Ces délaissements présagent toujours la ruine et la fin prochaines. Les vieilles maisons qui ne peuvent plus servir, croulent bientôt sous le poids de leur vétusté, et l'on en fait des fagots qui vont réchauffer d'autres foyers. Et quand s'en vont en fumée bleue les débris des vieilles maisons, c'est tout l'essaim des souvenirs qui s'en échappe et qui revient longtemps errer autour des toits nouveaux.

C'est donc tout cela, c'est l'exil de son âme et de sa joie que pressentait l'autre jour le vieux hangar. Et il avait raison de se tour-

menter et de s'affliger, quand pourtant, à cette heure de midi, l'enveloppait encore dans une moelle caresse la lumière tiède et blonde de nos soleils d'octobre.

M^{gr} CAMILLE ROY.

(*Propos rustiques.*)

(Édition Beauchemin.)

PEUPLE SANS HISTOIRE

Depuis de longues heures, le comte de Durham, Haut-Commissaire Impérial, et Gouverneur-Général de l'Amérique Britannique du Nord, écrivait à sa table de chêne. La nuit, dans le Château Haldimand, avait ramené le silence, et seul, au fond du vaste cabinet de travail, le tic-tac assourdi de la grande horloge continuait la vie des choses.

Au coin de la table chargée de livres et de papiers, la lueur vacillante d'un candélabre de bronze sculptait l'ombre, l'émiettait, donnant un relief étrange aux léopards héraldiques arc-boutés à l'écu ovale sur la haute cheminée. Tendue par l'effort intérieur, la figure du gouverneur s'accusait dans la lumière voisine des bougies. Les yeux intelligents et mobiles, les

lèvres serrées, les deux plis obliques naissant des ailes du nez et contournant de loin les commissures des lèvres composaient ce masque byronien si frappant et si redouté des ministres d'Angleterre. Par cette nuit fraîche de septembre, l'homme avait jeté sur ses épaules l'ample pelisse au col fourré d'où la chaînette d'or retenue par un saphir, pendait négligemment.

Lord Durham se leva tout à coup et marcha vers la fenêtre ouverte. Une fois de plus l'incomparable panorama qui, dès le premier soir, avait enchanté son âme d'artiste, s'empara de ses yeux, desserra l'étreinte de son cerveau, détendit ses nerfs fatigués. Les ruines du Château Saint-Louis s'entassaient, tragiques, sous ses yeux. Mais pour ce nouvel arrivant, pour ce praticien d'Angleterre, les débris calcinés auprès desquels venaient chaque jour rêver les vieux citoyens de Québec, n'avaient pas de voix. Ces murs écroulés résumaient pourtant la brillante aventure coloniale de la France en Amérique, ses espérances et son agonie. Mais que lui importait ! Il n'était que depuis mai dans un pays dont le récent passé ne lui était connu que dans ses facteurs politiques. Chargé d'une mission d'étude et de pacification, il la voulait remplir sans s'at-

tendrir et retourner à la Chambre des Lords bien armé contre ses adversaires.

Mais la nature avait le don d'émouvoir et d'apaiser cet être de sensibilité et de passion. En ce moment se levaient en battant des ailes, au fond de la mémoire du lettré, les périodes harmonieuses de Chateaubriand chantant la nuit dans les déserts du Nouveau-Monde ! Sur les hauteurs de Lévis en face du Château Haldimand, de petits points lumineux, clignant comme des yeux, piquaient l'ombre de distance en distance. Les arbres du Jardin du Fort bruissaient, invisibles, seule voix de la nuit survivant à la retombée des voix du jour. Au loin, entre l'Île d'Orléans et la côte de Beaumont la lune se leva, ouvrant sur l'eau noire un long chenal de lumière, qui découvrit, en la profilant sur les petits flots d'argent, la course nocturne d'une goélette drapée dans sa voile comme dans un suaire.

Durham, accoudé sur l'appui de la fenêtre, la main passée dans son épaisse chevelure, songeait ! Comme à cette heure et à cette distance, l'Angleterre, la Tamise, Westminster, Buckingham lui paraissaient petits, infimes, artificiels !... Cette rade immense, cette ville si admirablement située, quelle métropole pour un grand peuple ! Et ce fleuve merveil-

leux, quelle route royale vers le cœur d'un grand pays! Qui sait ce que l'histoire occulte des temps à venir cache en ses grimoires?...

Soudain, dans le sillon lumineux qui divisait le fleuve, une longue barque surgit, passa et rentra dans l'ombre pendant que le vent du sud apportait au gouverneur un bout de chanson :

*Filez! Filez! ô mon navire!
Car le bonheur m'attend là-bas!*

L'homme sourit légèrement. Tout à son grand rêve il avait oublié que cette terre était française, et voilà que la nuit elle-même le lui redisait, le lui chantait! Et l'implacable association des idées le ramenait à la politique, à ce travail que, fièvreusement, il élaborait sur cette table de chêne, là, à trois pas. Oui! l'erreur profonde d'avoir laissé, un siècle durant, cette forte race de paysans latins s'enraciner dans ce sol, britannique de par les armes! Il n'y a que deux moyens de disposer d'un peuple conquis: l'assimilation par la force ou la parfaite autonomie sous la surveillance large du vainqueur. La solution apportée en ce pays était bâtarde et c'est pourquoi le sang a coulé, et c'est pourquoi les geôles regorgent d'honnêtes bourgeois. Nous

leur avons inoculé notre virus parlementaire et libertaire, pourquoi nous étonner naïvement des conséquences de notre politique?... Oui! Il faut en finir! Puisque l'on veut pas à Londres d'autonomie complète, il faut agir énergiquement et fondre de gré ou de force en un seul tout ces éléments divers, sous peine d'entretenir ici un foyer de rébellion capable de consumer en un jour la puissance britannique sur ce continent.

De nouveau la voix des rameurs se gonfla et la vieille chanson vint bourdonner aux oreilles de Durham:

*Filez! Filez! ô mon navire!
Car le bonheur m'attend là-bas!*

Puis l'on n'entendit plus que le grincement d'une plume suivie, dans sa course sur le papier, d'un petit triangle d'ombre noire. Minuit sonna à la grande horloge. Bientôt, Durham appuyant la tête sur sa main gauche, s'endormit.

.....

Trois coups discrètement frappés. La porte s'entr'ouvre et sur le seuil paraît une fille de service. Elle est jeune et fraîche dans son tablier blanc qui remonte sur un corsage noir. Elle porte sur un plateau le thé et les pâtis-

series légères que tous les soirs, son labeur de plume achevé, le gouverneur prend avant de se retirer.

La jeune fille s'arrête. Il est beau ainsi le noble Lord, avec sa dernière pensée figée sur ses traits énergiques. Et pourtant, elle le pressent, cet éblouissant gentilhomme, ce Chevalier Grand-Croix de l'Ordre du Bain, c'est l'ennemi de sa race, et cette plume qui vient de tomber là, en travers du papier c'est l'arme terrible — autrement puissante que la torche de Colborne — qui s'aiguise contre les siens.

Très émue, elle pose légèrement le plateau sur un guéridon. Le petite Canadienne, élève des Ursulines de Québec, n'est pas une ignare. Elle a lu les annales de son pays et reçu la riche tradition du vieux monastère qui garde comme un trésor les toutes premières pages de notre histoire, de cette histoire belle comme une chanson de geste, pure comme une enfance! Et pour aimer son pays, elle a d'autres raisons encore, très bonnes!... Son père, Jean-Louis Bédard a été tué à Saint-Charles, en combattant pour ce qu'il croyait être la cause de la justice et de la liberté. Elle a vu brûler la maison paternelle, et c'est pour cela que la petite Thérèse Bédard, héritière d'une vieille

lignée bourgeoise du Richelieu, est revenue aux lieux de son enfance vers les bonnes religieuses ses maîtresses. L'influence d'une amie de couvent lui a trouvé du service au Château, où sa belle éducation et son air distingué lui concilient le respect de tous.

Et tout à coup parce que les souvenirs assaillent éperdument son cerveau, il lui prend une envie folle de savoir ce que disent ces pages éparpillées là, sur la table. Elle voudrait connaître ce que peut bien penser des Canadiens, des rebelles d'hier, des morts et des détenus d'aujourd'hui ce large front sur lequel la flamme inconstante des bougies fait l'éternel jeu de la lumière et de l'ombre. Elle s'approche par derrière sans faire plus de bruit que les rayons de la lune sur la marqueterie du plancher. La voilà qui se penche tout près! Sa figure touche presque celle de l'auguste dormeur et son souffle l'effleure! S'il se réveillait! Mais non! il dort bien et ses épaules soulèvent régulièrement la fourrure de la pelisse.

Elle lit... Et soudain son fin visage se contracte et pâlit. Elle vient d'arriver aux lignes sur lesquelles le gouverneur a laissé tomber sa plume. Et presque en haut d'une page, elle lit et relit ces mots tracés d'une écriture an-

guleuse et hautaine qui sue l'orgueil et le mépris: « Ils sont un peuple sans histoire... »

On n'est pas impunément petite-fille d'un voltigeur de Châteauguay et fille d'un vaincu de Saint-Charles. Tremblante de colère, Thérèse se redresse et son regard chargé va du papier où zigzaguaient les lignes menteuses à la blanche main qui allonge là, tout près, de fins doigts d'aristocrate, où luisent des diamants. Elle suffoque, la fille du patriote, et elle songe, à cette minute, qu'autrefois il y eut, là-bas, dans les lointains du fleuve, une fillette de son sang et de sa race qui écrivit dans un fort de pieux, au bord des eaux, une incomparable page d'histoire, page de Légende Dorée, naïve et sublime à la fois, fière, pure, attendrissante!... Dans l'esprit de Thérèse, fouetté par le souffle de l'indignation, cette page parmi tant d'autres héroïques, vibre, frissonne, bat et claque comme un drapeau! Cette page elle ne veut pas, elle, femme canadienne-française, qu'une main britannique la rature, la viole, l'abolisse! Un éclair lui passe au fond des yeux! Elle saisit la plume qui a roulé là, sur le papier; elle la trempe, fébrile jusqu'au fond du grand encrier d'argent et d'une main assurée, celle dont ses ancêtres savaient conduire la charrue et tenir l'épée, elle écrit obli-

quement quelques mots au beau milieu de la page inachevée. Puis, emportant le plateau, elle sort sans bruit.

Durham dormait toujours.

Petit à petit, les bougies se consumèrent, atteignirent le fond des godets de bronze et moururent. Petit à petit l'ombre prit possession de la pièce, submergeant les meubles, les livres, les bibelots sur la cheminée, les léopards héraldiques, ne respectant que le rectangle du parquet où jouait la lune.

Durham dormait toujours.

Les cris joyeux des hirondelles se poursuivant dans la lumière du matin réveillèrent le noble Lord. Surpris, il fut quelque temps à se rendre compte qu'il avait dormi sept heures à sa table de travail. Les papiers avaient été un peu dispersés par les souffles de la nuit et à portée de sa main la plume se couchait sur le dernier feuillet. Il la remit dans l'encrier d'un geste machinal et ses yeux naturellement amenés sur la page blanche lurent avec stupeur au-dessous des derniers mots de sa main : « Ils sont un peuple sans histoire et... » ces autres, écrits d'une plume gorgée d'encre, en grosses lettres fortement appuyées : « *Thou liest, Durham!* »

Et ce terrible post-scriptum était signé: *Madeleine de Verchères*.

Le gouverneur passa la main sur son front. Il ne rêvait pas! Qui avait pu oser?... Il marcha vers la fenêtre, mit le papier en pleine lumière et relut les mots flétrissants: « *Thou liest, Durham!* ». Le soleil se levait là-bas derrière la falaise lévisienne. Une brume blanche traînait sur l'eau noyant encore les mâts, les fines étraves, les quais flottants. Déjà cependant, elle se diluait, se désagrégeait, fuyait par lambeaux et sa déroute affirmait le triomphe prochain du jour, du soleil, de la clarté.

Madeleine de Verchères? Ce nom n'avait pas encore frappé les oreilles du gouverneur. Qui était-ce? Et puis, en somme, qui se cachait sous ce nom? L'idée de rechercher l'audacieux intrus ne traversa qu'un instant l'esprit de Durham. En homme d'esprit, trop raffiné pour ne pas sentir le ridicule de sa position, il était bien résolu à ne pas raconter une aventure où le beau rôle n'était pas le sien. La main inconnue pouvait avoir raison après tout! L'histoire est peut-être autre chose qu'une longue enfilade de siècles et de crimes, un cliquetis d'armes dans une orgie sanglante! La survivance de ce peuple simple, de ce lis tombé du drapeau blanc, de cet enfant de

France abandonné par sa mère, le bruit de cantique assourdi et très doux que fait sa vie sous ce vaste ciel ne composent-ils pas l'une des belles strophes du poème humain?

Et les incomparables vers élégiaques de Thomas Gray lui revenaient en mémoire...

*Full many a gem of purest ray serene
The dark unfathom'd caves of ocean bear,
Full many a flower is born to blush unseen,
And waste its sweetness on the desert air.*

Et voilà qu'au fond de lui-même, au-dessous de la colère que le « *Thou liest!* » faisait gronder, il y avait de l'admiration pour la fierté du geste qui le flagellait. Et à mesure que l'horizon s'éclairait, que la vie se remettait à sourire et à chanter, le charme divin de la terre laurentienne opérait et le comte de Durham, accoudé à la fenêtre, la feuille toujours dans sa main, s'apaisait.

Trois coups discrètement frappés.

« Entrez! Ah! c'est vous, miss! Je suis bien content de vous voir. J'ai passé une mauvaise nuit et ne descendrai pas ce matin.

— Votre Excellence n'a pas dormi?

— Si! mais très mal! J'ai négligé de goûter hier soir et j'ai eu grand tort. Je suis épuisé.

— Votre thé était prêt, Excellence! Vous n'aviez qu'à sonner.

— Ah! miss! Vous êtes française, n'est-ce pas? Vous allez me donner un renseignement.

— Bien volontiers, Excellence! Si j'en suis capable.

— Y a-t-il en ce pays quelque personne qui se nomme Madeleine de Verchères? »

La jeune fille pâlit un peu, mais ne broncha pas.

« La personne de ce nom, Excellence, est morte depuis un siècle!

— Ah!

— Elle a vécu longtemps, mais pour nous, c'est toujours une enfant de quatorze ans que nous appelons l'*héroïne de Verchères*.

— Vraiment! Dites-moi son histoire, miss. J'aime beaucoup vos... légendes de l'ancien régime! »

Elle tremblait un peu la pauvre petite Thérèse. Toute droite, et blanche comme la coiffe placée sur ses cheveux noirs, elle parla cependant et refit pour cet étranger le merveilleux tableau où, sur un fond de forêt et d'eau bleue, se profilent les masques hideux des Iroquois, les têtes apeurées des vieillards et des enfants, mais où domine la silhouette d'une petite Canadienne de quatorze ans coiffée d'un feutre à panache, debout sur le bastion, l'arme au bras.

« Il y a déjà deux siècles, Excellence, que l'héroïsme a écrit cette histoire aux bords du Saint-Laurent. La fille de Monsieur et de Madame de Verchères habitait avec ses parents un de ces forts primitifs, simples palissades entourant l'église et les habitations, qui étaient alors les sentinelles avancées de la civilisation française sur ce continent. C'était au temps où l'Iroquois rôdait partout, où chaque buisson pouvant cacher un tigre à face humaine, chaque colon devait être un soldat. A cette rude école, les cœurs se trempaient et dans le danger, les âmes se déployaient comme au vent, les drapeaux.

« Or, un jour que Monsieur et Madame de Verchères étaient, l'un à Montréal, l'autre à Québec, le cri de guerre des Iroquois éclata à la lisière du bois. En un instant, vingt moissonneurs, surpris sur leurs gerbes sont massacrés et scalpés. Madeleine est sur le rivage. On lui crie : « Sauvez-vous ! » Levant la tête, elle aperçoit, à cent pas d'elle les hideuses figures tatouées. Sans perdre son sang-froid, elle fait volte-face et se précipite dans le fort dont la porte était ouverte.

« Et c'est ici, Excellence, que commence vraiment cet incroyable exploit beau comme une fable antique ! Le fort est sans défense :

pour toute garnison, des vieillards débiles, des femmes affolées, des enfants qui gémissent, deux soldats à demi-morts de frayeur qui parlent de faire sauter les poudres. Mais Madeleine est d'un sang magnifique et qui ne connaît pas la peur ! D'instinct, elle prend le commandement de toutes ces faiblesses. « Souvenez-vous, dit-elle à ses deux petits frères, deux bambins auxquels elle vient de donner un fusil, souvenez-vous que les fils des gentilshommes sont nés pour verser leur sang pour Dieu et le Roi ! » Et à l'instant, Excellence, cette fillette de quatorze ans, coiffée d'un feutre à panache, paraît sur le bastion.

— L'aventure, en effet, ne manque pas de pittoresque !... Poursuivez, miss !

— Et Madeleine, avec une décision et une intelligence admirables, organise cette garnison, donnant aux uns des armes, aux autres de la consolation, à tous du courage. Partout à la fois, faisant de-ci de-là coup de feu pour abattre un Iroquois plus hardi que les autres, elle réussit à persuader aux Indiens qu'ils ont affaire à forte partie. Le jour, la nuit, elle est au poste, et l'on ne peut songer sans émotion à la sublime fillette, seule en ce coin perdu du Nouveau-Monde, à vingt milles de tout secours humain, passant la nuit sur la palis-

sade à surveiller l'horizon, ses mains blanches posées sur la culasse du gros canon prêt à dégueuler, prêtant l'oreille au murmure nocturne de la forêt, à la chanson du flot, tendant son âme pure vers la Vierge qui venait de sauver Québec, cependant que cette tranquille audace dompte les tigres de la Mohawk dont les yeux fauves luisent dans les taillis... »

A mesure qu'elle parlait, Thérèse s'animait, ses yeux brillaient de fierté et sa voix tremblait d'émotion. Pour Durham, il devenait de plus en plus probable que celle-là pourrait, si elle le voulait bien, le renseigner exactement sur son mystérieux visiteur de la nuit dernière. Sans laisser rien paraître, il ajouta :

« Et comment finit tout cela?...

— Je n'ai pas fini, Excellence, ne vous ayant pas dit comment Madeleine trouva moyen d'augmenter sa garnison. Un matin, avec le lever du soleil, un canot parut entre les îles; il piquait droit vers le fort. Le malheureux qui le montait — il s'appelait Fontaine — courait à une mort assurée. Que fit, pensez-vous, la courageuse enfant?...

— Que sais-je, dit Durham, souriant! Je ne suis pas un foudre de guerre, moi!... Elle fit tirer du canon pour l'avertir du danger?...

— Des militaires eussent fait cela, peut-être! Madeleine trouva mieux. Elle fit ouvrir toutes grandes les portes du fort, et seule, sans armes, marcha au rivage, y reçut Fontaine qu'elle conduisit à pas lents, jusqu'au milieu des siens. Les Iroquois, croyant à un stratagème, n'osèrent quitter le couvert.

« Enfin, après quarante-huit heures passées sans manger ni dormir, après avoir tenu seule, pendant huit jours, contre une véritable petite armée indienne, Madeleine vit le secours paraître à l'horizon!... Le Gouverneur, informé on ne sait trop comment, envoyait M. de la Monnerie pour délivrer le fort. Madeleine, toujours coiffée à la mousquetaire marcha de-rechef à la grève et comme le commandant sautait sur le sable, elle enleva son feutre, s'inclina et lui dit avec cette grâce toute française qui sied si bien au courage: « Monsieur! faites relever les sentinelles; il y a huit jours qu'elles ne sont pas descendues des bastions. A ces conditions-là, je vous remets mon commandement et je vous rends la place!... »

— Vraiment, miss! on croirait entendre un chant de l'Iliade!...

— C'est plus qu'un chant de l'Iliade, Excellence, c'est une page de l'histoire du Canada, du Canada français! »

Durham maintenant ne doutait plus. Il savait à n'en pas douter que la petite main qui jouait fiévreusement dans les dentelles du tablier était celle-là même qui avait écrit le *Thou liest, Durham!* Mais elle était si crâne, le petite Canadienne française, et si évidemment sincère qu'il ne lui en voulait plus, et qu'au-dessus du gentilhomme qui respectait la femme et le geste, il y avait l'homme attendri qui pardonnait.

Aussi, relevant sa belle tête de patricien il ajouta :

« Je vous remercie, miss, de l'attachant récit que vous venez de me faire et qui m'a remué. J'ignorais que ce pays nouveau eût des annales déjà si glorieuses... Vous y mettiez tant de chaleur que, vraiment, je me demandais en vous écoutant si vous racontiez quelque chose ou... si vous plaidez une cause! »

Aux derniers mots, Durham s'était levé. Thérèse fit un pas en avant et, frémissante :

« Je plaçais une cause en effet, Excellence, celle des miens, celle de l'héroïsme français et de son droit au respect, à l'espace, à la survivance, à la liberté!... »

Tendant à la jeune fille le papier qu'il tenait toujours en main :

« Permettez-moi, miss, de vous remettre ceci sans vous demander d'explication! »

Et avec un sourire :

« Je comprends que le fort de Verchères est toujours français et que malgré le siècle écoulé, l'ombre de la petite Madeleine revient parfois la nuit, dans le Château, monter la garde ! »

FR. MARIE-VICTORIN.
(*Récits laurentiens.*)

LE TRAIN

Il pleut. Dehors, c'est le bruit monotone de l'eau qui rigole, et le ciel sombre. Dans la maison, c'est la tempête, le tourbillon affolant des jeux baroques et tapageurs. La bonne Julie répète à maman, en haussant ses fortes épaules : « Ça ne sera pas drôle, les enfants sentent le mauvais temps. » Pourtant, nous ne nous querellons pas. Nous jouons aux chars. Pas une chaise n'est debout dans la grande salle. En tête, Toto, est assis sur une petite table, un sifflet à la bouche, une cloche à la main. Petit Pierre, en arrière, crie les stations. Marie et moi, et nos poupées, nous sommes les voyageurs, à cheval sur les chaises renversées. Quand il ne siffle pas, Toto fait : *pouf, pouf, — pouf, pouf, pouf,*

pouf, — pouf! — Pierre crie à tue-tête: « *All aboard! All aboard!* » — comme il l'a entendu dire quand il est allé à la ville! On ébranle les chaises: « *Saint-Martin Jonction* » nasille petit Pierre. Successivement, il annonce, en traînant sur les finales: « *Saint-Vincent-de-Paul, Terrebonne... la « Cabane ronde », l'Épiphanie, changez de char pour l'Assomption!* » Alors, Toto siffle à toute force, sonne sa cloche comme pour une alarme, et — *bing, bang!* avec une suite de mouvements brusques, nous fait dégringoler, assommant à demi nos poupées.

Des pleurs suivant immédiatement la catastrophe. Maman arrive. Toto s'excuse: c'est un accident. Il n'y a pas moyen de jouer aux chars sans cela. Tant pis pour les filles qui pleurent toujours.

Alors, monsieur est en pénitence pendant que Marie et moi séchons nos larmes et rajustons les têtes de nos poupées...

Puis, on se colle le nez sur les vitres. Toujours la pluie qui tombe. C'est triste! On s'ennuie. Maman, obligée de sortir, nous fait des recommandations. Il est défendu de mettre les chaises par terre. Désolés, on se regarde. Toto va chercher des cordes à danser et revient triomphant: « On va jouer aux chars sans

les chaises, et sans casser les poupées. Moi, je serai l'*engin*, Marie, le *tender*, Michelle, le *char à passagers*, Pierre, le *char à bagages*. Ça va y aller sur un temps! »

Nous nous attachons les uns aux autres. Toto s'élance en criant: *pouf, pouf!* sonnant sa clochette, Pierre siffle, Marie et moi, nous suivons en riant. Le train traverse la salle à manger, l'office, la cuisine, fait claquer les portes, prend la galerie à toute vapeur, revient par l'entrée principale, passe le salon, le boudoir, la chambre de maman, retombe dans la salle, puis encore dans l'office, la cuisine, monte l'escalier de service, passe le grenier, la chambre de Julie, la chambre de débarras, la chambre « *des étrangers* », le passage, dégringole, en hurlant, le grand escalier et... *pouf, pouf, pouf!* on recommence le trajet! À la cuisine, Julie essaye d'arrêter le train, mais vainement. La machine tambourine sur ses plats de vaisselle, frappe sur les chaudrons, lance des acclamations étourdissantes et remonte au grenier pour redégringoler ensuite l'escalier d'en avant. Toto donne l'ordre des accidents. À un cri de terreur, il faut heurter les murs de la tête, s'accrocher aux chaises, tomber à terre sur la galerie! C'est une ivresse incroyable de fou rire et d'exaltation. Tout

notre amour de la vie qui s'exprime dans un délire de tapage, d'excitation, parce qu'il pleut et qu'il y a de l'électricité dans l'air...

Le train fait quatre ou cinq fois le tour de la maison, se hasarde dans le jardin, l'*engin* se met sous la gouttière pour prendre de l'eau, comme à la gare pour vrai. Nous rentrons les cheveux et le cou trempés, mais extrêmement fiers! Julie se fâche tout rouge, nous fuyons et le train s'abat sur le grand sofa de la salle: « *Déraillés!* » crie Toto, et l'on s'étend pour rire, rire, rire encore!

Puis, l'on essaye de se détacher, mais les nœuds sont solides. On travaille, en reprenant haleine. À la fin, Marie fatiguée dit à Pierre: « Va chercher les ciseaux ». Pierre dit à Toto: « Vas-y donc, toi. » Toto lève la tête, nous regarde ironiquement, dit oui, et part comme le vent, nous traînant à sa remorque! Nous avons oublié nos liens, et que la route de l'un devait être celle de l'autre!

*

* *

Ah! la belle insouciance des enfants qui jouent aux chars! *Pouf, pouf, pouf!* et tout est dit. Qu'on était loin de penser, alors, qu'un

train est une chose qui s'en va, qui passe, emportant des heures qu'on ne reverra plus jamais!

Pourtant, non. On les reverra, dans le grand livre d'or, tu sais bien, Toto, où maman nous a dit que notre ange gardien, inscrit nos... obéissances!

MICHELLE LE NORMAND.

(*Autour de la maison.*)

(Édition du *Devoir.*)

Portraits.

DE LA SOCIÉTÉ ET DE LA
CONVERSATION

Un caractère bien fade est celui de n'en avoir aucun.

L'on marche sur les mauvais plaisants, et il pleut par tout pays de cette sorte d'insectes. Un bon plaisant est une pièce rare ; à un homme qui est né tel, il est encore fort délicat d'en soutenir longtemps le personnage : il n'est pas ordinaire que celui qui fait rire se fasse estimer.

Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes ; il faut laisser *Aronce* parler proverbe, et

Mélinde, parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

Que dites-vous? comment? je n'y suis pas; vous plairait-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin: vous voulez, *Acis*, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous: « Il fait froid »; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites: « Il pleut, il neige »; vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter, dites: « Je vous trouve bon visage. »

Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant? Qu'importe, *Acis*? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, *Acis*, à vous et à vos semblables, les diseurs de *phæbus*, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par votre habit et vous dis à l'oreille: « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez

point, c'est votre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit: peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel: il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord: il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, de ses lois et de ses coutumes; il récite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies; *Arrias* ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, lui dit-il, je ne raconte rien que je ne sache d'original: je l'ai appris de *Séthon*, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait

commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : « C'est Séthon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade. »

J'entends *Théodecte* de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à sa gauche ; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce *Euthydème* qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvenient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gane au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense ; les

rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparaïs, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres : celui qui sort de votre entretien content de soi et de son esprit, l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire ; ils cherchent moins à être instruits, et même réjouis, qu'à être goûtés et applaudis ; et le plaisir le plus délicat est de faire celui d'autrui.

Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoi elle est telle, demande du bon sens et de l'expression ; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est exécrationnelle, ou qu'elle est miraculeuse.

G** et H** sont voisins de campagne et leurs terres sont contiguës ; ils habitent une contrée déserte et solitaire. Éloignés des villes et de tout commerce, il semblait que la fuite d'une entière solitude ou l'amour de la société eût dû les assujettir à une liaison réciproque ; il est cependant difficile d'exprimer la бага-

telle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpétuera leurs haines dans leurs descendants. Jamais des parents, et même des frères, ne se sont brouillés pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possèdent seuls et qui la partagent toute entre eux deux : je suis persuadé qu'il leur naîtra bientôt quelque sujet de rupture, quand ce ne serait que pour les limites.

J'approche d'une petite ville, et je suis déjà sur une hauteur d'où je la découvre ; elle est située à mi-côte, une rivière baigne ses murs, et coule ensuite dans une belle prairie ; elle a une forêt épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers ; elle me paraît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux ! » Je descends dans la ville, où je n'ai pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir.

Il y a une chose que l'on n'a point vue sous le ciel, et que, selon toutes les apparences, on ne verra jamais : c'est une petite ville qui n'est divisée en aucuns partis, où les familles sont

unies, et où les cousins se voient avec confiance; où un mariage n'engendre point une guerre civile; où la querelle des rangs ne se réveille pas à tous moments par l'offrande, l'encens et le pain bénit, par les processions et par les obsèques; d'où l'on a banni les *caquets*, le mensonge et la médisance; où l'on voit parler ensemble le bailli et le président, les élus et les assesseurs; où le doyen vit bien avec ses chanoines, où les chanoines ne dédaignent pas les chapelains, et où ceux-ci souffrent les chantres.

Les provinciaux et les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on se moque d'eux ou qu'on les méprise: il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit.

Rire des gens d'esprit, c'est le privilège des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans conséquence.

La moquerie est souvent indigence d'esprit.

L'on a vu, il n'y a pas longtemps, un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit. Ils laissaient au vulgaire l'art de parler d'une manière intelligible; une chose dite entre eux peu clairement entraînait une autre

encore plus obscure, sur laquelle on enchérissait par de vraies énigmes, toujours suivies de longs applaudissements: par tout ce qu'ils appelaient délicatesse, sentiments, tour et finesse d'expression, ils étaient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre pas eux-mêmes. Il ne fallait pour fournir à ces entretiens ni bon sens, ni jugement, ni mémoire, ni la moindre capacité: il fallait de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celui qui est faux, et où l'imagination a trop de part.

Hermagoras ne sait pas qui est roi de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roi de Bohême. Ne lui parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre: il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini; combats, sièges, tout lui est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Géants, il en raconte le progrès et les moindres détails; rien ne lui est échappé; il débrouille de même l'horrible chaos des deux empires, le babylonien et l'assyrien; il connaît à fond les Égyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vu Versailles, il ne le verra point; il a presque vu la tour de Babel, il en compte les degrés, il sait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sait le nom des

architectes. Dirai-je qu'il croit Henri IV fils de Henri III? il néglige du moins de rien connaître aux maisons de France, d'Autriche et de Bavière. « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il récite de mémoire toute une liste des rois des Mèdes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Hérigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, lui sont aussi familiers qu'à nous ceux de *Valois* et de *Bourbon*. Il demande si l'Empereur a jamais été marié; mais personne ne lui apprendra que Ninus a eu deux femmes. On lui dit que le Roi jouit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roi d'Égypte, était valétudinaire et qu'il tenait cette complexion de son aïeul Aliphar-mutosis. Que ne sait-il point? quelle chose lui est cachée de la vénérable antiquité? Il vous dira que Sémiramis ou, selon quelques-uns, Sérimarîs, parlait comme son fils Ninyas, qu'on ne les distinguait pas à la parole: si c'était parce que la mère avait une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix efféminée comme sa mère, qu'il n'ose pas le décider; il vous révélera que Nembrot était gaucher et Sésostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appelé Longuemain parce que les bras lui tombaient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avait

une main plus longue que l'autre; et il ajoute qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'était la droite, qu'il croit néanmoins être bien fondé à soutenir que c'est la gauche.

Ascagne est statuaire, Hégion fondeur, Æschine foulon, et *Cydias* bel esprit: c'est sa profession. Il a une enseigne, un atelier, des ouvrages de commande, et des compagnons qui travaillent sous lui; il ne vous saurait rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque que de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une élégie; une idylle est sur le métier, c'est pour *Crantor*, qui le presse, et qui lui laisse espérer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous? il réussit également en l'un et en l'autre; demandez-lui des lettres de consolation, ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magasin, il y a à choisir. Il a un ami qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde et de le présenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joueur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, *Cydias*, après avoir tousé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pen-

sées quintessenciées et ses raisonnements sophistiqués. Différent de ceux qui, convenant de principes et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites, » ou : « Je ne saurais être de votre opinion, » ou bien : « C'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre ; mais... Il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer... » et il en ajoute une quatrième : fade discoureur qui n'a pas mis plus tôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions, car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule ; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un : aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique. Cydias s'égale à Lucien et à Sénèque, se met au-dessus de Platon, de Vir-

gile et de Théocrite, et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion ; uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère, il attend paisiblement que les hommes détrompés lui préfèrent les poètes modernes : il se met, en ce cas, à la tête de ces derniers, et il sait à qui il adjuge la seconde place. C'est, en un mot, un composé du pédant et du précieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui néanmoins on n'aperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de lui-même.

LA BRUYÈRE.
(*Les Caractères.*)



DEUXIÈME ANNÉE

Fables de La Fontaine:

Le loup et le chien.
Le loup et l'agneau.
Le renard et le bouc.
Le renard et les raisins.
Le lion devenu vieux.
Le cochet, le chat et le souriceau.
Le corbeau et le renard.
Le meunier, son fils et l'âne.

(Ces textes sont tous contenus dans les Classiques
Larousse, FABLES CHOISIES.)

Contes français.

LES VIEUX

« Une lettre père Azan ? »

— Oui monsieur... ça vient de Paris. »

Il était tout fier que ça vînt de Paris, ce brave père Azan... Pas moi. Quelque chose me disait que cette Parisienne de la rue Jean-Jacques, tombant sur ma table à l'improviste et de si grand matin, allait me faire perdre toute ma journée. Je ne me trompais pas, voyez plutôt :

Il faut que tu me rendes un service, mon ami. Tu vas fermer ton moulin pour un jour et t'en aller tout de suite à Eyguières... Eyguières est un gros bourg à trois ou quatre lieues de chez toi, — une promenade. En arrivant, tu demanderas le couvent des Orphelines. La première maison après le couvent est une maison basse à volets gris avec un jardinet derrière. Tu entreras sans frapper, — la porte est toujours ouverte, — et, en entrant, tu crieras bien fort : « Bonjour, braves gens ! Je suis l'ami de Maurice... » Alors, tu verras deux petits vieux, oh ! mais vieux, vieux, archivieux, te tendre les bras du fond de leurs

grands fauteuils, et tu les embrasseras de ma part, avec tout ton cœur, comme s'ils étaient à toi. Puis vous causerez; ils te parleront de moi, rien que de moi; ils te raconteront mille folies que tu écouteras sans rire... Tu ne riras pas, hein?... Ce sont mes grands-parents, deux êtres dont je suis toute la vie et qui ne m'ont pas vu depuis dix ans... Dix ans, c'est long! Mais que veux-tu! moi, Paris me tient; eux, c'est le grand âge... Ils sont si vieux, s'ils venaient me voir, ils se casseraient en route... Heureusement, tu es là-bas, mon cher meunier, et, en t'embrassant, les pauvres gens croiront m'embrasser un peu moi-même... Je leur ai si souvent parlé de nous et de cette bonne amitié dont...

Le diable soit de l'amitié! Justement ce matin-là il faisait un temps admirable, mais qui ne valait rien pour courir les routes: trop de mistral et trop de soleil, une vraie journée de Provence. Quand cette maudite lettre arriva, j'avais déjà choisi mon *cagnard* (abri) entre deux roches, et je rêvais de rester là tout le jour, comme un lézard, à boire de la lumière, en écoutant chanter les pins... Enfin, que voulez-vous faire? Je fermai le moulin en maugréant, je mis la clef sous la chatière. Mon bâton, ma pipe, et me voilà parti.

J'arrivai à Eyguières vers deux heures. Le village était désert, tout le monde aux champs. Dans les ormes du cours, blanches de poussière, les cigales chantaient comme en pleine Crau. Il y avait bien sur la place de la mairie un âne qui prenait le soleil, un vol de pigeons sur la fontaine de l'église, mais personne pour m'indiquer l'orphelinat. Par bonheur une vieille fée m'apparut tout à coup, accroupie et filant dans l'encoignure de sa porte; je lui dis ce que je cherchais; et comme cette fée était très puissante, elle n'eut qu'à lever sa quenouille: aussitôt le couvent des Orphelines se dressa devant moi comme par magie... C'était une grande maison maussade et noire, toute fière de montrer au-dessus de son portail en ogive une vieille croix de grès rouge avec un peu de latin autour. À côté de cette maison, j'en aperçus une autre plus petite. Des volets gris, le jardin derrière... Je la reconnus tout de suite, et j'entrai sans frapper.

Je reverrai toute ma vie ce long corridor frais et calme, la muraille peinte en rose, le jardinet qui tremblait au fond à travers un store de couleur claire, et sur tous les panneaux des fleurs et des violons fanés. Il me semblait que j'arrivais chez quelque vieux bailli du temps de Sedaine... Au bout du cou-

loir, sur la gauche, par une porte entr'ouverte on entendait le tic tac d'une grosse horloge et une voix d'enfant, mais d'enfant à l'école, qui lisait en s'arrêtant à chaque syllabe: *A... lors... saint... I... ré... née... s'é... cri... a... Je... suis... le... fro... ment... du... Seigneur... Il... faut... que... je... sois... mou... lu... par... la... dent... de... ces... a... ni... maux...* Je m'approchai doucement de cette porte et je regardai...

Dans le calme et le demi-jour d'une petite chambre, un bon vieux à pommettes roses, ridé jusqu'au bout des doigts, dormait au fond d'un fauteuil, la bouche ouverte, les mains sur ses genoux. À ses pieds, une fillette habillée de bleu, — grande pèlerine et petit béguin, le costume des orphelines, — lisait la Vie de saint Irénée dans un livre plus gros qu'elle... Cette lecture miraculeuse avait opéré sur toute la maison. Le vieux dormait dans son fauteuil, les mouches au plafond, les canaris dans leur cage, là-bas sur la fenêtre. La grosse horloge ronflait, tic tac, tic tac. Il n'y avait d'éveillé dans toute la chambre qu'une grande bande de lumière qui tombait droite et blanche entre les volets clos, pleine d'étincelles vivantes et de valse microscopiques... Au milieu de l'assoupissement général, l'enfant continuait sa lecture d'un air grave: *Aus... si... tôt... deux...*

*lions... se... pré... ci... pi... tè... rent... sur... lui...
et... le... dé... vo... rè... rent...* C'est à ce moment
que j'entrai... Les lions de saint Irénée se pré-
cipitant dans la chambre n'y auraient pas pro-
duit plus de stupeur que moi. Un vrai coup de
théâtre! La petite pousse un cri, le gros livre
tombe, les canaris, les mouches se réveillent,
la pendule sonne, le vieux se dresse en sursaut,
tout effaré, et moi-même, un peu troublé, je
m'arrête sur le seuil en criant bien fort:

« Bonjour, braves gens! je suis l'ami de
Maurice. »

Oh! alors, si vous l'aviez vu, le pauvre
vieux, si vous l'aviez vu venir vers moi les
bras tendus, m'embrasser, me serrer les mains,
courir égaré dans la chambre, en faisant:

« Mon Dieu! mon Dieu!... »

Toutes les rides de son visage riaient. Il était
rouge. Il bégayait:

« Ah! monsieur... ah! monsieur... »

Puis il allait vers le fond en appelant:

« Mamette! »

Une porte qui s'ouvre, un trot de souris dans
le couloir... c'était Mamette. Rien de joli com-
me cette petite vieille avec son bonnet à coque,
sa robe carmélite, et son mouchoir brodé
qu'elle tenait à la main pour me faire hon-
neur, à l'ancienne mode... Chose attendris-

sante! ils se ressemblaient. Avec un tour et des coques jaunes, il aurait pu s'appeler Mamette, lui aussi. Seulement la vraie Mamette avait dû beaucoup pleurer dans sa vie, et elle était encore plus ridée que l'autre. Comme l'autre aussi, elle avait près d'elle une enfant de l'orphelinat, petite garde en pèlerine bleue, qui ne la quittait jamais; et de voir ces vieillards protégés par ces orphelines, c'était ce qu'on peut imaginer de plus touchant.

En entrant, Mamette avait commencé par me faire une grande révérence, mais d'un mot le vieux lui coupa sa révérence en deux :

« C'est l'ami de Maurice... »

Aussitôt la voilà qui tremble, qui pleure, perd son mouchoir, qui devient rouge, toute rouge, encore plus rouge que lui... Ces vieux! ça n'a qu'une goutte de sang dans les veines, et à la moindre émotion elle leur saute au visage...

« Vite, vite, une chaise... », dit la vieille à sa petite.

« Ouvre les volets... », crie le vieux à la sienne.

Et, me prenant chacun par une main, ils m'emmenèrent en trotinant jusqu'à la fenêtre, qu'on a ouverte toute grande pour mieux me voir. On approche les fauteuils, je

m'installe entre les deux sur un pliant, les petites bleues derrière nous, et l'interrogatoire commence :

« Comment va-t-il ? Qu'est-ce qu'il fait ? Pourquoi ne vient-il pas ? Est-ce qu'il est content ?... »

Et patati ! et patata ! Comme cela pendant des heures.

Moi, je répondais de mon mieux à toutes leurs questions, donnant sur mon ami les détails que je savais, inventant effrontément ceux que je ne savais pas, me gardant surtout d'avouer que je n'avais jamais remarqué si ses fenêtres fermaient bien ou de quelle couleur était le papier de sa chambre.

« Le papier de sa chambre !... Il est bleu, madame, bleu clair, avec des guirlandes... »

— Vraiment ? faisait la pauvre vieille attendrie ; et elle ajoutait en se tournant vers son mari : C'est un si brave enfant !

— Oh ! oui, c'est un brave enfant ! » reprenait l'autre avec enthousiasme.

Et, tout le temps que je parlais, c'étaient entre eux des hochements de tête, de petits rires fins, des clignements d'yeux, des airs entendus, ou bien encore le vieux qui se rapprochait pour me dire :

« Parlez plus fort... Elle a l'oreille un peu dure. »

Et elle de son côté :

« Un peu plus haut, je vous prie!... Il n'entend pas très bien... »

Alors j'élevais la voix; et tous deux me remerciaient d'un sourire; et dans ces sourires fanés qui se penchaient vers moi, cherchant jusqu'au fond de mes yeux l'image de leur Maurice, moi, j'étais tout ému de la retrouver cette image, vague, voilée, presque insaisissable, comme si je voyais mon ami me sourire, très loin, dans un brouillard.

*

* *

Tout à coup le vieux se dresse sur son fauteuil :

« Mais j'y pense, Mamette... il n'a peut-être pas déjeuné! »

Et Mamette, effarée, les bras au ciel :

« Pas déjeuné!... Grand Dieu! »

Je croyais qu'il s'agissait encore de Maurice, et j'allais répondre que ce brave enfant n'attendait jamais plus tard que midi pour se mettre à table. Mais non, c'était bien de moi qu'on parlait; et il faut voir quel branle-bas quand j'avouai que j'étais encore à jeun.

« Vite le couvert, petites bleues! La table au milieu de la chambre, la nappe du diman-

che, les assiettes à fleurs. Et ne rions pas tant, s'il vous plaît! et dépêchons-nous... »

Je crois bien qu'elles se dépêchaient. À peine le temps de casser trois assiettes, le déjeuner se trouva servi.

« Un bon petit déjeuner! me disait Mamette en me conduisant à table; seulement vous serez tout seul... Nous autres, nous avons déjà mangé ce matin. »

Ces pauvres vieux! à quelque heure qu'on les prenne, ils ont toujours mangé le matin.

Le bon petit déjeuner de Mamette, c'était deux doigts de lait, des dattes et une *barquette*, quelque chose comme un échaudé; de quoi la nourrir elle et ses canaris au moins pendant huit jours... Et dire qu'à moi seul je vins à bout de toutes ces provisions!... Aussi quelle indignation autour de la table! Comme les petites bleues chuchotaient en se poussant du coude, et là-bas, au fond de leur cage, comme les canaris avaient l'air de se dire: « Oh! ce monsieur qui mange toute la *barquette*! »

Je la mangeai toute, en effet, et presque sans m'en apercevoir, occupé que j'étais à regarder autour de moi dans cette chambre claire et paisible où flottait comme une odeur de choses anciennes... Il y avait surtout deux petits lits dont je ne pouvais pas détacher

mes yeux. Ces lits, presque deux berceaux, je me les figurais le matin, au petit jour, quand ils sont encore enfouis sous leurs grands rideaux à franges. Trois heures sonnent. C'est l'heure où tous les vieux se réveillent :

« Tu dors, Mamette ?

— Non, mon ami.

— N'est-ce pas que Maurice est un brave enfant ?

— Oh ! oui, c'est un brave enfant. »

Et j'imaginai comme cela toute une causerie, rien que pour avoir vu ces deux petits lits de vieux, dressés l'un à côté de l'autre...

Pendant ce temps, un drame terrible se passait à l'autre bout de la chambre, devant l'armoire. Il s'agissait d'atteindre là-haut, sur le dernier rayon, certain bocal de cerises à l'eau-de-vie qui attendait Maurice depuis dix ans et dont on voulait me faire l'ouverture. Malgré les supplications de Mamette, le vieux avait tenu à aller chercher ses cerises lui-même ; et, monté sur une chaise au grand effroi de sa femme, il essayait d'arriver là-haut... Vous voyez le tableau d'ici, le vieux qui tremble et qui se hisse, les petites bleues cramponnées à sa chaise, Mamette derrière lui haletante, les bras tendus, et sur tout cela un léger parfum de bergamote qui s'exhale de

l'armoire ouverte et des grandes piles de linge roux... C'était charmant.

Enfin, après bien des efforts, on parvint à le tirer de l'armoire, ce fameux bocal, et avec lui une vieille timbale d'argent toute bosselée, la timbale de Maurice quand il était petit. On me la remplit de cerises jusqu'au bord; Maurice les aimait tant, les cerises! Et tout en me servant, le vieux me disait à l'oreille d'un air de gourmandise:

« Vous êtes bien heureux, vous, de pouvoir en manger!... C'est ma femme qui les a faites... Vous allez goûter quelque chose de bon. »

Hélas! sa femme les avait faites, mais elle avait oublié de les sucrer. Que voulez-vous! on devient distrait en vieillissant. Elles étaient atroces, vos cerises, ma pauvre Mamette... Mais cela ne m'empêcha pas de les manger jusqu'au bout, sans sourciller.

*

* *

Le repas terminé, je me levai pour prendre congé de mes hôtes. Ils auraient bien voulu me garder encore un peu pour causer du brave enfant, mais le jour baissait, le moulin était loin, il fallait partir.

Le vieux s'était levé en même temps que moi.

« Mamette, mon habit!... Je veux le conduire jusqu'à la place. »

Bien sûr qu'au fond d'elle-même Mamette trouvait qu'il faisait déjà un peu frais pour me conduire jusqu'à la place; mais elle n'en laissa rien paraître. Seulement, pendant qu'elle l'aidait à passer les manches de son habit, un bel habit tabac d'Espagne à boutons de nacre, j'entendais la chère créature qui lui disait doucement:

« Tu ne rentreras pas trop tard, n'est-ce pas? »

Et lui, d'un petit air malin:

« Hé! Hé!... je ne sais pas... peut-être... »

Là-dessus, ils se regardaient en riant, et les petites bleues riaient de les voir rire, et dans leur coin les canaris riaient aussi à leur manière... Entre nous, je crois que l'odeur des cerises les avait tous un peu grisés.

...La nuit tombait, quand nous sortîmes, le grand-père et moi. La petite bleue nous suivait de loin pour le ramener; mais lui ne la voyait pas, et il était tout fier de marcher à mon bras, comme un homme. Mamette, rayonnante, voyait cela du pas de sa porte, et elle avait en nous regardant de jolis hoche-

ments de tête qui semblaient dire: « Tout de même, mon pauvre homme!... il marche encore. »

ALPHONSE DAUDET

(*Lettres de mon moulin.*)

(Collection Nelson.)

LA MORT DU DAUPHIN

Le petit Dauphin est malade, le petit Dauphin va mourir... Dans toutes les églises du royaume, le Saint-Sacrement demeure exposé nuit et jour et de grands cierges brûlent pour la guérison de l'enfant royal. Les rues de la vieille résidence sont tristes et silencieuses, les cloches ne sonnent plus, les voitures vont au pas... Aux abords du palais, les bourgeois curieux regardent, à travers les grilles, des suisses à bedaines dorées qui causent dans les cours d'un air important.

Tout le château est en émoi... Des chambellans, des majordomes, montent et descendent en courant les escaliers de marbre.... Les galeries sont pleines de pages et de courtisans en habits de soie qui vont d'un groupe à l'autre quêter des nouvelles à voix basse... Sur les

larges perrons, les dames d'honneur éplorées se font de grandes révérences en essuyant leurs yeux avec de jolis mouchoirs brodés.

Dans l'Orangerie, il y a nombreuse assemblée de médecins en robe. On les voit, à travers les vitres, agiter leurs longues manches noires et incliner doctoralement leurs perruques à marteaux... Le gouverneur et l'écuyer du petit Dauphin se promènent devant la porte, attendant les décisions de la Faculté. Des marmitons passent à côté d'eux sans les saluer. M. l'écuyer jure comme un païen, M. le gouverneur récite des vers d'Horace... Et pendant ce temps-là, là-bas, du côté des écuries, on entend un long hennissement plaintif. C'est l'alezan du petit Dauphin que les palefreniers oublient et qui appelle tristement devant sa mangeoire vide.

Et le roi? Où est monseigneur le roi?... Le roi s'est enfermé tout seul dans une chambre, au bout du château... Les Majestés n'aiment pas qu'on les voie pleurer... Pour la reine, c'est autre chose... Assise au chevet du petit Dauphin, elle a son beau visage baigné de larmes, et sanglote bien haut devant tous, comme ferait une drapière.

Dans sa couchette de dentelles, le petit Dauphin, plus blanc que les coussins sur lesquels

il est étendu, repose, les yeux fermés. On croit qu'il dort ; mais non. Le petit Dauphin ne dort pas... Il se retourne vers sa mère, et, voyant qu'elle pleure, il lui dit :

« Madame la reine, pourquoi pleurez-vous ? Est-ce que vous croyez bonnement que je m'en vas mourir ? »

La reine veut répondre. Les sanglots l'empêchent de parler.

« Ne pleurez donc pas, madame la reine ; vous oubliez que je suis le Dauphin, et que les Dauphins ne peuvent pas mourir ainsi... »

La reine sanglote encore plus fort, et le petit Dauphin commence à s'effrayer.

« Holà, dit-il, je ne veux pas que la mort vienne me prendre, et je saurai bien l'empêcher d'arriver jusqu'ici... Qu'on fasse venir sur l'heure quarante lansquenets très forts pour monter la garde autour de notre lit!... Que cent gros canons veillent nuit et jour, mèche allumée, sous nos fenêtres ! Et malheur à la mort, si elle ose s'approcher de nous!... »

Pour complaire à l'enfant royal, la reine fait un signe. Sur l'heure, on entend les gros canons qui roulent dans la cour ; et quarante grands lansquenets, la pertuisane au poing, viennent se ranger autour de la chambre. Ce sont de vieux soudards à moutaches grises.

Le petit Dauphin bat des mains en les voyant.
Il en reconnaît un et l'appelle :

« Lorrain ! Lorrain ! »

Le soudard fait un pas vers le lit :

« Je t'aime bien, mon vieux Lorrain... Fais voir un peu ton grand sabre... Si la mort veut me prendre, il faudra la tuer, n'est-ce pas ? »

Lorrain répond :

« Oui, monseigneur... »

Et il a deux grosses larmes qui coulent sur ses joues tannées.

À ce moment, l'aumônier s'approche du petit Dauphin et lui parle longtemps à voix basse en lui montrant un crucifix. Le petit Dauphin l'écoute d'un air fort étonné puis tout à coup l'interrompant :

« Je comprends bien ce que vous me dites, monsieur l'abbé ; mais enfin est-ce que mon petit ami Beppo ne pourrait pas mourir à ma place, en lui donnant beaucoup d'argent?... »

L'aumônier continue à lui parler à voix basse, et le petit Dauphin a l'air de plus en plus étonné.

Quand l'aumônier a fini, le petit Dauphin reprend avec un gros soupir :

« Tout ce que vous me dites là est bien triste, monsieur l'abbé ; mais une chose me console, c'est que là-haut, dans le paradis des

étoiles, je vais être encore le Dauphin... Je sais que le bon Dieu est mon cousin et ne peut pas manquer de me traiter selon mon rang. »

Puis il ajoute, en se tournant vers sa mère :

« Qu'on m'apporte mes plus beaux habits, mon pourpoint d'hermine blanche et mes escarpins de velours ! Je veux me faire brave pour les anges et entrer au paradis en costume de Dauphin. »

Une troisième fois, l'aumônier se penche vers le petit Dauphin et lui parle longuement à voix basse... Au milieu de son discours, l'enfant royal l'interrompt avec colère :

« Mais alors, crie-t-il, d'être Dauphin, ce n'est rien du tout ! »

Et, sans vouloir plus rien entendre, le petit Dauphin se tourne vers la muraille, et il pleure amèrement.

ALPHONSE DAUDET.

(*Lettres de mon moulin.*)

(Collection Nelson.)

LE SOUS-PRÉFET AUX CHAMPS

M. le sous-préfet est en tournée. Cocher devant, laquais derrière, la calèche de la sous-préfecture l'emporte majestueusement au concours régional de la Combe-aux-Fées. Pour cette journée mémorable, M. le sous-préfet a mis son bel habit brodé, son petit claque, sa culotte collante à bandes d'argent et son épée de gala à poignée de nacre... Sur ses genoux repose une grande serviette en chagrin gaufré qu'il regarde tristement.

M. le sous-préfet regarde tristement sa serviette en chagrin gaufré; il songe au fameux discours qu'il va falloir prononcer tout à l'heure devant les habitants de la Combe-aux-Fées:

« Messieurs et chers administrés... »

Mais il a beau tortiller la soie blonde de ses favoris et répéter vingt fois de suite:

« Messieurs et chers administrés... la suite du discours ne vient pas. »

La suite du discours ne vient pas... Il fait si chaud dans cette calèche!... À perte de vue, la route de la Combe-aux-Fées poudroie sous le soleil du Midi... L'air est embrasé... et sur les ormeaux du bord du chemin, tout couverts

de poussière blanche, des milliers de cigales se répondent d'un arbre à l'autre... Tout à coup M. le sous-préfet tressaille. Là-bas, au pied d'un coteau, il vient d'apercevoir un petit bois de chênes verts qui semble lui faire signe.

Le petit bois de chênes verts semble lui faire signe :

« Venez donc par ici, monsieur le sous-préfet ; pour composer votre discours, vous serez beaucoup mieux sous mes arbres... »

M. le sous-préfet est séduit ; il saute à bas de sa calèche et dit à ses gens de l'attendre, qu'il va composer son discours dans le petit bois de chênes verts.

Dans le petit bois de chênes verts il y a des oiseaux, des violettes, et des sources sous l'herbe fine... Quand ils ont aperçu M. le sous-préfet avec sa belle culotte et sa serviette en chagrin gaufré, les oiseaux ont eu peur et se sont arrêtés de chanter, les sources n'ont plus osé faire de bruit, et les violettes se sont cachées dans le gazon... Tout ce petit monde-là n'a jamais vu de sous-préfet, et se demande à voix basse quel est ce beau seigneur qui se promène en culotte d'argent.

À voix basse, sous la feuillée, on se demande quel est ce beau seigneur en culotte d'argent... Pendant ce temps-là, M. le sous-préfet, ravi

du silence et de la fraîcheur du bois, relève les pans de son habit, pose son claque sur l'herbe et s'assied dans la mousse au pied d'un jeune chêne; puis il ouvre sur ses genoux sa grande serviette de chagrin gaufré et en tire une large feuille de papier ministre.

« C'est un artiste! dit la fauvette.

— Non, dit le bouvreuil, ce n'est pas un artiste, puisqu'il a une culotte en argent; c'est plutôt un prince.

— C'est plutôt un prince, dit le bouvreuil.

« Ni un artiste, ni un prince, interrompt un vieux rossignol, qui a chanté toute une saison dans les jardins de la sous-préfecture... Je sais ce que c'est: c'est un sous-préfet! »

Et tout le petit bois va chuchotant:

« C'est un sous-préfet! c'est un sous-préfet!

— Comme il est chauve! remarque une alouette à grande huppe.

— Comme il est chauve! » remarque une alouette à grande huppe.

Les violettes demandent:

« Est-ce que c'est méchant?

— Est-ce que c'est méchant? » demandent les violettes.

Le vieux rossignol répond:

« Pas du tout! »

Et sur cette assurance, les oiseaux se remettent à chanter, les sources à courir, les violettes

à embaumer, comme si le monsieur n'était pas là... Impassible au milieu de tout ce joli tapage, M. le sous-préfet invoque dans son cœur la Muse des comices agricoles, et, le crayon levé, commence à déclamer de sa voix de cérémonie :

« Messieurs et chers administrés...

« Messieurs et chers administrés », dit le sous-préfet de sa voix de cérémonie...

Un éclat de rire l'interrompt; il se retourne et ne voit rien qu'un gros pivert qui le regarde en riant, perché sur son claque. Le sous-préfet hausse les épaules et veut continuer son discours; mais le pivert l'interrompt encore et lui crie de loin :

« À quoi bon ?

— Comment ! à quoi bon ? » dit le sous-préfet, qui devient tout rouge; et, chassant d'un geste cette bête effrontée, il reprend de plus belle :

« Messieurs et chers administrés...

— Messieurs et chers administrés... », a repris le sous-préfet de plus belle.

Mais alors, voilà les petites violettes qui se haussent vers lui sur le bout de leurs tiges et qui lui disent doucement :

« Monsieur le sous-préfet, sentez-vous comme nous sentons bon ? »

Et les sources lui font sous la mousse une musique divine; et dans les branches, au-

dessus de sa tête, des tas de fauvettes viennent lui chanter leurs plus jolis airs; et tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours.

Tout le petit bois conspire pour l'empêcher de composer son discours... M. le sous-préfet, grisé de parfums, ivre de musique, essaye vainement de résister au nouveau charme qui l'envahit. Il s'accoude sur l'herbe, dégrafe son bel habit, balbutie encore deux ou trois fois:

« Messieurs et chers administrés... Messieurs et chers admi... Messieurs et chers... »

Puis il envoie les administrés au diable; et la Muse des comices agricoles n'a plus qu'à se voiler la face.

Voile-toi la face, ô Muse des comices agricoles!... Lorsque, au bout d'une heure, les gens de la sous-préfecture, inquiets de leur maître, sont entrés dans le petit bois, ils ont vu un spectacle qui les a fait reculer d'horreur... M. le sous-préfet était couché sur le ventre, dans l'herbe, débraillé comme un bohème. Il avait mis son habit bas... et, tout en mâchonnant des violettes, M. le sous-préfet faisait des vers.

ALPHONSE DAUDET.
(*Lettres de mon moulin.*)
(Collection Nelson.)

Contes canadiens.

LE POÊLE

Le poêle de chez nous est à deux *ponts*, bas sur pattes, et massif. Sur ses flancs, aux parois épaisses, des reliefs déjà frustes dessinent des arabesques où se jouent des animaux étranges. Dans son vaste foyer, une bûche d'érable entre toute ronde, et, à l'époque des *corvées*, son *fourneau* cuit sans peine le repas de vingt batteurs de blé.

L'été, quand le soleil *grêle* les visages et mûrit les grains, le poêle se repose. Toujours à son poste pourtant, dans la cuisine, au beau *mitan* de la *place*, il se rend encore utile : il sert de garde-manger.

Mais sitôt que vient l'automne, et qu'il commence à *gelauder*, le poêle se réveille. Et tout l'hiver, sa respiration s'échappe du toit, érigée en spirale dans l'air tranquille, ou fuyante et déchirée par la rafale. Tout l'hiver, il chante, ronfle, ou murmure ; dans les nuits calmes, quand les *marionnettes* dansent au ciel pur, la voix du poêle se fait régulière, monotone, rassurante ; mais si le *nord-est* court la campagne, tourmente les arbres nus

et hurle, le poêle gronde, furieux. Il défend le logis contre le froid qui pince; sa chaleur se répand, bienfaisante, sous les poutres noires, et jusque dans la *grand'chambre*, où l'on ne va qu'aux jours de fête et aux jours de deuil. Il fond la neige maligne que la *poudrerie* souffle sous la porte mal fermée, réchauffe les petits pieds rouges, fait fumer la bonne soupe.

C'est l'âme de la maison. S'il éteignait ses feux, s'il ne mettait plus au toit son panache de fumée, si son ronflement sonore se taisait soudain, soudain la maison serait morte. « Foyers éteints, familles éteintes. » Aussi bien que l'âtre, le poêle canadien garde les traditions ancestrales.

A ceux qui savent allumer leur pipe avec un tison, et qui aiment à fumer, en songeant, devant la porte du poêle, ce dieux du logis est d'aussi bon conseil que le feu de cheminée.

Au coin de l'âtre, on se prend parfois à rêver, à construire des châteaux en Espagne, et tout s'effondre, hélas! avec le tison qui croule, s'envole avec la bluette qui monte, s'évanouit avec l'étincelle qui meurt. A la porte du poêle, il faut penser, et c'est au bâtiment de projets plus solides qu'on travaille. Car le poêle est grave, le poêle est sage, le poêle n'invite pas aux vaines rêveries. Les

chimères qu'évoque la chanson de l'âtre déplaissent à ce vétéran; il étouffe ces voix du feu, frivoles et légères, qui, dans les cheminées ouvertes, fredonnent, sifflent, crépitent, et font entre les chenets un concert de caprice et de fantaisie: il les fond toutes en un ronflement sévère. Il craint aussi, pour ceux qu'il aime, le prestige des étincelles, la fantasmagorie des flammes, le mensonge de leurs formes changeantes; il cache aux regards des hommes son lit de braise ardente. L'œuvre du feu s'accomplit en secret dans l'enfer de ses flancs; seul, l'œil rouge qui perce sa porte révèle les souffrances éclatantes et mystérieuses du bois qui pleure.

À la *brunante*, les voisins viennent *fumer*; ils arrivent tout *enneigés*, et le poêle réjouit leurs mains gourdes. Quand ils sont tous groupés devant sa porte, et qu'ils *allument* à la ronde, il aime, le poêle des *habitants*, qu'on s'entretienne autour de lui de la terre *fermée* par les froids d'automne, des *bâtiments* qu'on répare, du *train* de la ferme, des travaux monotones de l'hiver, des bêtes qu'on soigne, des blés en grange, de la *sucrierie* qu'on entaillera, des hasards de la moisson future...

« Il faisait presque jour, la nuit de Noël, dans la *tasserie*; c'est signe que les blés seront

clairauds, l'été qui vient... L'année dernière, les *ajets* l'avaient dit, et il y en eut à *pleines clôtures*... Au printemps, on engagea Pierre-à-Grégoire; il laboure *une beauté* mieux que les autres et prend plus de *mie*... On fera de l'*abattis* au *sorouêt* de la *rochière*, de l'autre côté du grand *brûlé*... Joseph-à-François va à la ville demain prendre une *consulte*: il a envie de *déchanger* de cheval; il a pour son *dire* que celui qu'il a eu du maquignon n'est pas assez *amain*... Les petits gars ont prix deux lièvres au collet, hier; c'est *matin*, pour des lièvres... La *bordée* de ce soir a presque *abrié* les *balises*: va falloir se lever, demain, avec la *barre du jour*, pour *ouvrir les chemins* avant que le *grand-voyer* passe, parce que, s'il *s'adonnait* à venir par ici dès le matin, on payerait sûrement l'amende... Il n'est *pas guère avenant*, le *grand-voyer*; pour un *banc de neige*, il nous fait des *misères*. Pourtant, il y en a des *cahots*, dans sa *part de route*, à lui. Et puis, quand le bon Dieu fait neiger, je *pouvons* pas les empêcher, les *bancs de neige*!... »

Le poêle est sévère, mais il permet qu'on s'amuse. Il a vu plus d'une danse, accompagné de sa voix grave plus d'une chanson, entendu les meilleurs *violoneux* de la paroisse, et plu-

sieurs, qui maintenant sont disparus, ont devant lui *battu les ailes de pigeon* comme ne savent pas le faire les *jeunesses* d'aujourd'hui. C'est danc la pièce qu'il habite que se donnent les veillées d'hiver, où les beaux conteurs disent à tour de rôle leurs histoires, et luttent à qui aura le plus d'esprit, à qui amènera le mieux un bon mot au bout d'un conte. Et la langue qu'on parle autour du poêle n'a rien du parler mièvre ou corrompu des villes; c'est la langue rude et franche, héritée des ancêtres, et dont les mots « ne sont guère que du sens ».

Le poêle se souvient aussi. Il veut qu'on parle des aïeux, qui les uns après les autres ont, à l'accoutumée, *tiré leur touche* devant sa porte, et dont il a éclairé de la même lueur les visages honnêtes. Le maître d'aujourd'hui, fils des anciens, et dont le front déjà s'argente vers les tempes, leur ressemble. Comme eux, la nuit venue, et les voisins partis dans la neige, il s'agenouille, avec la femme et les enfants, dans la bonne chaleur qui rayonne, sous le vieux Christ pendu à la muraille; et le poêle, qui se souvient, mêle sa voix familière à la prière du soir.

Puis la marmaille gagne les lits à *baldaquins*. La lampe s'éteint... Quelque temps en-

core, un chuchotement se fait entendre: à la porte du poêle, dans l'obscurité, le père, sa dernière pipe aux dents, la mère, son chapelet encore aux doigts, se parlent à voix basse, lentement, des choses que l'on aime à se dire seul à seul et qu'il est aussi bon que les enfants ne sachent point: souvenirs intimes, espoirs communs, craintes partagées... Dehors le vent a cessé, tout est calme. Seul témoin des confidences de ses maîtres, le poêle murmure plus doucement. L'heure glisse, discrète, sur les deux têtes rapprochées, et l'entretien se prolonge, doux et grave, dans la nuit...

Enfin, les voix se taisent. Tout repose. Seul, le poêle murmure encore; la lueur de son œil demi-clos éclaire vaguement les choses et se joue sur la muraille; au-dessus du toit, la fumée monte, blanche et droite, au clair des étoiles. Le poêle veille sur la maison qui dort.

ADJUTOR RIVARD.

(Chez nous.)

(Édition Garneau.)

NOËL RUSTIQUE

(Pour le 24 décembre)

Ce soir, ma pensée se charge de poésie: non pas, cette fois, de la poésie que l'on va chercher aux pages des livres, mais de celle qui émane et se dégage des choses; de la poésie qui se concentre, à cette heure de décembre, et flotte autour des arbres de Noël, dans l'ombre des crèches, au foyer des vieilles cheminées.

Toujours, sous sa baguette magique enveloppée de givre, Noël a enchanté les âmes, et fait tourner dans les imaginations le rêve d'or des vieux souvenirs. Ce soir, au moment où le crépuscule hâtif fait se rallumer au ciel les feux de la nuit, et pendant que déjà les petites têtes blondes s'emplissent des espérances de l'aube prochaine, remontons vers les Noël's d'autrefois.

*

* *

Je me rappelle, et ma mémoire en est toute baignée de clartés d'aurore, ma première fête de Noël; je veux dire, la première nuit de

Noël où je fus jugé assez grand — et sans doute assez sage — pour accompagner mes parents à l'église. Certes, chez nous où tant de noëls domestiques s'ajoutaient en toutes saisons aux Noëls liturgiques, le tour d'être grand et d'être sage venait lentement. En notre foyer populeux, chacun prenait son temps pour vieillir; et il y en eut quinze avant moi qui ne se pressèrent pas... Enfin, cette année-là, je parus au conseil de famille assez raisonnable, et l'on me confia, un jour que j'avais sans doute plus longtemps et mieux « bercé », que l'on m'amènerait en carriole à la messe de minuit. J'irais enfin voir, à l'heure nocturne où il revient mystérieusement dans sa crèche, l'enfant rose, tout habillé de lin et de dentelles, l'Enfant divin dont le nom seul passe comme une caresse dans l'imagination des petits. Cette nouvelle m'apporta une grande joie; peut-être me fit-elle déjà meilleur? La joie bonne est pour les enfants eux-mêmes une première expérience, et salutaire, de la vie.

Cette première messe de minuit, cette longue route deux fois parcourue au son des grelots, à une heure si inaccoutumée, cette veille de Noël, cette soirée d'hiver est restée, dans ma mémoire, chargée de lumière et d'étoiles!

Que de choses nouvelles elle avait, d'ailleurs, enveloppées dans ses clartés incertaines! Songez donc: Berthier traversait alors une crise, une crise de civilisation intense. Berthier allait renoncer à ses modestes traditions, oublier son passé routinier, se payer le luxe des plus extravagants progrès. Jusque-là, fidèle aux antiques coutumes, Berthier avait éclairé à la chandelle ses nuits de Noël, son église pieuse, la crèche symbolique: cette fois, il allait répandre à ses flots d'or, sous la voûte céleste, la lumière des lampes à pétrole. Jusque-là, c'étaient des voix humaines seules, un peu rugueuses, à la vérité, et chevrotantes parfois, qui avaient chanté la « nouvelle agréable », et fait écho aux « anges dans nos campagnes »: cette nuit, c'était une voix artificielle et bien sonnante, la musique, l'harmonium prétentieux qui allait accompagner le chœur rustique, et laisser pour la première fois tomber du jubé sur la foule ses notes compliquées et mélodieuses.

Depuis quinze jours, dans la paroisse, on ne parlait que de cela. Monsieur le curé lui-même en avait fait le sujet d'un long prône.

Les jeunes gens n'avaient pas été priés, comme d'habitude, de passer par les maisons pour faire la tournée de la chandelle. Et les

jeunes gens en avaient été quelque peu chagrins. Elle était si gaie, la quête des chandelles! de ces chandelles qu'avait faites elle-même la maîtresse du logis et qu'elle avait retirées hier, toutes rigides, jaunes comme de l'ambre, de leurs vieux moules de fer-blanc! Cette quête donnait aux jeunes garçons des airs si honnêtes! Elle les faisait pénétrer si discrètement, et pour de si bons motifs, dans toutes les maisons du canton! Et l'on aimait tant s'attarder, ici ou là, à jaser avec le vieux, près du poêle où il fumait sa pipe et réchauffait ses quatre-vingts ans, à causer avec la vieille qui arrêtaît un moment d'écharpiller sa laine pour s'informer des voisins! On recommençait si volontiers, partout, les conversations banales ou plaisantes, s'entretenant avec les amis du train de la ferme, des « bûchages » d'automne fâcheusement retardés, du « battage » qui n'était pas fini, des divertissements prochains, des longues veillées des « fêtes », des bans de mariages que les commères avaient déjà publiés... L'on aimait tant surtout — et c'était vraiment la minute délicieuse de la tournée — l'on aimait tant goûter aux croquignoles que préparait pour Noël et le jour de l'an la jeune fille de la maison! L'aimable cuisinière, enfarinée et

gentille, tout en taillant la pâte sur le couvert renversé de sa huche, ne manquait pas d'offrir aux jeunes gars ses friandises rissolantes; sous leurs yeux qu'allumait la convoitise, elle les faisait alors dorer de son mieux, et se tordre capricieusement dans l'écume de la graisse bouillante. Hélas! cette année-là, il avait fallu renoncer à la tournée charitable, aux causeries bavardes, aux croquignoles gaillantes, et aux chandelles. Le progrès emportait pour jamais toute cette poésie des vigiles de Noël...

*

* *

Nous partîmes de bonne heure pour aller à l'église. Le chemin qui y conduit, est long de près d'une lieue, et les grands frères et les parents qui voulaient communier devaient aller, dans la soirée, attendre longtemps et avec dévotion leur tour d'entrer au confessionnal.

Quelle nuit claire, froide, radieuse, dont la beauté splendide se refait plus précise aujourd'hui sous l'appel plus conscient des souvenirs! Pas de nuages au ciel; et pas de lune, mais des étoiles plein la voûte d'azur sombre.

La route et les champs voisins en étaient tout illuminés. La terre, recouverte d'une mince couche de neige verglacée par des pluies récentes, faisait miroiter sous la lumière sidérale ce revêtement d'acier. À gauche, le fleuve large ne faisait plus entendre le mugissement de ses flots emprisonnés; de grosses glaces, épaisses, qu'avait soulevées et brisées la pulsation lente et irrésistible de la marée, s'empilaient les unes sur les autres, cependant que ici et là, sur l'étendue vaste des battures, des surfaces polies et brillantes, de larges et longs patinoirs préparés par le hasard des flots et des pluies, apparaissaient comme des lacs de glace fine et noire.

Le chemin sur lequel nous emportait de son train modéré la jument vieille, pas ombrageuse, et si commode pour les voyages de nuit, n'était lui-même qu'une piste durcie, toute glacée, propice aux patineurs, sur laquelle se cramponnait avec force notre coursier prudent. De temps en temps passaient de chaque côté de la voiture, et filaient devant nous, les jeunes gens du « côteau », montés sur des patins, qui se hâtaient vers l'église. Ces fils de marins et d'ouvriers étaient sortis de bonne heure, eux aussi, des maisons petites et propres, groupées comme des sœurs

sur les tufs de la Micami¹. Élégants et rapides, ils s'en allaient comme des ombres courbées et fuyantes, et l'on n'entendait plus bientôt que le déchirement sec de la glace se brisant sous la morsure de leurs éperons.

Notre cavale n'en était ni plus fringante, ni plus découragée. Elle faisait toujours sauter sur sa croupe, en un rythme monotone, la bande des grelots sonores; elle avançait d'une allure régulière. Cependant, nous passâmes enfin, à notre tour, entre des maisons drues et illuminées, qui semblaient par tous les yeux de leurs fenêtres nous regarder aller au train de la vieille. C'était le « faubourg » de ma paroisse que nous traversions, faubourg indiscret, bâti tout au bord du chemin, peu fréquenté, et que j'aurais pris pour une rue solitaire de Québec, si alors j'avais connu Québec et sa solitude...

*

* *

La cloche fait entendre son dernier appel.
Sa voix tremble et nasille dans le vieux clo-

1. Nom donné par les gens de Berthier (en bas) à ce village d'« emplacitaires », situé sur un coteau, à deux milles à l'ouest de l'église, et composé surtout de navigateurs et d'ouvriers.

cher trapu qui s'élevait alors sans grâce sur mon église natale. La cloche grêle du vieux clocher trapu avait de l'émotion plein la gorge: elle ne laissait tomber de sa tribune aérienne que des sons étouffés, entrecoupés, aussitôt perdus dans l'air froid de la nuit. Cependant, le peuple, qui l'avait devinée plutôt qu'entendue, sortait des magasins et des maisons voisines et s'empressait vers le temple.

Déjà, et toute la soirée, l'église avait accueilli de nombreux fidèles. On avait tant hâte d'y voir briller les lampes nouvelles, d'y entendre l'harmonium tout neuf, et il faisait si bon, aussi, se chauffer en égrenant son chapelet autour des deux poêles qui ronflaient à chaque bout de la grande allée.

À vrai dire, l'illumination de mon église natale n'était pas féerique. Les lampes suspendues deux à deux dans la nef, et assez espacées, éclairaient bien d'un jour suffisant les têtes dévotes des priants; elles faisaient même voir à nos yeux étonnés le petit bâtiment immobile — ex-voto de quelque marin sauvé du naufrage — qui, toutes voiles déployées aux vergues, et peuplé de petits hommes de bois, semblait voguer sans cesse dans l'espace, vers l'entrée du sanctuaire, sur une mer invisible;

mais ces lampes trop rares, impuissantes à chasser toute l'obscurité du temple, laissaient flotter dans la voûte le nuage dispersé des ténèbres. Et pourtant, c'était merveille de voir la lumière discrète se répandre en un vaisseau si vaste, et y troubler, sans le dissiper tout à fait, le mystère de la nuit profonde. L'âme prie bien mieux près de la crèche enveloppée d'ombres : elle se souvient plus aisément de l'étable humide et obscure, du mystère nocturne de Bethléem. Il y a trop de lumières, et aujourd'hui trop d'électricité, autour de la paille brillante des crèches de cathédrale...

Oh ! comme elle était simple, nue et pauvre la grande cage vitrée, au toit pointu, aux barreaux minces, dans laquelle souriait sur la paille le petit enfant, rose, tout habillé de lin et de dentelles !

On l'avait mise, cette crèche fermée et transparente, sur l'autel latéral de droite, à quelques pas de la table sainte, où nous, les petits enfants, nous allions nous agenouiller pour mieux voir Jésus, et pour en être mieux entendus. Quelques fleurs artificielles et fanées l'entouraient sans ostentation, et de grosses lampes versaient sur le toit de verre leur lumière tranquille.

Nous étions là, les petits, pendant la messe de minuit, groupés autour du « banc d'œu-

vre », à genoux, debout, assis près des balustres, regardant tour à tour avec tous nos yeux, la crèche, le sanctuaire, la foule, les lustres suspendus, le petit bâtiment aux voiles déployées, le jubé où s'efforçait l'harmonium. Et nous priions aussi avec l'attention sérieuse de grandes personnes; nous faisions au petit enfant des demandes qui le faisaient sourire. Et nous écoutions chanter les voix qui clamaient la venue du Messie. Il est né le divin Enfant!... Nouvelle agréable!... Les anges dans nos campagnes... Suspendant leur douce harmonie, les cieux étonnés se sont tus... Tous ces cantiques, et tous ces airs nous étaient depuis longtemps familiers. Mon père qui chantait au lutrin ne pouvait les ignorer; il les chantait souvent le soir en nous caressant sur ses genoux; il fit avec ces pieux refrains toute l'éducation musicale de sa famille.

Je n'ai pas gardé le souvenir des détails liturgiques de cette nuit bienheureuse, de toutes les voix qui se firent entendre, de toutes les cérémonies qui se déroulèrent à l'autel. Il ne m'est resté de tout cela qu'un bruit confus d'harmonie, qu'une vision mêlée de rêves imprécis.

À cette longue distance des événements, je présume cependant que l'on dut chanter, cette

nuît-là, la messe bordelaise. À Berthier, quand c'était grande fête, on chantait toujours la messe bordelaise; on priait peu pendant cette messe-là, et l'on prenait plaisir extrême à y entendre haleter les solistes.

Au moment de la communion, après que la clochette eut trois fois appelé les fidèles, M. le Curé distribua longtemps l'hostie blanche et pure, et longtemps le petit Jésus passant de lèvres en lèvres multiplia dans les cœurs son berceau divin. Les bonnes gens, tout recueillis, enveloppés dans leurs lourds habits d'hiver, s'en retournaient à leurs places, pensifs et heureux, comme les bergers de Chanaan après leur première adoration...

*

* *

Après une deuxième messe, celle de l'aurore, messe plus courte, pendant laquelle les cantiques éclataient plus joyeux et plus distraits, nous revînmes au logis paternel. C'était un peu avant la deuxième heure du jour, et nous allions, plus pressés, dans le vent sec qui brûlait les visages, et sous la clarté toujours scintillante des étoiles.

À la maison, un réveillon substantiel, tel qu'on sait l'imaginer dans les cuisines rurales,

et qui avait mijoté toute la soirée dans le fourneau patient, attendait les gens de la messe.

La maison était chaude, accueillante, toute pleine du ronflement des bûches d'érables qui se consumaient dans le foyer. Le réveillon substantiel calma les appétits irrités par le long voyage, et il prépara le repos attardé de la nuit.

Cependant, longtemps après que chacun se fut mis au lit, et que tout fut redevenu silencieux, le sommeil hésitait encore à fermer mes paupières. Et dans la tranquillité sombre du dortoir où rêvaient déjà mes grands frères, j'entendais sonner les grelots, je me sentis emporté à la dérive dans la carriole rapide, je regardais clignoter les étoiles, et filer les patineurs, je revoyais le clocher trapu, les lampes suspendues deux à deux par de longues tiges à la voûte obscure, le petit bâtiment qui voguait sans cesse, j'écoutais l'harmonium neuf et les airs de Noël, j'apercevais sous une cage de verre éclairée de grosses lampes brillantes, le petit Jésus, tout rose, habillé de lin et de dentelles...

Mgt CAMILLE ROY.

(*Propos rustiques.*)

(Édition Beauchemin.)

JACQUES MAILLÉ

Notre vieux professeur avait dit en frottant ses lunettes au coin de son mouchoir : « Si vous écoutez bien la leçon, je vous raconterai quelque chose ! » Regardant l'horloge, nous rectifiâmes la position, bien décidés à obtenir l'histoire, fallût-il pour cela écouter la leçon ! Entre nos sourcils légèrement froncés, une petite ride se creusa — la ride de l'attention, si drôle et si fugace sur un front jeune ! — et durant une heure nous entendîmes parler de monsieur le marquis de Montcalm, de l'infâme Bigot, de la sombre journée des Plaines et des éclairs de gloire de Carillon et de Sainte-Foye. Il atteignit vraiment la haute éloquence ce jour-là, notre cher maître, quand il nous brossa le tableau du dernier soir français à l'Île Sainte-Hélène, du chevalier de Lévis adossé à un orme séculaire, regardant d'un œil atone le brasier rougeoyant où se tordaient les derniers lys de France, tandis que tout autour, dans la nuit montante, les vieux grenadiers de Royal-Roussillon pleuraient sur leurs baudriers blancs !

C'était si beau que nous en oubliions presque le récit promis. Mais lorsque, après avoir

regardé l'heure et toussé pour s'éclaircir la voix, le narrateur parla d'attaquer certaines propriétés qui découlent du théorème de Pythagore, ce fut un *tolle* général! Les grands jouèrent du bec tandis que les plus jeunes mettaient au service de la cause commune, règles, pieds et couvercles de pupitres. Ah! cher frère! malgré vos cinquante ans bien sonnés et votre rabat blanc — et peut-être à cause de cela! — vous étiez malin tout de même! Par-dessus vos lunettes vous regardiez tout ce chahut d'un air satisfait, et je crois bien — Dieu me pardonne! — que vous prépariez vos effets!...

Toujours est-il que ce jour-là le divin Pythagore fut renvoyé chez lui, aux calendes grecques, et voici à peu près, moins la couleur et la verve, ce qui nous fut raconté.

*

* *

L'ancien curé de Saint-Jérôme, le curé Labelle, est certainement l'un des hommes les plus extraordinaires que notre pays ait produits. Un voyageur français n'a-t-il pas osé écrire que les trois choses les plus remarquables du Canada étaient la foi du peuple, les chutes de Niagara et... le curé Labelle!

Le « Roi du Nord », comme on se plaisait à l'appeler, était au physique un colosse aux formes un peu brutales mais corrigées par une tête d'idéaliste. Au moral, il alliait une bonté quasi-maternelle qui en faisait une idole, et une force sûre d'elle-même qui en faisait une puissance. On sait quelle fut son œuvre. Il ouvrit à la colonisation canadienne-française la mystérieuse région du Nord, fit dériver de ce côté le flot d'émigration qui menaçait de tarir les veines du pays laurentien, et, comme l'a dit excellemment son pauvre ami Arthur Buies, il a su ébaucher dans les âmes les plus humbles l'image concrète de la patrie, ce sentiment indéfinissable qui les poussait en avant, et qui n'était peut-être que la canalisation de l'instinct mystérieux d'une mission à remplir sur le sol de l'Amérique.

Or, vers 1872, Saint-Jérôme, qui ne possédait « son curé » que depuis quatre ans, était encore dans ses langes. Une centaine de maisons à peu près s'échelonnaient le long de la Rivière du Nord, sur une seule rue. Alors comme aujourd'hui, d'énormes érables, respectés par les premiers colons, formaient une voûte impénétrable au-dessus des ornières. En remontant un peu, les habitations se distançaient et la rue, continuée par le *cordon*,

venait buter sur la première croupe des Laurentides sans fin. Mais déjà le vaillant apôtre se penchait sur son œuvre, pénétrait ces régions fermées, entrevoyait leurs possibilités futures, et, nuit et jour, sous le vaste front volontaire, se construisait le chemin de fer du Nord, condition de la mise en valeur de cet immense pays.

*

* *

C'est la nuit de Noël. Dans la petite église de Saint-Jérôme, la messe de minuit est terminée. Les portes basses dégorgent sur le perron glissant la foule des habitants en *capots* d'étoffe, des femmes enveloppées de gros châles et des enfants un peu étourdis par l'imprévu de l'heure, de la lumière et des vieux cantiques.

Jacques Maillé avait rangé sa carriole près du banc de neige de l'autre côté du chemin, et, tout en disposant la robe de fourrure, le vieux tirait de sa pipe de profondes bouffées. Tenue sous le bras par un robuste gars d'une vingtaine d'années, une vieille s'avança, un gros livre de messe dans sa main ridée.

« Donnez-moi le livre, la mère, dit le jeune homme, mettez vos mitaines et entortillez-

vous bien ! Il fait un *fret* noir, et la Rivière-à-Gagnon, c'est pas chez le voisin !

— Merci bien, mon petit Joseph, et bien des choses chez vous ! »

La carriole partit au trot allongé de la jument noire qui traversa le pont, tourna à droite, suivit un moment la berge de la rivière, puis s'engagea dans la route des Mille-Isles. Le Collège et le cimetière n'existaient pas encore, et le chemin — simple coupée dans la forêt — montait entre les rangs serrés des conifères sombres.

Cette nuit-là il ne neigeait pas, mais la neige de la veille était partout. Elle palmail de lambeaux d'ouate les doigts étendus des rameaux de sapin, elle atténuait la tristesse des rochers erratiques, elle pavait de marbre les clairières du bois. C'était elle encore la bonne neige blanche qui criait sous la lisse du traîneau, qui naissait de l'haleine de la bête et revenait en arrière s'accrocher en étoiles menues sur le châle noir de la vieille.

La pente s'accentua et la jument se mit au pas.

« Comme ça, Jacques, notre curé organise sa grande corvée pour après-demain ? »

— Oui, Aurélie, et ça m'a l'air qu'il va y avoir gros de monde !

— Et toi?

— Oh! moi, je suis vieux, plus vieux que les autres. Mais c'est pour la charité, vois-tu. Il y a tant de pauvre monde à la ville. Tu as entendu qu'on vend le bois de corde douze piastres de ce temps-ci à Montréal. Les pauvres vont mourir de froid, bien sûr! Et puis, tu comprends, on n'est pas des enfants, on sait bien que le curé va profiter de ça pour avancer son affaire de chemin de fer. C'est un homme *ben capable*, notre curé, et moi je dis qu'il l'aura, son chemin de fer!

— As-tu du bois de fait?

— J'ai trois cordes de *belle* érable à la *cabane*. J'ai le temps à *plein* d'en bûcher d'autre avant *les sucres*. Et puis, continua l'homme après une hésitation, depuis le malheur, je me sens baisser et ce sera peut-être ma dernière charité, Aurélie! »

Ce mot de malheur prononcé, un silence peuplé de souvenirs s'installa entre les deux. Jacques regarda les étoiles qui luisaient, ardentes, sur l'étroite laize de velours sombre entre les fûts rigides des épinettes. Aurélie ferma les yeux et revit la scène de cette soirée d'hiver qui avait ruiné leur bonheur familial. Arthur, le fils unique, avait annoncé à son père, entre la soupe et les crêpes, sa volonté

d'aller travailler à la ville où l'on gagne gros et où, ajoutait-il amèrement, c'est plus gai que dans le fond des bois ! Le vieux colon, pionnier de la Rivière-à-Gagnon et qui comptait laisser à son fils les arpents, fruits du labeur des meilleures années de sa vie, était entré dans une colère terrible. La timide intervention maternelle s'était trouvée impuissante devant ces deux volontés d'homme tendues l'une contre l'autre comme les chevrons de la grange. Il s'était dit de ces paroles qui creusent un abîme entre les âmes, et la querelle avait fini comme ça finit toujours ! Arthur avait quitté la table, ramassé en hâte ses pauvres hardes, chaussé ses raquettes, et sans dire un mot de plus, sans l'embrasser, elle, la mère, sans regarder en arrière, il s'était enfui dans la direction de Saint-Jérôme. Au matin, la terre comptait un enfant de moins, dont la neige achevait d'effacer silencieusement les traces. Depuis ce jour de malheur, nul n'avait entendu parler d'Arthur Maillé, le gars à Jacques, de la Rivière-à-Gagnon.

À ce souvenir cuisant évoqué durant cette belle nuit de Noël où les angelots roses glissent dans l'air pur allant porter par-dessus les bois et les montagnes, par-dessus les lacs, et jusque sous l'abri du plus pauvre colon, la

paix promise à la bonne volonté, des larmes coulèrent des pauvres yeux maternels et, saisies par le froid, se congelèrent au creux des rides dont elles connaissaient si bien le chemin. Courbés sur leur peine, ni lui ni elle ne dirent plus rien, et, cette nuit-là, il n'y eut pas de réveillon chez Jacques Maillé, de la Rivière-à-Gagnon.

On se souvient encore à Saint-Jérôme du 28 décembre 1872. Dès la veille au soir, les traîneaux chargés d'érable commencèrent à déboucher de partout. Les gens du fin Nord, ceux de Sainte-Marguerite, de Sainte-Adèle et de Saint-Sauveur arrivèrent les premiers. Et bientôt il y eut autour de l'église une forêt de brancards levés vers la lune. Au presbytère, grand tapage ! Les colons, groupés autour d'un immense crachoir, discouraient bruyamment dans la fumée âcre. Près de la cheminée, debout, la paume de la main soutenant le fourneau d'une longue pipe recourbée, le curé Labelle souriait à tous ces hommes incultes, rudes de visage et hauts de verbe, inspirés et soutenus par son idée. C'était sa famille, à lui qui en avait sacrifié les joies ; il était leur roi, celui qui les conduirait, la hache sur l'épaule, jusqu'au bout du monde.

« Mes enfants, répétait-il en lançant au plafond de puissantes bouffées, mes enfants, faites de la terre, rien que de la terre, et laissez-moi ces petits *estèques* qui conduisent à mourir la poche sur le dos!

Le lendemain, il faisait un temps splendide, mais froid à pierre fendre. Dès sept heures, plus de deux cents attelages stationnaient sur la rue, devant l'église et dans les cours des maisons. Les chevaux, des pompons rouges aux œillères, sentaient la litière et leurs naseaux fumaient dans l'air glacial. La tuque sur les yeux, les hommes circulaient pour se réchauffer, autour des traîneaux à ridelles chargés de rondins d'érable. Sur la belle écorce couleur de vieil argent, sur les sections blondes étoilées de moelle, de petits glaçons perlaient, où le soleil, par instant, allumait des éclairs.

Tout à coup, la cloche de l'église s'ébranla, puis sonna à toute volée, secouant sa joie dans l'air pur; à ce moment, sur le seuil du presbytère, casqué, encapoté, la pipe aux dents, le curé Labelle parut entre ses marguilliers. Les hommes saluèrent d'un vigoureux hourah! sautèrent sur leur *voyage*, ramenèrent les guides, et le tintamarre follet des grelots répondit au salut du clocher.

Le curé prit place avec son ami Jules-Édouard Prévost sur une énorme charge tirée par quatre chevaux blancs. Sur la pile de bois, en fortes majuscules, se lisaient, inscrits sur un coton, les mots suivants: « Les colons du Nord ». Les fouets claquèrent et au milieu des cris et des appels la caravane s'ébranla. Jacques Maillé, seul vieillard de toute la corvée, venait après le curé, menant sa jument noire qui, seule, — la chose fut remarquée — n'avait pas de pompons! Puis les gens de la Chapelle prirent la file conduits par Pierre Legault, le premier chantre de l'orgue, qui entonna à tue-tête:

« ...C'est la belle Française! »

Groupés par régions, les colons suivaient, assis sur la *couverte à cheval* pliée en quatre, bien serrés dans leurs *capots* d'étoffe par la ceinture *fléchée*, laissant pendre leurs jambes chaussées de gros bas à côtes et de souliers de peau. Longtemps les femmes suivirent des yeux la longue procession qui descendait vers Sainte-Thérèse, — énorme chenille noire cheminant lentement sur la plaine blanche.

Il y a bien trente-deux milles de Saint-Jérôme à Montréal, mais le terrain est *planche*, et l'hiver, il y a des raccourcis bien balisés. On entre tout de suite dans la savane

ruinée par le feu et unie comme un lac. En ce jour de décembre, la neige récente avait habillé d'hermine les flancs des troncs noircis, et les souches chauves portaient des bonnets blancs. Des pistes fraîches traversaient la route, et les jeunes gens disaient en montrant la lisière sombre vers Mascouche: « Il y a du *chevreux* par ici! »

Sainte-Thérèse, Sainte-Rose, Saint-Martin, l'Abord-à-Plouffe virent tour à tour passer la corvée de l'érable. Partout on lui faisait fête et de nouveaux traîneaux s'ajoutaient. Enfin, vers cinq heures, les colons du Nord firent leur entrée dans Montréal par la rue Saint-Laurent. Les réverbères s'allumaient et la cessation du travail commençait à peupler la rue. Une foule compacte, grossie par une escorte de gamins, s'amassa bientôt des deux côtés. Curieux spectacle vraiment que ces robustes gaillards à qui les petits glaçons faisaient des moustaches mérovingiennes, ces chevaux blancs de frimas, cette symphonie naïve des grelots qui disaient à leur façon: « Venez les pauvres, voici du bois! Venez, les pâuvres, voici du feu! »

La voiture de tête attirait surtout l'attention et le Roi du Nord, aussi heureux qu'un triomphateur de Rome, recevait les applau-

dissements et les saluts et remerciaient du fouet. Sur le Champ-de-Mars on s'arrêta, et le curé Labelle harangua le Maire et les échevins réunis pour recevoir la députation des colons du Nord. Derrière lui se pressaient ses chers grands enfants, et il plaida magnifiquement la cause de ces pionniers de la race qu'il ne faut pas abandonner, parce que dans leurs veines coule le plus pur sang de chez nous, à qui il faut fournir les moyens de communiquer avec leurs frères, pour qui enfin il veut que l'on construise le chemin de fer du Nord. Eux, les colons, n'oublient pas leurs frères malheureux, et dans la détresse où la fermeture prématurée de la navigation fluviale a jeté les pauvres de Montréal, le Curé Labelle est fier de présenter les deux cents traîneaux chargés du bois de la charité!

Ce fut un beau soir pour les miséreux! Tous les colons reçurent un billet portant l'adresse d'une famille indigente et se dispersèrent au milieu des cris, des interpellations et du babil tintinnabulant des grelots.

Jacques Maillé ne connaissait guère la ville n'y étant venu qu'une seule fois dans sa vie. Aussi fit-il monter auprès de lui un gamin amené là par la curiosité et tout fier de grimper sur une voiture d'*habitant* sans risquer un coup de fouet.

Le traîneau enfila la rue Notre-Dame et prit avec précaution, au travers des voitures de charge et des *chars à chevaux*, la direction du faubourg Québec. La petite jument noire avait bien un peu les oreilles dans le crin au milieu de ce tapage et de tant de choses nouvelles, mais c'était une brave bête, pas *gesteuse*, et elle fit bonne contenance. Sur l'indication du garçonnet, Jacques remonta la rue Shaw, aujourd'hui la rue Dorion, et après quelques arpents s'engagea dans une ruelle étroite et noire. Ce devait être par là ! Le vieux frotta une allumette et fit relire le numéro par son jeune guide, qui, pour la première fois, ressentit quelque orgueil de son instruction primaire. Il s'arrêta enfin devant une petite maison basse et cagneuse, une cabane plutôt, lambrissée de vieilles tôles lépreuses, dont le toit laissait dépasser un bout de tuyau qui ne fumait pas. De l'unique fenêtre, où manquaient des carreaux, jaillissait un prisme de lumière pâlotte où tournoyaient les flocons de neige qui commençaient à tomber. Afin d'avoir les mains libres pour décharger, Jacques noua son fouet à sa ceinture, releva un peu le bord de sa tuque et frappa.

« Entrez ! » répondit une voix de l'intérieur.

L'homme appuya sur la clenche de fer, et comme la porte s'ouvrait, Jacques, saisi par

la soudaine apparition de la misère, se découvrit et resta muet. La tête protégée par un châle, pelotonnée dans un pauvre manteau, une jeune femme, assise sur une boîte — il n'y avait pas de chaises — serrait contre elle un paquet de haillons d'où émergeait vaguement une tête d'enfant. Un bambin de deux à trois ans, tragique comme la faim et le froid, toute la jeunesse de son petit visage abolie par la souffrance, s'était réfugiée derrière elle à l'entrée de l'inconnu. Pas de feu dans le petit poêle à fourneau, et pas de trace de bois autour. Sur une corde tendue dans un coin quelques langes pendaient raidis et glacés. La misère noire!...

Le cœur du vieillard s'émute. Dans les forêts du Nord, le besoin est chose aussi inconnue que la richesse. L'on travaille dur contre la terre et contre la souche, le vent d'hiver est terrible et secoue les maisons à les faire écrouler, mais il y a toujours un bon feu dans le poêle et dans l'armoire un bon morceau de pain!

« Madame, dit-il à la femme qui se levait, surprise, je suis un colon du Nord, et l'on m'a dit de décharger ici mon *voyage* d'érable.

— Mais, répondit celle-ci qui ne s'expliquait pas bien...

— Oui, vous n'en avez pas acheté, n'est-ce pas? Je comprends, ajouta-t-il en jetant un regard triste autour de lui. Mais voilà! Nous autres, les défricheurs du Nord, nous sommes pauvres aussi, mais nous ne manquons de rien dans le nécessaire et, *moi pour un*, j'ai voulu cette année que ceux qui sont moins heureux que moi, sachent, au jour de l'an... de quel bois se chauffe le père Jacques Maillé de la Rivière-à-Gagnon. »

Et fier de son bon mot le visage du vieux s'éclaira d'un bon sourire qui était comme une fleur oubliée par l'automne dans un jardin flétri.

Aux dernières paroles, la femme, devenue toute pâle, avait fait un pas en avant, et elle ouvrait la bouche quand la porte livra passage à un homme grand et maigre dont les yeux cernés brillaient sous des sourcils noirs. Le paletot râpé, les mauvaises chaussures, le chapeau fatigué le désignaient bien comme le maître de ce taudis.

En reconnaissant le nouvel arrivant, — comment ne l'aurait-il pas reconnu? — le vieux Jacques avait reculé d'un pas. C'était Arthur, son Arthur, mais combien changé et vieilli par la misère! Une minute, le père et le fils se mesurèrent du regard pendant que la

jeune femme, effrayée, se réfugiait vers le pauvre lit, dans un angle, et serrait son bébé sur son cœur.

À cette heure même, dans la petite demeure de la Rivière-à-Gagnon, la lampe venait de s'allumer, et, agenouillée devant l'image de la Sainte-Famille derrière laquelle passait le rameau bénit, à demi baignée dans la lumière jaune descendant de l'abat-jour, la vieille mère priait, son âme tendue toute vers Celui qui console, qui pardonne et qui ramène. La flamme du poêle jetait parfois des ardeurs sur le mur en face, le vent travaillait les poutres du grenier, de sorte que l'âme obscure de la vieille maison semblait s'agiter et demander aussi le retour du prodigue. Au dehors la solitude était complète sur la terre, tout se taisait dans les bois enneigés; mais le firmament, tout entier criblé d'étoiles, s'arrondissait en voûte d'église sur la petite maison où une âme, invinciblement croyante, traitait avec Dieu! Et parce que les humbles, ceux qui ont écouté toute leur vie, à chaque heure, la voix divine de la terre, ont des façons directes de prier que nous ne connaissons pas, Dieu, qui est d'abord le Dieu des humbles, entendit enfin la prière maternelle.

Là-bas, au loin, dans la ville trépidante, où le travail seul faisait trêve, mais où le vice et

la misère s'agitaient toujours dans la nuit montante, le père et le fils étaient en face l'un de l'autre, retranchés dans leur orgueil et le souvenir du passé. Jacques hésitait entre la vieille colère qui lui montait au cœur comme un mauvais levain, et son amour — ancien aussi — pour la chair de sa chair ! Se détournerait-il avec dégoût du renégat de la terre, ou bien son cœur de père et sa foi de chrétien lui arracheraient-ils le pardon ?

Aux heures de désastre familial, l'enfant reste encore la ressource suprême, son front pur est le terrain neutre où l'on peut dans un baiser, exhaler ses rancœurs. Jacques le sentit. Brusquement il enleva dans ses bras le petit que la surprise avait empêché de suivre sa mère, le baisa, tremblant, en lui disant tout bas :

« Embrasse ton grand-père. »

Puis d'une voix tranquille où il n'y avait plus d'orgueil, mais seulement de la pitié et de l'amour, il ajouta, comme s'il se fût agi d'une chose toute simple et résolue à l'avance :

« Donc, Arthur, c'est entendu, tu reviens chez nous !... »

La misère et la désillusion sont de terribles dissolvants pour l'orgueil humain. Arthur avait le cœur bien fait. Cédant à un emporte-

ment de jeunesse il avait rompu avec le foyer, mais il s'était gardé de la corruption urbaine qui, trop souvent, atteint le campagnard, et du premier coup, jusqu'aux moelles. Il savait bien au fond de lui-même que Dieu le punissait. La ruine de son pauvre ménage par l'incendie, cette typhoïde qui, en épuisant ses dernières ressources l'avait mis à deux doigts de la mort, tous ces maux accumulés châtaient — il le comprenait — l'insulte jetée à la face paternelle. À ce retour inattendu des choses, devant ce père qui s'humiliait et venait à lui en passant par son enfant, il porta la main à ses yeux. Un flot de larmes, accumulées comme l'eau derrière un barrage, débordèrent tout à coup, et il tomba à genoux en murmurant :

« Pardon, père, pardon ! »

.....

Un quart d'heure après, le bébé dormait dans le *capot* du père Jacques Maillé, et devant un bon feu d'érable, il y avait un vieillard tenant un enfant sur son genou, qui disait à un jeune homme et à une jeune femme pleurant tous deux en face de lui :

« C'est la vieille mère qui va en faire une joie quand elle va nous voir tourner le coin de la route ! »

.....

Quand la corvée sortit de Montréal le lendemain matin, la jument noire avait des pompons rouges et les gens de Saint-Jérôme disaient à demi-voix en se montrant la jeune femme chaudement installée sur le traîneau avec deux enfants:

« C'est le père Jacques Maillé qu'a *rapaillé* son gars!... »

FR. MARIE-VICTORIN.

(*Récits laurentiens.*)

(Édition F. E. C.)

LE COIN ROND

C'était une vieille maison, en pierres des champs, qui regardait la rivière. Elle finissait la rue, qui aboutissait au chemin du bord de l'eau. Elle formait un quart de cercle qui tournait le coin. Haute, coiffée d'un toit de tôle grise, elle était ornée de contrevents de même teinte, et toujours clos. Jamais je n'ai vu les vitres du *coin rond*! Les seules taches, sur l'ensemble gris, étaient les arrêts de contrevents, de beaux « S » en fer rouillé, que l'on faisait rouler en passant...

Lé *coin rond*, c'était, je crois, la buanderie de la *Providence*, mais c'était avant tout le

coin rond, une maison déserte et fermée, un but pour tous les jeux. Si on jouait à la *tag*, on disait: « Faut pas courir plus loin que le *coin rond*. » Si on jouait au but volé, on criait: « Un, deux, trois pour Pierre ou Marie, qui se cache au *coin rond*! » Si on se promenait avec nos poupées, le *coin rond*, c'était la ville, ou un désert, ou une montagne, ou une gare! Si l'on devait passer devant pour aller quelque part, dès qu'on l'approchait, c'était plus fort que nous, il fallait prendre une *course*. Et l'on s'élançait en criant: « C'est moi, le premier rendu au *coin rond*! »

Le *coin rond*, c'était à nous, parce que c'était une maison muette et vide, et qu'on pouvait s'accrocher aux « s » de fer, ou frapper sur les contrevents, ou jouer à la pelote sur les murs, et personne jamais n'en sortait pour nous menacer de la police en criant: « Si vous ne vous arrêtez pas, petits *tannants*, on va vous faire *prendre*! »

Et puis, le *coin rond* avait une physionomie vieillotte et charmante. Voyez-en bien ce quart de tour, gris bleu, la façade courbe regardant la rivière et les saules? — L'été, le *coin rond* avait l'air presque jeune, et était gai. Autour, les pissenlits et la « rhubarbe à crapaud » fleurissaient à profusion. On se

faisait des chapeaux avec les grandes feuilles garnies des fleurs jaunes, et, tournant d'un coup de main les « s » rouillés, on accompagnait le grincement du fer d'un bourdonnement qui imitait les *petits chars*. Et l'on était en ville, avec des chapeaux neufs, et l'on s'en allait chez « Dupuis frères » acheter des *carrosses* pour nos poupées!

En automne, le *coin rond* devenait un peu hostile. Les vents s'y donnaient rendez-vous et tentaient d'emmener nos *tourmalines* à la rivière. Les contrevents fermés, son air de maison sans feu et sans lumière, avaient beaucoup moins de charmes. À la brunante, quand on revenait du « Sacré-Cœur », on avait un petit frisson, une peur de rencontrer de vilaines gens, de l'autre côté du *coin rond*!

L'hiver, il était triste. Les arrêts de volets ne tournaient plus. La neige glaçait les bosses de la pierre, et le *coin rond* avait l'aspect mystérieux des tours de *Barbe-bleue*! L'hiver, la noirceur vient encore plus vite. Et quand on tournait ce *coin rond*, où tous les vents étaient peut-être des sorciers, on pensait sans le vouloir, à des histoires de loup-garou, et l'on courait.

Au printemps, le *coin rond* redevenait ami et accueillant sous le ciel bleu, dans le voisi-

nage de la fine rivière qui fleurissait ses rives. Qu'on le regardait avec joie, quand on s'asseyait en face, au bord de l'eau, sur un grand banc de bois, où « parrain Saint-Germain » nous taillait des sifflets de saules en nous racontant des histoires. Il était vieux comme le *coin rond*, ce père Saint-Germain, et il était son voisin. Il vivait ses beaux jours sur ce banc, et au temps des sifflets, on ne le quittait pas. Il nous en faisait des douzaines, sa vieille allumelle inlassable coupant et recoupant les branches tendres. Il ne se fatiguait pas, malgré les cris aigus et ininterrompus qu'on lui lançait dans les oreilles, tant que nos sifflets tenaient bon, tant qu'on ne fendait pas l'écorce fraîche par la pression de nos petits doigts violents. Alors, le bon vieux s'entendait supplier : « Fais-en encore un, parrain, je ne le casserai plus ! »

Il recommençait. Le *coin rond* nous regardait. Sa face fermée s'efforçait de sourire dans la lumière du printemps, dans la douceur de l'air, dans le paysage de vert tendre et d'eau bleue.

Un jour, j'ai revu mon village natal. Le vieillard et le *coin rond* n'y étaient plus. Le bon Dieu a pris dans son paradis *parrain*

Saint-Germain, et les hommes ont démoli la
vieille maison qui était inutile...

MICHELLE LE NORMAND.

(*Autour de la maison.*)

(Édition du *Devoir.*)

Portraits.

DE L'HOMME

Ne nous emportons point contre les hommes en voyant leur dureté, leur ingratitude, leur injustice, leur fierté, l'amour d'eux-mêmes et l'oubli des autres : ils sont ainsi faits, c'est leur nature, c'est ne pouvoir supporter que la pierre tombe ou que le feu s'élève.

L'incivilité n'est pas un vice de l'âme, elle est l'effet de plusieurs vices : de la sotte vanité, de l'ignorance de ses devoirs, de la paresse, de la stupidité, de la distraction, du mépris des autres, de la jalousie ; pour ne se répandre que sur les dehors, elle n'en est que plus haïssable, parce que c'est toujours un défaut visible et manifeste ; il est vrai cependant qu'il offense plus ou moins selon la cause qui le produit.

Dire d'un homme colère, inégal, querelleux, chagrin, pointilleux, capricieux : « C'est son humeur », n'est pas l'excuser, comme on le croit, mais avouer sans y penser que de si grands défauts sont irrémédiables.

Ce qu'on appelle humeur est une chose trop négligée parmi les hommes ; ils devraient comprendre qu'il ne leur suffit pas d'être bons,

mais qu'ils doivent encore paraître tels, du moins s'ils tendent à être sociables, capables d'union et de commerce c'est-à-dire à être des hommes...

Les hommes ne s'attachent pas assez à ne point manquer les occasions de faire plaisir : il semble que l'on n'entre dans un emploi que pour pouvoir obliger et n'en rien faire ; la chose la plus prompte et qui se présente d'abord, c'est le refus, et l'on n'accorde que par réflexion.

L'on demande pourquoi tous les hommes ensemble ne composent pas comme une seule nation et n'ont point voulu parler une même langue, vivre sous les mêmes lois, convenir entre eux des mêmes usages et d'un même culte. Et moi, pensant à la contrariété des esprits, des goûts et des sentiments, je suis étonné de voir jusqu'à sept ou huit personnes se rassembler sous un même toit, dans une même enceinte, et composer une seule famille.

La vie est courte et ennuyeuse, elle se passe à désirer ; l'on remet à l'avenir son repos et ses joies, à cet âge souvent où les meilleurs biens ont déjà disparu, la santé et la jeunesse. Ce temps arrive qui nous surprend encore dans les désirs ; on en est là quand la fièvre nous saisit

et nous éteint; si l'on eût guéri, ce n'était que pour désirer plus longtemps.

L'homme qui dit qu'il n'est pas né heureux pourrait du moins le devenir par le bonheur de ses amis ou de ses proches. L'envie lui ôte cette dernière ressource.

Il y a de certains biens que l'on désire avec emportement, et dont l'idée seule nous enlève et nous transporte; s'il nous arrive de les obtenir, on les sent plus tranquillement qu'on ne l'eût pensé, on en jouit moins que l'on aspire encore à de plus grands.

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs où l'on n'ose penser, et dont la seule vue fait frémir; s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se raidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait.

Il ne faut quelquefois qu'une jolie maison dont on hérite, qu'un beau cheval ou un joli chien dont on se trouve le maître, qu'une tapisserie, qu'une pendule, pour adoucir une grande douleur et pour faire moins sentir une grande perte.

Il n'y a rien que les hommes aiment mieux à conserver et qu'ils ménagent moins que leur propre vie.

Irène se transporte à grands frais en Épi-
daure, voit Esculape dans son temple, et le
consulte sur tous ses maux. D'abord elle se
plaint qu'elle est lasse et recrutée de fatigue; et
le dieu prononce que cela lui arrive par la lon-
gueur du chemin qu'elle vient de faire; elle
dit qu'elle est le soir sans appétit; l'oracle lui
ordonne de dîner peu; elle ajoute qu'elle est
sujette à des insomnies, et il lui prescrit de
n'être au lit que pendant la nuit; elle lui de-
mande pourquoi elle devient pesante, et quel
remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever
avant midi, et quelquefois se servir de ses jam-
bes pour marcher; elle lui déclare que le vin
lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de
l'eau; qu'elle a des indigestions, et il ajoute
qu'elle fasse diète. « Ma vue s'affaiblit, dit
Irène. — Prenez des lunettes, dit Esculape. —
Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je
ne suis ni si forte ni si saine que j'ai été. —
C'est, dit le dieu, que vous vieillissez. — Mais
quel moyen de guérir de cette langueur? —
Le plus court, *Irène*, c'est de mourir, comme
ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils
d'Apollon, s'écrie *Irène*, quel conseil me don-
nez-vous? Est-ce là toute cette science que les
hommes publient, et qui vous fait révéler de
toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare

et de mystérieux, et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseigniez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin, et abrégér vos jours par un long voyage? »

Les enfants sont hautains, dédaigneux, colères, envieux, curieux, intéressés, paresseux, volages, timides, intempérants, menteurs, dissimulés; ils rient et pleurent facilement; ils ont des joies immodérées et des afflictions amères sur de très petits sujets; ils ne veulent point souffrir de mal, et aiment à en faire: ils sont déjà des hommes.

Les enfants n'ont ni passé ni avenir, et, ce qui ne nous arrive guère, ils jouissent du présent.

Le caractère de l'enfance paraît unique; les mœurs dans cet âge sont assez les mêmes, et ce n'est qu'avec une curieuse attention qu'on en pénètre la différence; elle augmente avec la raison, parce qu'avec celle-ci croissent les passions et les vices, qui seuls rendent les hommes si dissemblables entre eux et si contraires à eux-mêmes.

Les enfants ont déjà de leur âme l'imagination et la mémoire, c'est-à-dire ce que les vieillards n'ont plus; et ils en tirent un merveilleux usage pour leurs petits jeux et pour

tous leurs amusements: c'est par elles qu'ils répètent ce qu'ils ont entendu dire, qu'ils contrefont ce qu'ils ont vu faire; qu'ils sont de tous métiers, soit qu'ils s'occupent en effet à mille petits ouvrages, soit qu'ils imitent les divers artisans par le mouvement et par le geste; qu'ils se trouvent à un grand festin et y font bonne chère; qu'ils se transportent dans des palais et dans des lieux enchantés; que, bien que seuls, ils se voient un riche équipage et un grand cortège; qu'ils conduisent des armées, livrent bataille et jouissent du plaisir de la victoire; qu'ils parlent aux rois et aux plus grands princes; qu'ils sont rois eux-mêmes, ont des sujets, possèdent des trésors qu'ils peuvent faire de feuilles d'arbres ou de grains de sable, et, ce qu'ils ignorent dans la suite de leur vie, savent à cet âge être les arbitres de leur fortune et les maîtres de leur propre félicité.

... L'unique soin des enfants est de trouver l'endroit faible de leurs maîtres, comme de tous ceux à qui ils sont soumis: dès qu'ils ont pu les entamer, ils gagnent le dessus et prennent sur eux un ascendant qu'ils ne perdent plus. Ce qui nous fait déchoir une première fois de cette supériorité à leur égard est toujours ce qui nous empêche de la recouvrer.

La paresse, l'indolence et l'oisiveté, vices si naturels aux enfants, disparaissent dans leurs jeux, où ils sont vifs, appliqués, exacts, amoureux des règles et de la symétrie, où ils ne se pardonnent nulle faute les uns aux autres, et recommencent eux-mêmes plusieurs fois une seule chose qu'ils ont manquée : présages certains qu'ils pourront un jour négliger leurs devoirs, mais qu'ils n'oublieront rien pour leurs plaisirs.

Qui doute que les enfants ne conçoivent, qu'ils ne jugent, qu'ils ne raisonnent conséquemment ? Si c'est seulement sur de petites choses, c'est qu'ils sont enfants et sans une longue expérience ; et, si c'est en mauvais termes, c'est moins leur faute que celle de leurs parents ou de leurs maîtres.

C'est perdre toute confiance dans l'esprit des enfants et leur devenir inutile que de les punir de fautes qu'ils n'ont point faites, ou même sévèrement de celles qui sont légères ; ils savent précisément et mieux que personne ce qu'ils méritent, et ils ne méritent guère que ce qu'ils craignent ; ils connaissent si c'est à tort ou avec raison qu'on les châtie, et ne se gâtent pas moins par des peines mal ordonnées que par l'impunité.

On ne vit point assez pour profiter de ses fautes ; on en commet pendant tout le cours

de sa vie, et tout ce que l'on peut faire à force de faillir, c'est de mourir corrigé...

Un homme vain trouve son compte à dire du bien ou du mal de soi; un homme modeste ne parle point de soi...

Les hommes parlent de manière, sur ce qui les regarde, qu'ils n'avouent d'eux-mêmes que de petits défauts, et encore ceux qui supposent en leurs personnes de beaux talents ou de grandes qualités. Ainsi l'on se plaint de son peu de mémoire, content d'ailleurs de son grand sens et de son bon jugement; l'on reçoit le reproche de la distraction et de la rêverie, comme s'il nous accordait le bel esprit; l'on dit de soi qu'on est maladroit et qu'on ne peut rien faire de ses mains, fort consolé de la perte de ces petits talents par ceux de l'esprit ou par les dons de l'âme que tout le monde nous connaît; l'on fait l'aveu de sa paresse en des termes qui signifient toujours son désintéressement, et que l'on est guéri de l'ambition; l'on ne rougit point de sa malpropreté, qui n'est qu'une négligence pour les petites choses, et qui semble supposer qu'on n'a d'application que pour les solides et essentielles.

La modestie n'est point, ou est confondue avec une chose toute différente de soi, si on la prend pour un sentiment intérieur qui avilit

l'homme à ses propres yeux et qui est une vertu surnaturelle qu'on appelle humilité. L'homme, de sa nature, pense hautement et superbement de lui-même et ne pense ainsi que de lui-même; la modestie ne tend qu'à faire que personne n'en souffre; elle est une vertu du dehors qui règle ses yeux, sa démarche, ses paroles, son ton de voix, et qui le fait agir extérieurement avec les autres comme s'il n'était pas vrai qu'il les compte pour rien.

Comme il faut se défendre de cette vanité qui nous fait penser que les autres nous regardent avec curiosité et avec estime, et ne parlent ensemble que pour s'entretenir de notre mérite et faire notre éloge, aussi devons-nous avoir une certaine confiance qui nous empêche de croire qu'on ne se parle à l'oreille que pour dire du mal de nous, ou que l'on ne rit que pour s'en moquer.

Nous cherchons notre bonheur hors de nous-mêmes et dans l'opinion des hommes, que nous connaissons flatteurs, peu sincères, sans équité, pleins d'envie, de caprices et de préventions: quelle bizarrerie!

Il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères.

On est prompt à connaître ses plus petits avantages et lent à pénétrer ses défauts: on

n'ignore point qu'on a de beaux sourcils, les ongles bien faits; on sait à peine que l'on est borgne, on ne sait point du tout que l'on manque d'esprit.

Argyre tire son gant pour montrer une belle main, et elle ne néglige pas de découvrir un petit soulier qui suppose qu'elle a le pied petit; elle rit des choses plaisantes ou sérieuses pour faire voir de belles dents; si elle montre son oreille, c'est qu'elle l'a bien faite, et, si elle ne danse jamais, c'est qu'elle est peu contente de sa taille, qu'elle a épaisse; elle entend tous ses intérêts à l'exception d'un seul: elle parle toujours, et n'a point d'esprit.

Les hommes comptent presque pour rien toutes les vertus du cœur, et idolâtrèrent les talents du corps et de l'esprit: celui qui dit froidement de soi, et sans croire blesser la modestie, qu'il est bon, qu'il est constant, fidèle, sincère, équitable, reconnaissant, n'ose dire qu'il est vif, qu'il a les dents belles et la peau douce: cela est trop fort...

Un homme qui n'a de l'esprit que dans une certaine médiocrité est sérieux et tout d'une pièce: il ne rit point, il ne badine jamais, il ne tire aucun fruit de la bagatelle; aussi incapable de s'élever aux grandes choses que de s'accommoder même par relâchement des plus petites, il sait à peine jouer avec ses enfants.

L'ennui est entré dans le monde par la paresse; elle a beaucoup de part dans la recherche que font les hommes des plaisirs, du jeu, de la société. Celui qui aime le travail a assez de soi-même.

Il n'y a que nos devoirs qui nous coûtent, parce que, leur pratique ne regardant que les choses que nous sommes étroitement obligés de faire, elle n'est pas suivie de grands éloges, qui est tout ce qui nous excite aux actions louables et qui nous soutient dans nos entreprises. N*** aime une piété fastueuse qui lui attire l'intendance des besoins des pauvres, le rend dépositaire de leur patrimoine, et fait de sa maison un dépôt public où se font les distributions; les gens à petits collets et les *sœurs grises* y ont une libre entrée; toute une ville voit ses aumônes et les publie: qui pourrait douter qu'il soit homme de bien, si ce n'est peut-être ses créanciers?

Gnathon ne vit que pour soi, et tous les hommes ensemble sont à son égard omme s'ils n'étaient point. Non content de remplir à une table la première place, il occupe lui seul celle de deux autres; il oublie que le repas est pour lui et pour toute la compagnie; il se rend maître du plat, et fait son propre de chaque service; il ne s'attache à aucun des mets qu'il

n'ait achevé d'essayer de tous; il voudrait pouvoir les savourer tous à la fois; il ne se sert à table que de ses mains; il manie les viandes, les remanie, démembre, déchire, et en use de manière qu'il faut que les conviés, s'ils veulent manger, mangent ses restes; il ne leur épargne aucune de ces malpropretés dégoûtantes capables d'ôter l'appétit aux plus affamés; le jus et les sauces lui dégouttent du menton et de la barbe; s'il enlève un ragoût de dessus un plat il le répand en chemin dans un autre plat et sur la nappe, on le suit à la trace; il mange haut et avec grand bruit; il roule les yeux en mangeant, la table est pour lui un râtelier; il écure ses dents, et il continue à manger. Il se fait, quelque part où il se trouve, une manière d'établissement, et ne souffre pas d'être plus pressé au sermon ou au théâtre que dans sa chambre; il n'y a dans un carrosse que les places du fond qui lui conviennent; dans toute autre, si on veut l'en croire, il pâlit et tombe en faiblesse; s'il fait un voyage avec plusieurs, il les prévient dans les hôtelleries, et il sait toujours se conserver dans la meilleure chambre le meilleur lit; il tourne tout à son usage; ses valets, ceux d'autrui, courent dans le même temps pour son service; tout ce qu'il trouve sous sa main lui est pro-

pre, hardes, équipages. Il embarrasse tout le monde, ne se contraint pour personne, ne plaint personne, ne connaît de maux que les siens, que sa réplétion et sa bile; ne pleure point la mort des autres, n'appréhende que la sienne, qu'il rachèterait volontiers de l'extinction du genre humain.

Cliton n'a jamais eu en toute sa vie que deux affaires, qui est de dîner le matin et de souper le soir: il ne semble né que pour la digestion. Il n'a de même qu'un entretien: il dit les entrées qui ont été servies au dernier repas où il s'est trouvé; il dit combien il y a eu de potages, et quels potages; il place ensuite le rôti et les entremets, il se souvient exactement de quels plats on a relevé le premier service; il n'oublie pas les *hors-d'œuvre*, le fruit et les assiettes; il nomme tous les vins et toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines autant qu'il peut s'étendre, et il me fait envie de manger à une bonne table où il ne soit point; il a surtout un palais sûr, qui ne prend point le change, et il ne s'est jamais vu exposé à l'horrible inconvénient de manger un mauvais ragoût ou de boire d'un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre, et qui a porté le talent de se bien nourrir jusqu'où il pouvait aller; on ne reverra

plus un homme qui mange tant et qui mange si bien : aussi est-il l'arbitre des bons morceaux, et il n'est guère permis d'avoir du goût pour ce qu'il désapprouve. Mais il n'est plus, il s'est fait du moins porter à table jusqu'au dernier soupir : il donnait à manger le jour qu'il est mort. Quelque part où il soit, il mange ; et, s'il revient au monde, c'est pour manger.

Ruffin commence à grisonner ; mais il est sain, il a un visage frais et un œil vif qui lui promettent encore vingt années de vie ; il est gai, *jovial*, familier, indifférent ; il rit de tout son cœur, et il rit tout seul et sans sujet ; il est content de soi, des siens, de sa petite fortune, il dit qu'il est heureux ; il perd son fils unique, jeune homme de grande espérance et qui pouvait un jour être l'honneur de sa famille, il remet sur d'autres le soin de le pleurer, il dit : « *Mon fils est mort, cela fera mourir sa mère* », et il est consolé. Il n'a point de passions, il n'a ni amis ni ennemis, personne ne l'embarrasse, tout le monde lui convient, tout lui est propre : il parle à celui qu'il voit une première fois avec la même liberté et la même confiance qu'à ceux qu'il appelle de vieux amis, et il lui fait part bientôt de ses *quolibets* et de ses his-

toriettes; on l'aborde, on le quitte, sans qu'il y fasse attention, et le même conte qu'il a commencé de faire à quelqu'un, il l'achève à celui qui prend sa place.

LA BRUYÈRE.
(*Les Caractères.*)



TROISIÈME ANNÉE

Fables de La Fontaine:

Le gland et la citrouille.
La laitière et le pot au lait.
Les animaux malades de la peste.
Le héron.
Le coche et la mouche.
Le chat, la belette et le petit lapin.
Le savetier et le financier.
Le vieillard et les trois jeunes hommes.

(Ces textes sont tous contenus dans les Classiques
Larousse, FABLES CHOISIES.)

Contes français.

LA DERNIÈRE CLASSE

(Récit d'un petit Alsacien)

Ce matin-là j'étais très en retard pour aller à l'école, et j'avais grand'peur d'être grondé, d'autant que M. Hamel nous avait dit qu'il nous interrogerait sur les participes, et je n'en savais pas le premier mot. Un moment l'idée me vint de manquer la classe et de prendre ma course à travers champs.

Le temps était si chaud, si clair!

On entendait les merles siffler à la lisière du bois, et dans le pré Rippert, derrière la scierie, les Prussiens qui faisaient l'exercice. Tout cela me tentait bien plus que la règle des participes; mais j'eus la force de résister, et je courus bien vite vers l'école.

En passant devant la mairie, je vis qu'il y avait du monde arrêté près du petit grillage aux affiches. Depuis deux ans, c'est de là que nous sont venues toutes les mauvaises nouvelles, les batailles perdues, les réquisitions, les ordres de la commandature; et je pensai sans m'arrêter:

« Qu'est-ce qu'il y a encore? »

Alors, comme je traversais la place en courant, le forgeron Wachter, qui était là avec son apprenti en train de lire l'affiche, me cria :

« Ne te dépêche pas tant, petit; tu y arriveras toujours assez tôt à ton école! »

Je crus qu'il se moquait de moi, et j'entrai tout essoufflé dans la petite cour de M. Hamel.

D'ordinaire, au commencement de la classe, il se faisait un grand tapage qu'on entendait jusque dans la rue, les pupitres ouverts, fermés, les leçons qu'on répétait très haut tous ensemble en se bouchant les oreilles pour mieux apprendre, et la grosse règle du maître qui tapait sur les tables :

« Un peu de silence! »

Je comptais sur tout ce train pour gagner mon banc sans être vu; mais justement ce jour-là tout était tranquille, comme un matin de dimanche. Par la fenêtre ouverte, je voyais mes camarades déjà rangés à leurs places, et M. Hamel, qui passait et repassait avec la terrible règle en fer sous le bras. Il fallut ouvrir la porte et entrer au milieu de ce grand calme. Vous pensez, si j'étais rouge et si j'avais peur!

Eh bien, non. M. Hamel me regarda sans colère et me dit très doucement :

« Va vite à ta place, mon petit Frantz; nous allons commencer sans toi. »

J'enjambai le banc et je m'assis tout de suite à mon pupitre. Alors seulement, un peu remis de ma frayeur, je remarquai que notre maître avait sa belle redingote verte, son jabot plissé fin et la calotte de soie noire brodée qu'il ne mettait que les jours d'inspection ou de distribution de prix. Du reste, toute la classe avait quelque chose d'extraordinaire et de solennel. Mais ce qui me surprit le plus, ce fut de voir au fond de la salle, sur les bancs qui restaient vides d'habitude, des gens du village assis et silencieux comme nous, le vieux Hauser avec son tricorne, l'ancien maire, l'ancien facteur, et puis d'autres personnes encore. Tout ce monde-là paraissait triste; et Hauser avait apporté un vieil abécédaire mangé aux bords qu'il tenait grand ouvert sur ses genoux, avec ses grosses lunettes posées en travers des pages.

Pendant que je m'étonnais de tout cela, M. Hamel était monté dans sa chaire, et de la même voix douce et grave dont il m'avait reçu, il nous dit :

« Mes enfants, c'est la dernière fois que je vous fait la classe. L'ordre est venu de Berlin de ne plus enseigner que l'allemand dans les

écoles de l'Alsace et de la Lorraine... Le nouveau maître arrive demain. Aujourd'hui c'est votre dernière leçon de français. Je vous prie d'être bien attentifs. »

Ces quelques paroles me bouleversèrent. Ah ! les misérables, voilà ce qu'ils avaient affiché à la mairie.

Ma dernière leçon de français!...

Et moi qui savais à peine écrire ! Je n'apprendrais donc jamais ! Il faudrait donc en rester là ! Comme je m'en voulais maintenant du temps perdu, des classes manquées à courir les nids ou à faire des glissades sur la Saar ! Mes livres que tout à l'heure encore je trouvais si ennuyeux, si lourds à porter, ma grammaire, mon histoire sainte me semblaient à présent de vieux amis qui me feraient beaucoup de peine à quitter. C'est comme M. Hamel. L'idée qu'il allait partir, que je ne le verrais plus, me faisait oublier les punitions, les coups de règle.

Pauvre homme !

C'est en l'honneur de cette dernière classe qu'il avait mis ses beaux habits du dimanche, et maintenant je comprenais pourquoi ces vieux du village étaient venus s'asseoir au bout de la salle. Cela semblait dire qu'ils regrettaient de ne pas y être venus plus sou-

vent, à cette école. C'était aussi comme une façon de remercier notre maître de ses quarante ans de bons services, et de rendre leurs devoirs à la patrie qui s'en allait...

J'en étais là de mes réflexions, quand j'entendis appeler mon nom. C'était mon tour de réciter. Que n'aurais-je pas donné pour pouvoir dire tout au long cette fameuse règle des participes, bien haut, bien clair, sans une faute; mais je m'embrouillai aux premiers mots, et je restai debout à me balancer dans mon banc, le cœur gros, sans oser lever la tête. J'entendais M. Hamel qui me parlait :

« Je ne te gronderai pas, mon petit Frantz, tu dois être assez puni... voilà ce que c'est. Tous les jours on se dit: Bah! j'ai bien le temps. J'apprendrai demain. Et puis tu vois ce qui arrive... Ah! ça été le grand malheur de notre Alsace de toujours remettre son instruction à demain. Maintenant ces gens-là sont en droit de nous dire: Comment! Vous prétendiez être Français, et vous ne savez ni parler ni écrire votre langue!... Dans tout ça, mon pauvre Frantz, ce n'est pas encore toi le plus coupable. Nous avons tous notre bonne part de reproches à nous faire.

« Vos parents n'ont pas assez tenu à vous voir instruits. Ils aimaient mieux vous en-

voyer travailler à la terre ou aux filatures pour avoir quelques sous de plus. Moi-même n'ai-je rien à me reprocher? Est-ce que je ne vous ai pas souvent fait arroser mon jardin au lieu de travailler? Et quand je voulais aller pêcher des truites, est-ce que je me gênaï pour vous donner congé?... »

Alors d'une chose à l'autre, M. Hamel se mit à nous parler de la langue française, disant que c'était la plus belle langue du monde, la plus claire, la plus solide: qu'il fallait la garder entre nous et ne jamais l'oublier, parce que, quand un peuple tombe esclave, tant qu'il tient bien sa langue, c'est comme s'il tenait la clef de sa prison ¹... Puis il prit une grammaire et nous lut notre leçon. J'étais étonné de voir comme je comprenais. Tout ce qu'il disait me semblait facile, facile. Je crois aussi que je n'avais jamais si bien écouté, et que lui non plus n'avait jamais mis autant de patience à ses explications. On aurait dit qu'avant de s'en aller le pauvre homme voulait nous donner tout son savoir, nous le faire entrer dans la tête d'un seul coup.

La leçon finie, on passa à l'écriture. Pour ce jour-là, M. Hamel nous avait préparé des

(1) « S'il tient sa langue, — il tient la clé qui de ses chaînes le délivre. »
F. MISTRAL.

exemples tout neufs, sur lesquels était écrit en belle ronde: *France, Alsace, France, Alsace*. Cela faisait comme des petits drapeaux qui flottaient tout autour de la classe pendus à la tringle de nos pupitres. Il fallait voir comme chacun s'appliquait, et quel silence! On n'entendait rien que le grincement des plumes sur le papier. Un moment des hannelons entrèrent; mais personne n'y fit attention, pas même les tout petits qui s'appliquaient à tracer leurs *bâtons*, avec un cœur, une conscience, comme si cela encore était du français... Sur la toiture de l'école, des pigeons roucoulaient tout bas, et je me disais en les écoutant:

« Est-ce qu'on ne va pas les obliger à chanter en allemand, eux aussi? »

De temps en temps, quand je levais les yeux de dessus ma page, je voyais M. Hamel immobile dans sa chaire et fixant les objets autour de lui, comme s'il avait voulu emporter dans son regard toute sa petite maison d'école... Pensez! depuis quarante ans, il était là à la même place, avec sa cour en face de lui et sa classe toute pareille. Seulement les bancs, les pupitres s'étaient polis, frottés par l'usage; les noyers de la cour avaient grandi, et le houblon qu'il avait planté lui-même enguirlandait

maintenant les fenêtres jusqu'au toit. Quel crève-cœur ça devait être pour ce pauvre homme de quitter toutes ces choses, et d'entendre sa sœur qui allait, venait, dans la chambre au-dessus, en train de fermer leurs malles ! car ils devaient partir le lendemain, s'en aller du pays pour toujours.

Tout de même il eut le courage de nous faire la classe jusqu'au bout. Après l'écriture, nous eûmes la leçon d'histoire ; ensuite les petits chantèrent tous ensemble le *ba be bi bo bu*. Là-bas au fond de la salle, le vieux Hauser avait mis ses lunettes, et, tenant son abécédaire à deux mains, il épelait les lettres avec eux. On voyait qu'il s'appliquait lui aussi ; sa voix tremblait d'émotion, et c'était si drôle de l'entendre, que nous avions tous l'envie de rire et de pleurer. Ah ! je m'en souviendrai de cette dernière classe...

Tout à coup l'horloge de l'église sonna midi, puis l'Angelus. Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

« Mes amis, dit-il, mes amis, je... je... »
Mais quelque chose l'étouffait. Il ne pouvait pas achever sa phrase.

Alors il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit aussi gros qu'il put :

« *Vive la France!* »

Puis il resta là, la tête appuyée au mur, et, sans parler, avec sa main il nous faisait signe :

« C'est fini... allez-vous-en. »

ALPHONSE DAUDET.

(*Contes du lundi.*)

(Collection Nelson.)

LA DÉFENSE DE TARASCON

Dieu soit loué! J'ai enfin des nouvelles de Tarascon. Depuis cinq mois, je ne vivais plus, j'étais d'une inquiétude!... Connaissant l'exaltation de cette bonne ville et l'humeur belliqueuse de ses habitants, je me disais: « Qui sait ce qu'a fait Tarascon? S'est-il rué en masse sur les barbares? S'est-il laissé bombarder comme Strasbourg, mourir de faim comme Paris, brûler vif comme Châteaudun? ou bien, dans un accès de patriotisme farouche, s'est-il fait sauter comme Laon et son intrépide citadelle?... » Rien de tout cela, mes amis. Tarascon n'a pas brûlé, Tarascon n'a

pas sauté. Tarascon est toujours à la même place, paisiblement assis au milieu des vignes, du bon soleil plein ses rues, du bon muscat plein ses caves, et le Rhône qui baigne cette aimable localité emporte à la mer, comme par le passé, l'image d'une ville heureuse, des reflets de persiennes vertes, de jardins bien ratisés et de miliciens en tuniques neuves faisant l'exercice tout le long du quai.

Gardez-vous de croire pourtant que Tarascon n'ait rien fait pendant la guerre. Il s'est au contraire admirablement conduit, et sa résistance héroïque, que je vais essayer de vous raconter, aura sa place dans l'histoire comme type de résistance locale, symbole vivant de la défense du Midi.

LES ORPHÉONS

Je vous dirai donc que, jusqu'à Sedan, nos braves Tarasconnais s'étaient tenus chez eux bien tranquilles. Pour ces fiers enfants des Alpilles, ce n'était pas la patrie qui mourait là-haut; c'étaient les soldats de l'empereur, c'était l'Empire. Mais une fois le 4 septembre, la République, Attila campé sous Paris, alors, oui! Tarascon se réveilla, et l'on vit ce que c'est qu'une guerre nationale... Cela commen-

ça naturellement par une manifestation d'orphéonistes. Vous savez quelle rage de musique ils ont dans le Midi. À Tarascon surtout, c'est du délire. Dans les rues, quand vous passez, toutes les fenêtres chantent, tous les balcons vous secouent des romances sur la tête.

N'importe la boutique où vous entrez, il y a toujours au comptoir une guitare qui soupire, et les garçons de pharmacie eux-mêmes vous servent en fredonnant: *Le Rossignol — et le Luth espagnol — Tralala — lalalala*. En dehors de ces concerts privés, les Tarasconnais ont encore la fanfare de la ville, la fanfare du collège, et je ne sais combien de sociétés d'orphéons.

C'est l'orphéon de Saint-Christophe et son admirable chœur à trois voix: *Sauvons la France*, qui donnèrent le branle au mouvement national.

« Oui, oui, sauvons la France! » criait le bon Tarascon en agitant des mouchoirs aux fenêtres, et les hommes battaient des mains, et les femmes envoyaient des baisers à l'harmonieuse phalange qui traversait le cours sur quatre rangs de profondeur, bannière en tête et marquant fièrement le pas.

L'élan était donné. À partir de ce jour, la ville changea d'aspect: plus de guitare, plus

de barcarolle. Partout le *Luth espagnol* fit place à la *Marseillaise*, et, deux fois par semaine, on s'étouffait sur l'Esplanade pour entendre la fanfare du collège jouer le *Chant du départ*. Les chaises coûtaient des prix fous!...

Mais les Tarasconnais ne s'en tinrent pas là.

LES CAVALCADES

Après la démonstration des orphéons, vinrent les cavalcades historiques au bénéfice des blessés. Rien de gracieux comme de voir, par un dimanche de beau soleil, toute cette vaillante jeunesse tarasconnaise, en bottes molles et collants de couleur tendre, quêter de porte en porte et caracoler sous les balcons avec de grandes hallebardes et des filets à papillons; mais le plus beau de tout, ce fut un carrousel patriotique — François 1^{er} à la bataille de Pavie — que ces messieurs du cercle donnèrent trois jours de suite sur l'Esplanade. Qui n'a pas vu cela n'a jamais rien vu. Le théâtre de Marseille avait prêté les costumes; l'or, la soie, le velours, les étendards brodés, les écus d'armes, les cimiers, les caparaçons, les rubans, les nœuds, les

bouffettes, les fers de lance, les cuirasses faisaient flamber et papilloter l'Esplanade comme un miroir aux alouettes. Par là-dessus, un grand coup de mistral qui secouait toute cette lumière. C'était quelque chose de magnifique. Malheureusement, lorsque après une lutte acharnée, François I^{er}, — M. Bompard, le gérant du cercle, — se voyait enveloppé par un gros de reîtres, l'infortuné Bompard avait, pour rendre son épée, un geste d'épaules si énigmatique, qu'au lieu de « tout est perdu fors l'honneur », il avait plutôt l'air de dire : *Digo-li que vengue, moun bon!* mais les Tarasconnais n'y regardaient pas de si près, et des larmes patriotiques étincelaient dans tous les yeux.

LA TROUÉE

Ces spectacles, ces chants, le soleil, le grand air du Rhône, il n'en fallait pas plus pour monter les têtes. Les affiches du Gouvernement mirent le comble à l'exaltation. Sur l'Esplanade, les gens ne s'abordaient plus que d'un air menaçant, les dents serrées, mâchant leurs mots comme des balles. Les conversations sentaient la poudre. Il y avait du salpêtre dans l'air. C'est surtout au café de la Co-

médie, le matin en déjeunant, qu'il fallait les entendre, ces bouillants Tarasconnais: « Ah ça! qu'est-ce qu'ils font donc, les Parisiens avec leur tron de Dieu de général Trochu? Ils n'en finissent pas de sortir... Coquin de bon sort! Si c'était Tarascon!... Trrr!... Il y a longtemps qu'on l'aurait faite, la trouée! » Et pendant que Paris s'étranglait avec son pain d'avoine, ces messieurs vous avalaient de succulentes bartavelles arrosées de bon vin des Papes, et luisants, bien repus, de la sauce jusqu'aux oreilles, ils criaient comme des sourds en tapant sur la table: « Mais faites-la donc, votre trouée... » et qu'ils avaient, ma foi, bien raison!

LA DÉFENSE DU CERCLE

Cependant l'invasion des barbares gagnait au sud de jour en jour. Dijon rendu, Lyon menacé, déjà les herbes parfumées de la vallée du Rhône faisaient hennir d'envie les cavales des uhlands. « Organisons notre défense! » se dirent les Tarasconnais, et tout le monde se mit à l'œuvre. En un tour de main, la ville fut blindée, barricadée, casematée. Chaque maison devint une forteresse. Chez l'armurier Costecalde, il y avait devant le magasin une tran-

chée d'au moins deux mètres, avec un pont-levis, quelque chose de charmant. Au cercle, les travaux de défense étaient si considérables qu'on allait les voir par curiosité. M. Bompard, le gérant, se tenait en haut de l'escalier, le chassepot à la main, et donnait des explications aux dames: « S'ils arrivent par ici, pan! pan!... Si au contraire ils montent par là, pan! pan! » Et puis, à tous les coins de rues, des gens qui vous arrêtaient pour vous dire d'un air mystérieux: « Le café de la Comédie est imprenable », ou bien encore: « On vient de torpiller l'Esplanade!... » Il y avait de quoi faire réfléchir les barbares.

LES FRANCS-TIREURS

En même temps, des compagnies de francs-tireurs s'organisaient avec frénésie. *Frères de la mort, Chacals du Narbonnais, Espingoliers du Rhône*, il y en avait de tous les noms, de toutes les couleurs, comme des centaurées dans un champ d'avoine; et des panaches, des plumes de coq, des chapeaux gigantesques, des ceintures d'une largeur!... Pour se donner l'air plus terrible, chaque franc-tireur laissait pousser sa barbe et ses moustaches, si bien qu'à la promenade le monde ne se con-

naissait plus. De loin vous voyiez un brigand des Abruzzes qui venait sur vous la moustache en croc, les yeux flamboyants, avec un tremblement de sabres, de revolvers, de yatagans; et puis quand on s'approchait, c'était le receveur Pégoulade. D'autres fois, vous rencontriez dans l'escalier Robinson Crusoe lui-même avec son chapeau pointu, son cou-telas en dents de scie, un fusil sur chaque épaule; au bout du compte, c'était l'armurier Costecalde qui rentrait de dîner en ville. Le diable, c'est qu'à force de se donner des allures féroces, les Tarasconnais finirent par se terrifier les uns les autres, et bientôt personne n'osa plus sortir.

LAPINS DE GARENNE ET LAPINS DE CHOUX

Le décret de Bordeaux sur l'organisation des gardes nationales mit fin à cette situation intolérable. Au souffle puissant des triumvirs, prrrr! les plumes de coq s'envolèrent, et tous les francs-tireurs de Tarascon — chacals, espingoliers et autres — vinrent se fondre en un bataillon d'honnêtes miliciens, sous les ordres du brave général Bravida, ancien capitaine d'habillement. Ici nouvelles complications. Le décret de Bordeaux faisait, comme

on sait, deux catégories dans la garde nationale: les gardes nationaux de marche et les gardes nationaux sédentaires; « lapins de garenne et lapins de choux », disait assez drôlement le receveur Pégoulade. Au début de la formation, les gardes nationaux de garenne avaient naturellement le beau rôle. Tous les matins, le brave général Bravida les menait sur l'Esplanade faire l'exercice à feu, l'école de tirailleurs. — Couchez-vous! levez-vous— et ce qui s'ensuit. Ces petites guerres attiraient toujours beaucoup de monde. Les dames de Tarascon n'en manquaient pas une, et même les dames de Beaucaire passaient quelquefois le pont pour venir admirer nos lapins. Pendant ce temps, les pauvres gardes nationaux de choux faisaient modestement le service de la ville et montaient la garde devant le musée, où il n'y avait rien à garder qu'un gros lézard empaillé avec de la mousse et deux fauconneaux du temps du bon roi René. Pensez que les dames de Beaucaire ne passaient pas le pont pour si peu... Pourtant, après trois mois d'exercice à feu, lorsqu'on s'aperçut que les gardes nationaux de garenne ne bougeaient toujours pas de l'Esplanade, l'enthousiasme commença à se refroidir.

Le brave général Bravida avait beau crier à ses lapins: « Couchez-vous! levez-vous! »

personne ne les regardait plus. Bientôt ces petites guerres furent la fable de la ville. Dieu sait cependant que ce n'était pas leur faute à ces malheureux lapins si on ne les faisait pas partir. Ils en étaient assez furieux. Un jour même ils refusèrent de faire l'exercice.

« Plus de parade! crient-ils en leur zèle patriotique; nous sommes de marche; qu'on nous fasse marcher!

— Vous marcherez, ou j'y perdrai mon nom! » leur dit le brave général Bravida; et tout bouffant de colère, il alla demander des explications à la mairie.

La mairie répondit qu'elle n'avait pas d'ordre et que cela regardait la préfecture.

« Va pour la préfecture! » fit Bravida; et le voilà parti sur l'express de Marseille à la recherche du préfet, ce qui n'était pas une petite affaire, attendu qu'à Marseille il y avait toujours cinq ou six préfets en permanence, et personne pour vous dire lequel était le bon. Par une fortune singulière, Bravida lui mit la main dessus tout de suite, et c'est en plein conseil de préfecture que le brave général porta la parole au nom de ses hommes, avec l'autorité d'un ancien capitaine d'habillement.

Dès les premiers mots, le préfet l'interrompit:

« Pardon, général... Comment se fait-il qu'à vous vos soldats vous demandent de partir, et qu'à moi ils me demandent de rester?... Lisez plutôt. »

Et, le sourire aux lèvres, il lui tendit une pétition larmoyante, que deux lapins de garenne — les deux plus enragés pour marcher — venaient d'adresser à la préfecture avec apostilles du médecin, du curé, du notaire, et dans laquelle ils demandaient à passer aux lapins de choux pour cause d'infirmités.

« J'en ai plus de trois cents comme cela, ajouta le préfet toujours en souriant. Vous comprenez maintenant, général, pourquoi nous ne sommes pas pressés de faire marcher vos hommes. On en a malheureusement trop fait partir de ceux qui voulaient rester. Il n'en faut plus... Sur ce, Dieu sauve la République, et bien le bonjour à vos lapins! »

LE PUNCH D'ADIEU

Pas besoin de dire si le général était penaud en retournant à Tarascon. Mais voici bien une autre histoire. Est-ce qu'en son absence les Tarasconnais ne s'étaient pas avisés d'organiser un punch d'adieu par souscription pour les lapins qui allaient partir! Le brave général Bravida eut beau dire que ce n'était

pas la peine, que personne ne partirait; le punch était souscrit, commandé; il ne restait plus qu'à le boire, et c'est ce qu'on fit... Donc, un dimanche soir, cette touchante cérémonie du punch d'adieu eut lieu dans les salons de la mairie, et, jusqu'au petit jour blanc, les toasts, les vivats, les discours, les chants patriotiques, firent trembler les vitres municipales. Chacun, bien entendu, savait à quoi s'en tenir sur ce punch d'adieu; les gardes nationaux de choux qui le payaient avaient la ferme conviction que leurs camarades ne partiraient pas, et ceux de garenne qui le buvaient avaient aussi cette conviction, et le vénérable adjoint, qui vint d'une voix émue jurer à tous ces braves qu'il était prêt à marcher à leur tête, savait mieux que personne qu'on ne marcherait pas du tout; mais c'est égal! Ces méridionaux sont si extraordinaires, qu'à la fin du punch d'adieu tout le monde pleurait, tout le monde s'embrassait, et, ce qu'il y a de plus fort, tout le monde était sincère, même le général!...

À Tarascon, comme dans tout le midi de la France, j'ai souvent observé cet effet de mirage.

ALPHONSE DAUDET.

(*Contes du lundi.*)

(Collection Nelson.)

Contes canadiens.

L'HEURE DES VACHES

Cinq heures du soir.

« Eh! les enfants! c'est *l'heure des vaches!* »

Et nous partions.

Connaissez-vous le *clos d'en haut*, celui qu'on a eu tant de peine à essoucher? C'est là que les vaches pacageaient. Pour aller les chercher le soir, pour aller les mener le matin, il fallait donc monter la route qui borde le verger du presbytère, et la suivre jusqu'au *chemin de sortie* par où l'on va à la *sucrerie*.

C'était loin. Heureusement, il y avait un raccourci: nous *piquions* à travers un petit bois de bouleaux blancs, où il y avait, suivant la saison, des fraises, des framboises ou des bluets. Il y a toujours des fraises, des framboises ou des bluets, dans les raccourcis; ce qui fait que les raccourcis, ce sont des chemins plus longs que les autres.

Le joli bois, que ce bois de bouleaux! Au milieu, des sources avaient formé un petit lac. Les rides de l'eau, doucement, venaient mourir dans les herbes. Tout autour, sous les branches, montait la musique des insectes

du bon Dieu; perdus parmi les bouleaux, deux grands pins murmuraient, et de toutes ses feuilles mobiles un petit tremble riait dans la brise. Le lac réfléchissait le ciel bleu, le feuillage vert tendre, les troncs blancs, et tout cela dansait gaîment sur les petites vagues. Parfois, un jaillissement au large: c'étaient les barbotes... Longues comme ça, les barbotes!

Et quelles fraises il y avait dans le petit bois de bouleaux! Grosses comme des fraises de jardin, d'un beau rouge vif, et juteuses!... Rien qu'à voir de loin la tête des bouleaux, vous en aviez l'eau à la bouche.

Donc, il y avait un raccourci.

Pour s'y rendre, il est vrai que la route était pierreuse et *mal marchante*. Mais nos pieds nus en avaient parcouru bien d'autres! Et par ailleurs, il y avait des compensations. Le verger du curé, par exemple, n'était pas là pour rien! Les pommes, c'est à tout le monde. — Du reste, ne ramenions-nous pas, avec les nôtres, la vache du bedeau? Cela nous donnait des droits sur les pommes de monsieur le curé. — Nous en cueillions plein nos poches. De grosses pommes vertes, avec une pointe de rouge du côté du soleil, pleines de jus, dures comme des pierres... Ah! les bonnes pommes!

Le long de la route, sur les clôtures, il y avait aussi les *écureux*... — J'allais oublier les *écureux*!

Prendre un écureuil en vie n'est pas une petite affaire. Il faut d'abord une gaule; au bout, nouée en collet, une tresse, légère et coulante, de trois crins de cheval. Quand le petit animal, pour ronger une noisette, se dresse, la queue en panache, sur le bout d'un piquet, vous approchez à pas de loup, retenant votre souffle, jusqu'à portée de gaule... et lentement, avec des précautions infinies, vous passez le nœud coulant au cou du rongeur... Mais il faut avoir l'œil vif et la main ferme: au moindre coup de vent qui fait voltiger le crin ou dévier la gaule, au bruit le plus léger, à la moindre alerte, l'animal fait un bond, et soudain il n'y a plus rien sur le bout du piquet: l'écureuil file sur les *pagées* de la clôture... Mais c'est si joli de le voir aller qu'on regretterait presque de ne pas l'avoir manqué. Qui n'a pas chassé l'écureuil ne sait pas comme un lacet de crin noir au-dessus d'une petite tête rousse peut faire palpiter un cœur d'enfant.

À croquer des pommes, à cueillir des fraises, à courir les écureuils, nous finissions par arriver dans le *clos d'en haut*, et nous entendions

tinter la clarine de la Rousse, une maîtresse vache, qui donnait, *une traite portant l'autre, six pots et pinte*. Déjà il se faisait tard; les rayons obliques du soleil penchant nous le rappelaient.

Vite, nous rassemblions les bêtes, perdues dans la *brousse* — « *Qué, vaches, qué!* » — ruminant derrière les *arrachis* — « *Qué, vaches, qué!* » — couchées dans les *ferdoches* — « *Qué, vaches, qué!* »... D'elle-même, la Rousse prenait le bon chemin, et, tout le troupeau la suivant, c'était, dans la route, une longue file de bêtes lourdes et lentes, qui s'en allaient vers le village. Derrière les vaches, après avoir soigneusement mis l'*amblette* sur la barrière, et *harts* en main, nous poussions en avant les plus paresseuses.

Avouerais-je que, même au retour, en passant près du petit bois, nous ne résistions pas au désir de cueillir encore une jointée de fraises? Les bonnes vaches s'arrêtaient, rêveuses, avec l'air de dire: « Ah! si nous pouvions, nous aussi, sauter la clôture! » Puis elles se mettaient à brouter l'herbe qui pousse sur l'*aubel du chemin*.

À la maison, on commençait à s'impatienter.

« Les petits *sorciers!* je gage qu'ils ont encore pris par le bois de bouleaux. Ils s'amuse

à manger des fraises, au lieu de ramener les vaches!...

Tout à coup, ding'! dang'! ding'! dang'! ... C'était la Rousse. On ouvrait la barrière à coulisse, on barrait l'entrée du jardin potager, on fermait la porte de la grange, et — « *Qué, vaches, qué!* » — les bêtes entraient dans le *parc*.

Puis, on *tirait* les vaches. Dans l'ombre qui descendait, nous entendions un ruminement confus, des meuglements vers l'étable et le bruit très doux du « lait tombant dans du lait ».

Du haut du clocher, l'angélus du soir jetait sur la campagne ses derniers *tintons*.

L'heure des vaches était passée.

ADJUTOR RIVARD.

(*Chez nous.*)

(Édition Garneau.)

LA CORVÉE DES HAMEL

Le chemin qui, sortant de Québec, file entre les haies d'aubépine vers la Petite-Rivière et l'Ancienne-Lorette traverse une campagne vieille comme la cognée française en Amé-

rique. De cette origine elle garde un air de noblesse rurale, de vastes fermes historiques où la richesse est héréditaire et normale, avec, à la croisée des chemins, des hameaux tranquilles qui vous ont de vieux noms français délicieux, attendrissants!

Tout près, la rivière Saint-Charles, exsangue, bordée de cerisiers à grappe, de sureaux et d'asters blancs, coule à petits bouillons sur ses cailloux polis. Les deux routes, celle du Nord et celle du Sud, l'enjambent tour à tour et d'une seule arche sur de petits ponts de bois d'un archaïsme charmant. Derrière les feuillages, on devine plutôt qu'on ne voit des maisons retirées et d'antiques moulins bâtis au temps des Français. Voici le hameau des Saules, carrefour de rivières et de routes où, tout le jour, devant la boutique du maréchal-fer-rant défilent, au pas, les *voyages* de foin descendant de l'Ormière.

Tournez à gauche et prenez vers l'Ancienne-Lorette. Le paysage s'agrandit. D'un côté, l'église de Sainte-Foy s'agenouille à flanc de coteau et vers le nord, sur les premières pentes des Laurentides, comme des bijoux d'argent sur un écrin vert, les clochers des deux Lorettes brillent dans la montée des arbres innombrables.

Le chemin va tout droit entre de vieux saules et de grandes maisons dérobées derrière un joli parterre et une haie d'aubépine. Arrêtez! Voici à cent pas vers la droite la maison des Hamel. On l'appelle comme ça par ici. Elle est petite et nue; des planches pourries, clouées de travers, condamnent la porte et les fenêtres. Il n'y a pas d'arbres alentour. Les herbes dures, maîtresses de l'avenue, cachent les ornières. L'oseille sauvage et les verges d'or ont envahi le jardin devant la porte, et seuls, rappelant des cultures anciennes, de vieux rosiers, bardés d'épines, fleurissent encore près du ponceau vermoulu et de la barrière en ruine. Mais il y a là, tout près, attirant forcément l'attention, et émergeant encore de la végétation folle qui monte autour d'elle, une souche colossale d'où, comme de noirs serpents, d'énormes racines descendent, rampent sur le talus, traversent le fossé et disparaissent sous le macadam du chemin.

C'est, hélas! tout ce qui reste de l'orme des Hamel.

*

* *

Le dernier habitant de cette maison fut le défunt Siméon Hamel, mon grand-oncle, que j'ai bien connu! La mort lui avait pris tous

ses enfants et il vivait sur le *bien*, seul avec Marie, sa femme, une bonne vieille qui avait un fin petit visage plissé et qui nous laissait sans bougonner grappiller dans ses cerisiers.

Quelle famille, mes amis, que ces Hamel ! Il y avait chez grand'mère une extraordinaire photographie, et nous autres, les enfants, quand on nous emmenait le dimanche souper à Lorette, nous passions de longues minutes, un doigt dans la bouche et silencieux, à regarder dans le cadre ces dix-neuf frères et sœurs, tous vieux à barbe et vieilles à *capine*, et dont le plus jeune, — c'était défunt mon grand-oncle — avait alors passé cinquante ans !

Et c'est là qu'ils étaient tous nés dans la petite maison grise qui n'avait en avant qu'une porte et deux fenêtres et autour de laquelle courait un bon renchaussage retenu par des poutres de cèdre. La terre descendait en pente douce vers Sainte-Foy, jusque dans « la Suète », belle terre, ma foi, encore assez féconde après trois siècles de culture pour nourrir cette formidable lignée.

On connaissait le *bien* des Hamel de dix paroisses à la ronde, à cause de l'orme gigantesque planté au bord de la route, l'orme bien des fois centenaire, plus vieux que l'histoire,

aussi solidement établi dans sa légende que dans la terre. Il était gros quand l'homme blanc parut aux rives du Saint-Laurent et les sauvages le disaient habité par un puissant manitou. Durant cent cinquante ans, sur le chemin du Roy qui poudroyait à ses pieds, il avait vu passer les beaux soldats de France et l'on racontait qu'à son ombre le marquis de Montcalm avait fait reposer plus d'une fois ses vaillants grenadiers. Il y a quelque trente ans, on voyait encore de la *galerie* de mon grand-oncle deux autres arbres semblables, l'un sur les hauteurs de Sainte-Foy, l'autre vers Lorette-des-Indiens, et, chose curieuse que grand'mère m'a souvent affirmée quand je lui tenais l'écheveau, ces ormes appartenaient à des Hamel n'ayant entre eux et avec nous aucun lien de parenté.

L'orme de l'oncle Siméon avait trente-six pieds de tour à hauteur d'homme. Oui, trente-six pieds, bien mesurés à la corde ! Le dimanche, quand nous étions chez grand-père, à quelques arpents de là, nous coupions à travers l'avoine pour venir entourer le géant de la couronne de nos petits bras. Et je pense aujourd'hui à la scène délicieuse que cela faisait, à ces ardents papillons d'un jour que sont les enfants, posés pour un instant sur le

pied noir du vieil arbre, à ces cris, à ces rires qui fusaient vers la cime et s'harmonisaient avec le babil des oiseaux sur le seuil des nids innombrables!

Ah! l'orme des Hamel! L'oncle Siméon pouvait labourer loin de l'autre côté du chemin sans quitter son ombre, et souvent aussi, le soc plantait tout droit et l'attelage s'arrêtait court: la charrue venait de toucher une racine! Siméon regardait alors avec orgueil pendant un instant l'arbre superbe; puis, passant les guides à son cou et assujettissant sa pipe entre ses dents, il tirait dur sur les *manchons*, commandait les chevaux et continuait le sillon commencé.

L'orme des Hamel! Je l'ai vu bien des fois et sous toutes les lumières. Je l'ai vu quand le printemps commençait à peine à tisser la gaze légère des jeunes feuilles, sans masquer encore la musculature puissante des grosses branches. Je l'ai vu aux petites heures, sensible à la prime caresse du soleil, accueillir avec un profond murmure la fine brise du matin. Mais c'est surtout le soir, quand nous redescendions vers Québec, qu'il était beau. Je manquais de mots alors, mais les images sont là, très nettes, dans ma mémoire. La lumière horizontale retouchait la forte tête et charpentait d'or bruni

le baldaquin immense royalement dressé dans le ciel apâli. Puis, avec la retombée du soleil, les verts se fonçaient, des trous noirs se creusaient dans la masse lumineuse, et peu à peu, à mesure que l'ombre montait derrière, le charme s'éteignait doucement ! Vers l'heure où notre voiture passait au pas sur le pont Radeau, l'orme des Hamel se fondait dans la grande nuit.

Or, un soir que, après souper, Siméon, assis sur le bord de son renchaussage, fumait silencieusement sa pipe en regardant la buée violette s'élever au fond de « la Suète », il vit son voisin Charles Paradis, ouvrir la barrière et remonter l'allée.

« Bonsoir Charles !

— Bonsoir, Siméon ! Ça va, les labours ?

— Oui, Mes deux grandes pièces sont faites. Demain je fais la terre noire. »

Le silence tomba entre les deux hommes. Charles était dans la quarantaine, grand, un peu, voûté, gris aux tempes. Il fumait, debout, les mains passées sous les bretelles de cuir.

« Siméon, dit enfin Charles, j'ai à te parler. Tu sais que ton orme est vieux et pourri. La dernière tempête a encore jeté une grosse branche sur ma remise !

— Tu veux m'en faire coûter ? dit Siméon en secouant sur son pied la cendre de sa pipe.

— Non, Siméon, c'est pas pour l'argent, mais la branche a failli tuer un de mes petits gars. Quelque beau jour cet arbre-là nous tombera sur la tête!

— Il est encore solide! Il est vieux, quoi! Un arbre ça perd des branches comme nous autres nous perdons des cheveux. On ne meurt pas de ça! Nous serons tous les deux dans la terre avant lui! »

Charles hocha la tête.

« Écoute, Siméon, on en parlait sur le peron de l'église dimanche, et dans le rang de la Petite-Rivière, tout le monde pense comme moi: tu devrais le couper avant qu'il arrive un malheur.

— Le couper! »

En disant ces mots le vieillard avait retiré sa pipe et restait là, en arrêt, les yeux agrandis devant cette conjoncture à laquelle il n'avait jamais songé.

« Oui, continua Charles, faudra que tu te décides. J'ai vu un avocat, on peut t'obliger. Mais nous sommes de bons voisins, n'est-ce pas? Et alors... »

Effrayé d'en avoir tant dit, Charles Paradis tourna sur ses talons et rentra chez lui à grands pas, tandis que Siméon, atterré, les pieds dans l'herbe, regardait son arbre dont la cime bruisante s'enténébrait peu à peu.

Cette nuit-là, il ne dormit pas. Marie, comme bien l'on pense, avait tout entendu, et le lendemain, ce fut dans la vieille demeure sans enfant comme une menace de mort planant sur un fils unique. L'homme s'endimancha, attela le blond sur la belle voiture, et descendit au petit trot vers Québec. Quand il revint vers deux heures de relevée, Marie put lire sur la figure de Siméon la sentence du vieil arbre. Elle sortit de la commode ce qu'il faut pour écrire, remua la bouteille d'encre Antoine jaunie par le temps, et sa vieille main tremblante, en quelques lignes laborieuses, apprit aux Hamel — aux vieux — la triste nouvelle et les invita pour une corvée après les semences.

*

* *

Ce matin-là, le soleil se leva insolemment radieux. La pluie de la veille avait lavé le ciel et donné une voix claire à toutes les rigoles dégorgeant dans le fossé. La rosé brillait sur les pétales rouges des pivoinés et une odeur capiteuse venant des haies d'aubépine flottait dans l'air rajeuni.

Dès sept heures, on vit arriver à pied, sa hache sur le dos et suivi de son chien, Jean Hamel, de l'Ormière. Puis une petite char-

rette à deux roues fit sonner le *pontage*: c'était Louis Hamel, des Grands-Déserts, avec sa vieille. Comme on s'y attendait, Julie, la veuve, arriva de Québec par l'omnibus. Vers neuf heures, Charles Hamel, depuis trente ans bedeau aux Écureuils, descendit de la voiture de son curé. Et successivement tous les autres Hamel, hommes et femmes, tous gens d'âge et en cheveux blancs, parurent à la barrière du chemin. On savait qu'il viendrait, et pourtant une émotion saisit tous les anciens, quand Joson, l'aîné de la famille — âgé de quatre-vingt-dix-sept ans, et à demi paralysé — entra dans la vieille maison, tenu sous les bras par deux de ses arrière-petits-fils.

À ce moment, l'*Angelus* s'épandit sur la campagne, passa par-dessus les sapins du petit bois et atteignit la demeure des Hamel. Par ce midi lumineux de printemps, la voix joyeuse des cloches chrétiennes s'en allait à travers champs, bénissant la semence dans la terre, le fruit nouveau sur la branche. Elle pénétrait dans les fermes par les portes et les fenêtres ouvertes et bénissait les familles en prière autour de la soupe fumante. Pour tous les vieux Hamel, hélas! elle ne sonnait qu'un glas! Ils songeaient au vieil arbre qui avait entendu le

premier *Angelus* tinter là-haut pour les pauvres Hurons fugitifs et qui allait à son tour se coucher dans la mort.

Le dîner fut simple et triste. La conversation de toutes ces vieilles gens était dans le passé, et le passé peuplé de fantômes évanouis, de bonheurs brisés et de cercueils.

Vers deux heures, les hommes s'étant consultés du regard, ôtèrent leurs gilets et allèrent à la meule aiguïser les haches. Sur la route, les voisins et les gens du village causaient par petits groupes; les enfants, pieds nus, passaient et repassaient en courant, un brin de mil à la bouche, faisant siffler dans l'air des harts de cornouiller.

Enfin, Siméon Hamel, tenant sa hache près du fer, sortit de la remise et s'engagea dans la descente. Ses frères, quelques-uns munis de haches aussi, le suivaient. Parmi les vieilles silencieuses, Joson resta dans la porte, écroulé dans un petit fauteuil, pleurant dans sa barbe blanche qui tremblait. Il y avait quelque chose d'inouï dans ce défilé de vieux terriens aux visages travaillés par la vie, et tous du même sang, s'en allant frapper l'arbre qui avait vu naître et mourir tous les Hamel, tous leurs ancêtres, même ceux dont on ne parle plus mais dont on lit les noms en première

page au registre de l'Ancienne-Lorette. En cette minute, ils songeaient tous aux *bers* sur lesquels l'orme avait veillé dans les grandes chaleurs, aux joyeuses voiturées qu'il avait vues sortir au grand trot les matins des noces et aux nombreux cercueils qui avaient une dernière fois, et lentement, passé dans son ombre avant de descendre à la terre.

On avait décidé de faire tomber le géant sur le chemin parce qu'il penchait un peu de ce côté et que, au-delà, il n'y avait point de construction. Siméon fit un grand signe de croix que tous les assistants répétèrent et donna le premier coup dans l'écorce. Sans tarder, la hache de Jean s'éleva, tournoya, retomba à angle et fit voler dans l'air un gros copeau noir. Les coups répétés se répercutèrent sur la vieille maison, et il sembla aux Hamel qu'elle aussi souffrait dans son âme, qu'elle gémissait, et que tout à l'heure, quand l'arbre tomberait, elle s'effondrerait toute ! La sueur coulait sur les fronts ridés des deux hommes et l'*aubel* était à peine entamé. Deux autres Hamel vinrent les relayer et le lamentable travail reprit avec une nouvelle vigueur. Les copeaux blonds, dégouttant la sève, étaient maintenant semés partout, sur la route, sur l'herbe, sur les pivoines du pauvre jardin.

L'arbre saignait du pied, mais le cœur tenait bon, et la tête, se jouant dans la brise fraîche, chantait toujours la chanson millénaire qui berce dans les nids le peuple des oiseaux. Ils voletaient encore, les oiseaux, insoucieux de la mort qui planait toute proche, sur les petits œufs couleur de ciel!

.....

Deux autres haches.

.....

Vers quatre heures, au moment où un nuage blanc lamé d'or passait sur le soleil, faisant taire le gazouillis dans la cime de l'orme, on entendit un craquement sourd. Le cercle des curieux s'élargit précipitamment. Au bas, Siméon avait saisi la hache, et, fébrile, portait les derniers coups. L'immense amas de verdure s'inclina dans le ciel, lentement d'abord; puis la chute s'accéléra et celui que les ouragans des siècles n'avaient pas ébranlé, s'abattit sur le chemin et dans le champ voisin, s'y écrasa avec un bruit de tempête fait du bris des branches, du choc menu des millions de feuilles, de cris et de battement d'ailes.

Il y eut cette minute de stupeur et de silence recueilli que provoque toujours le spectacle de la grandeur tombée, puis l'on se mit

à l'œuvre pour débarrasser la route. On accepta les services des voisins. Les Hamel se répandirent dans la ramure et la besogne de mort continua, acharnée. À mesure que l'ébranchage avançait, le cadavre de l'arbre devenait hideux; dépouillées de leurs feuilles, les branches amputées dressaient contre le ciel mauve d'énormes gestes de menace.

Le soir tombait et on alla souper. Marie alluma la lampe, et comme la route ne pouvait rester barrée pour le lendemain, jour de marché, les hommes prirent des fanaux et retournèrent à l'ouvrage. Dans la nuit qui montait sans lune et éteignait toutes choses, le bruit des haches, le grincement des *godendards* s'attaquant au tronc, le pas saccadé des chevaux tirant à la chaîne les énormes billes, les petites flammes qui couraient dans l'arbre, cette hâte, cet acharnement contre une chose morte et tombée, tout cela avait l'air d'un crime!...

Un mois après, le curé de l'Ancienne-Lorette recommanda aux prières de ses paroissiens l'âme de Siméon Hamel, décédé à l'âge de soixante-dix ans. Marie le suivit de près. Ils dorment maintenant tous deux à côté des ancêtres, à l'ombre de l'église, tout au bord de

l'écorce de la rivière. En vérité, l'homme et l'arbre avaient des racines communes dans la terre des Hamel!

Les humbles qui vivent tout près de la terre et n'écrivent pas, retournent à elle tout entiers. Le peu qui reste d'eux tient à la maison qu'ils ont bâtie, aux choses qu'ils ont touchées, aux sillons qui leur ont donné le pain, aux arbres qui leur ont donné l'ombrage. Aussi la disparition de l'orme a-t-elle consacré l'oubli de tous les Hamel d'autrefois. Cependant, les jours de marché, quand les maraîchers de Saint-Augustin et de Bel-Air passent au petit jour, enveloppés dans leurs *capots* gris, ils montrent à leurs enfants, du bout de leur fouet, ce qui reste de l'orme des Hamel.

FR. MARIE-VICTORIN.

(*Récits laurentiens.*)

(édition F. E. C.)

UN CONCOURS D'HISTOIRE

J'avais demandé à Thérèse, une petite nièce à moi qui a bien huit ans: « Lequel est le plus grand, de Dollard ou de Madeleine de Verchères? » Et voyez ce que peut faire le

féminisme! Thérèse m'a répondu avec une petite moue, très vexée: « Mais Madeleine de Verchères, Monsieur l'abbé! » Thérèse m'appelle « M. l'abbé » quand elle n'est pas contente. Là-dessus l'impitoyable enfant s'apprêtait à me servir un plaidoyer écrasant: je le voyais au frémissement de ses lèvres, à ses yeux montés au front, tournés vers sa mémoire. Hélas! la pauvre Thérèse avait compté sans l'intervention du sexe fort qui parla par la bouche de Paul, son petit frère. Le gamin qui faisait son thème à l'autre bout de la table en se tenant les oreilles bien ouvertes, s'exclama avec assez peu de galanterie: « Je vous demande pardon, mademoiselle, ce n'est ni Madeleine de Verchères, ni monsieur Dollard qui est le plus grand, c'est François Hertel, si vous voulez le savoir. » À vrai dire, le sexe fort déplaçait légèrement la question. Thérèse laissa faire pour si peu et se mit sur la défensive.

J'aime mieux vous le dire tout de suite: mon neveu Paul n'est point de l'école de Fustel de Coulanges en histoire. Il en prend à son aise avec le réalisme objectif. C'est plutôt un historien romantique. Son cahier de thèmes ouvert devant lui, il parcourut des yeux une lettre de François Hertel au Père Lemoine, que

le maître, justement la veille, avait dictée à toute la classe. Et alors nous avons entendu, Thérèse et moi, une leçon d'histoire pleine de pittoresque, de fantaisie, de légende, dans le goût de M. Augustin Thierry et de M. Michellet, leçon coupée çà et là, par Thérèse, de quelques digressions classiques.

« Il y a bien longtemps que cela s'est passé, commence le jeune historien. C'était dans le temps des grands bateaux à voiles et des canaux d'écorce. M. le curé n'était pas encore arrivé dans la paroisse; grand-père, à ce que je pense, devait être tout petit comme moi.

— Et grand'mère aussi », fait Thérèse qui ne veut pas s'en laisser imposer par tant de science.

« Beau dommage! acquiesce Paul, qui continue. M. Hertel, le papa de François, demeurerait dans une ville bien loin, bien loin d'ici, qui s'appelle Trois-Rivières, dans ma géographie; tenez, voyez. »

Thérèse et moi nous vérifions.

« Dans ce temps-là ce n'étaient pas des maisons et des villages partout; c'était presque rien que du bois, et dans ce bois il y avait des Iroquois, de grands sauvages, oh! mais pas des sauvages comme ceux qui viennent nous vendre des paniers...

— Des paniers comme celui de tante Rose? interroge Thérèse.

— Oui, oui.

— Des paniers de foin de senteur où elle met ses mouchoirs?

— Mais oui, mais oui.

— Et c'étaient de grands Iroquois qui portaient des plumes sur la tête, avaient le visage tout peinturé en rouge, en noir, en jaune et qui étaient laids pour la peine, je vous assure. Ces Iroquois tuaient le monde et le mangeaient. La maman de François Hertel lui avait défendu de s'éloigner de la maison à cause des sauvages qui pourraient l'emporter. Un jour François Hertel désobéit... »

Paul fait cette admission, un peu gêné, mais repart avec toute sa contenance...

« Il allait, je suppose, chercher les vaches, ou aux framboises, aux mûres...

— Ou bien, interjette Thérèse, il désertait pour fumer!... »

Paul méprise l'allusion.

« Toujours est-il que le pauvre petit François fut pris. Un de ces grands diables d'Iroquois lui mit la main sur la bouche et l'emporta comme un oiseau dans le creux de sa main, en riant d'une façon méchante. Puis ils mirent, au fond d'un canot, le petit Hertel qui

pleurait bien fort, et, en avant les avirons! Marche, marche, marche... Vous pensez qu'il était joliment triste pendant ce temps-là, le pauvre François, seul avec ces sauvages, si loin de sa maman. Le soir on tirait les canots sur la grève, au bord d'un bois, on dansait autour de grands feux, on brûlait des blancs attachés à des poteaux et le lendemain encore en canot, marche, marche, marche... On passa des rivières, des lacs grands comme la mer, si loin qu'enfin on arriva au village des Iroquois.

— Comment s'appelait ce village? risque Thérèse, très curieuse.

— Est-ce que je sais, mademoiselle? riposte l'historien d'assez méchante humeur.

— Toujours est-il qu'un soir ce fut le tour de François Hertel de se faire brûler. Un grand chef iroquois aurait voulu l'adopter pour en faire un païen. Et vous savez qu'il n'avait que quatorze ans, le pauvre petit, appuie Paul.

— Comme Madeleine de Verchères, complète Thérèse, décidément très à l'affût.

— Et pourtant François Hertel dit au grand chef: « Non, monsieur l'Iroquois, les Pères et « maman en auraient trop de peine. J'aime « mieux le Bon Dieu que tous vos manitous. »

« Alors le grand chef iroquois prit la main de François et mit un des doigts du petit Her-

tel dans sa grande pipe allumée. Et il tint la main de François jusqu'à ce que le doigt fut tout brûlé, tout brûlé. Ensuite le grand chef ou un autre, je ne sais pas, prit l'autre main de François et en coupa le pouce. Allez! ça fait mal pour la peine un doigt brûlé comme cela et un pouce coupé.

— Oh oui! » soupire Thérèse sincèrement émue.

Et Paul, tout heureux de cette concession d'ajouter:

« Ce n'est pas votre Madeleine de Verchères, mademoiselle, qui en aurait enduré tant que cela. Et vous pouvez croire que je n'invente rien. François Hertel, quelques jours plus tard, sur un morceau de bouleau, envoyait au Père Lemoine cette belle lettre. Écoutez bien:

« *Mon cher Père... le jour même que vous
« partîtes des Trois-Rivières, je fus pris sur
« les trois heures du soir par quatre Iroquois
« d'en bas; la cause pour laquelle je ne mis fis
« pas tuer, à mon malheur, c'est que je crai-
« gnaïs de n'être pas en bon état... Mon Père,
« je vous prie de bénir la main qui vous écrit
« et qui a un doigt brûlé dans un calumet pour
« amende honorable à la majesté de Dieu que
« j'ai offensé; l'autre a un pouce coupé. Mais
« ne le dites pas à ma pauvre mère.* »

— Les Iroquois étaient-ils quarante dans le bois des Trois-Rivières? » demande Thérèse, quand Paul a fini.

Et Paul avec brusquerie:

« En tout cas, mademoiselle, François Hertel n'était pas derrière un fort, avec du canon. »...

*

* *

C'était au tour de Thérèse. Elle commença très simplement, presque sur le ton négligé, en ajustant la boucle noire de ses cheveux, comme si elle dédaignait ce concours et cet adversaire.

« Il faut savoir d'abord, appuya-t-elle, que Madeleine était une petite fille et qu'une petite fille n'est pas un petit garçon. Elle aussi s'était éloignée de la maison, un beau manoir, souligne Thérèse, qui veut faire observer en passant la noblesse de l'héroïne. Mais au moins elle fut plus fine que M. Hertel; quand elle vit les Iroquois, elle prit sa course et elle qui n'était pas un petit garçon, courut si fort que les Iroquois ne purent pas l'attraper. Non, mon beau monsieur, on ne put pas la rejoindre. Un de ces grands diables essaya bien de la saisir par le bout du mouchoir qu'elle portait au

cou. Mais, bernicle! pas si sotté que cela, la petite Madeleine. En un tour de doigts elle détacha le mouchoir et M. l'Iroquois restait avec ce beau chiffon au bout de la main, pendant que Madeleine passait la porte du fort et la verrouillait derrière elle. Un, deux, trois, ce fut fait. Et les Iroquois se butèrent le nez sur la pierre. Là, dans ce grand manoir, monsieur, elle n'avait que ses petits frères pour l'aider.

— Elle s'est fait aider par ses petits frères? » interrogea Paul qui ne manquait pas son tour de lancer des grenades.

« Ces grands Iroquois étaient bien quarante. N'importe. Madeleine appelle ses petits frères et elle leur dit — écoutez bien, monsieur Paul, vous allez voir! c'est bien aussi beau que votre lettre sur papier de bouleau: « *Combattons jusqu'à la mort, les gentilshommes ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du roi.* » Et Madeleine court de tous les côtés, allumant elle-même la mèche des canons, tirant ici, tirant là. On aurait dit, à la voir se trémousser, la petite Madeleine, qu'il y avait cent hommes dans le fort. Et cela dura huit jours, vous m'entendez, huit jours. C'était bien long huit jours pour une petite fille comme Madeleine et qui fut obligée de faire

la guerre le jour et la nuit. Et quand enfin arrive le secours, voyez : ne parle-t-elle pas comme un homme la petite fille de Verchères ? À Monnerie qui arrive, elle dit : « Monsieur, « je vous rends les armes. » — « Mademoiselle, « reprend l'autre, elles sont en bonnes mains. » — « Meilleures que vous ne croyez », reprend Madeleine.

*

* *

Thérèse et Paul se tournèrent de mon côté. C'était au juge de parler. Et j'ai dit à Paul et à Thérèse : « Vous avez mérité beaucoup mieux qu'une image, monsieur et mademoiselle. Et, ce soir, à de grands historiens comme vous je raconterai une belle histoire. — Oui, une histoire de trappeur », suggéra Paul. — « Vous avez bien plaidé votre cause, et toi, Paul, et toi aussi, ma Thérèse. Et j'envie votre bonheur à vous, mes chéris, qui pouvez apprendre, si jeunes, l'histoire de votre pays. En vérité je n'ai qu'un reproche à vous faire. Pourquoi cette mauvaise tactique de grandir votre héros favori en rapetissant les autres ? Mes enfants, ayez peur du parti-pris qui fait les esprits aveugles et injustes. La gloire de nos héros est notre héritage à tous ; il n'en

faut rien perdre, lors même qu'entre eux il faut mettre des degrés. Il faut aimer grandement Madeleine de Verchères, François Hertel et aussi ce grand Dollard que vous avez trop lestement écarté. Toi, Paul, garde bien à la première page de ton cahier de thèmes, cette lettre au Père Lemoine. Faire de l'héroïsme, c'était pour les enfants de la Nouvelle-France, le thème, le devoir à faire de tous les jours. Non, jamais main d'enfant, et, en cela, tu as bien dit, mon cher Paul, n'a écrit en notre pays, choses plus simples, ni plus sublimes que ce petit Hertel. C'est le langage d'un héros emprunté à la légende des martyrs.

« Toi, Thérèse, fixe bien dans ton souvenir les vaillantes sentences de Madeleine de Verchères, une autre enfant sublime, celle-là ! Ces sentences, tu le verras plus tard, tracent tout un programme de vie à la jeune fille de qualité. Qu'est-ce que veulent dire, par exemple, des phrases comme celles-ci : « Les gentils-homme ne sont nés que pour verser leur sang au service de Dieu et du roi » ; et, « Je vous rends les armes, Monsieur ? » Cela veut dire, Thérèse, qu'ici-bas on ne reçoit de la noblesse que pour accepter plus de devoirs. On doit suppléer quelquefois les hommes, mais leur

rendre les armes pour les batailles qui leur reviennent. Comme Madeleine encore, il n'est pas mauvais de mettre à son âme, avec la pointe de l'héroïsme, un petit panache d'audace souriante, bien française. Nous sommes un peuple qui a le devoir de toutes les fiertés.

« Mais souvenez-vous que ni Madeleine ni même François Hertel ne sont peut-être aussi grands que Dollard. Eux n'ont combattu que pour eux-mêmes; Dollard s'est sacrifié pour son pays. Dollard n'a pas été surpris par l'ennemi; froidement, délibérément, après s'être engagé à ne jamais demander quartier, il a risqué la mort; pour la Nouvelle-France, comme un chevalier de jadis, il est allé offrir la bataille à l'Iroquois. Avec ses seize compagnons qu'il avait élevés jusqu'à son sacrifice, il s'est battu pendant huit jours, lui aussi, dans un misérable fortin de pieux où l'on manquait de canon, d'eau et de pain. Enfin il meurt, Dollard, haché, brûlé comme un martyr par ces barbares qui en veulent aux hommes de France et à leur foi. Celui-là, mes enfants, c'est le vrai héros de notre histoire. Et c'est pourquoi je rêve quelquefois d'une génération d'enfants de notre race qui, pour composer leur âme, auraient emprunté un peu à

l'âme de François Hertel et à celle de Madeleine de Verchères, mais beaucoup à l'âme de Dollard. »

Abbé LIONEL GROULX.

(*Notre Maître le passé*, tome I.)

(Édition Granger.)

Portraits.

DE LA MODE

Une chose folle et qui découvre bien notre petitesse, c'est l'assujettissement aux modes quand on l'étend à ce qui concerne le goût, le vivre, la santé et la conscience. La viande noire est hors de mode, et, par cette raison, insipide; ce serait pécher contre la mode que de guérir de la fièvre par la saignée; de même l'on ne mourait plus depuis longtemps par *Théotime*; ses tendres exhortations ne sauvaient plus que le peuple, et Théotime a vu son successeur.

La curiosité n'est pas un goût pour ce qui est bon ou ce qui est beau, mais pour ce qui est rare, unique, pour ce qu'on a et ce que les autres n'ont point. Ce n'est pas un attachement à ce qui est parfait, mais à ce qui est couru, à ce qui est à la mode. Ce n'est pas un amusement, mais une passion, et souvent si violente qu'elle ne cède à l'amour et à l'ambition que par la petitesse de son objet. Ce n'est pas une passion qu'on a généralement pour les choses rares et qui ont coturs, mais qu'on a seulement pour une certaine chose qui est rare et pourtant à la mode.

Le fleuriste a un jardin dans un faubourg, il y court au lever du soleil et il en revient à son coucher ; vous le voyez planté et qui a pris racine au milieu de ses tulipes et devant la *Solitaire* ; il ouvre de grands yeux, il frotte ses mains, il se baisse, il la voit de plus près, il ne l'a jamais vue si belle, il a le cœur épanoui de joie ; il la quitte pour l'*Orientale*, de là il va à la *Veuve*, il passe au *Drap d'or*, de celle-ci à l'*Agathe*, d'où il revient enfin à la *Solitaire*, où il se fixe, où il se lasse, où il s'assit, où il oublie de dîner ; aussi est-elle nuancée, bordée, huilée, à pièces emportées ; elle a un beau vase ou un beau calice ; il la contemple, il l'admire ; Dieu et la nature sont en tout cela ce qu'il n'admire point, il ne va pas plus loin que l'oignon de sa tulipe, qu'il ne livrerait pas pour mille écus, et qu'il donnera pour rien quand les tulipes seront négligées et que les œillets auront prévalu. Cet homme raisonnable, qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi fatigué, affamé, mais fort content de sa journée : il a vu des tulipes.

Parlez à cet autre de la richesse des moissons, d'une ample récolte, d'une bonne vendange : il est curieux de fruits ; vous n'articulez pas, vous ne vous faites pas entendre. Parlez-lui de figes et de melons, dites que les

poiriers rompent de fruit cette année, que les pêcheurs ont donné avec abondance, c'est pour lui un idiome inconnu : il s'attache aux seuls pruniers, il ne vous répond pas. Ne l'entretenez pas même de vos pruniers, il n'a de l'amour que pour une certaine pièce : toute autre que vous lui nommez le fait sourire et se moquer. Il vous mène à l'arbre, cueille artistement cette prune exquise, il l'ouvre, vous en donne une moitié et prend l'autre : « Quelle chair ! dit-il, goûtez-vous cela ? cela est-il divin ? voilà ce que vous ne trouverez pas ailleurs ! » Et là-dessus ses narines s'enflent, il cache avec peine sa joie et sa vanité par quelques dehors de modestie. Ô l'homme divin, en effet ! homme qu'on ne peut jamais assez louer et admirer ! homme dont il sera parlé dans plusieurs siècles ! que je voie sa taille et son visage pendant qu'il vit, que j'observe les traits et la contenance d'un homme qui seul entre les mortels possède une telle prune !

Quelques-uns, par une intempérance de savoir et par ne pouvoir se résoudre à renoncer à aucune sorte de connaissance, les embrassent toutes et n'en possèdent aucune ; ils aiment mieux savoir beaucoup que de savoir bien, et être faibles et superficiels dans diverses sciences que d'être sûrs et profonds dans une seule ;

ils trouvent en toutes rencontres celui qui est leur maître et qui les redresse; ils sont les dupes de leur vaine curiosité, et ne peuvent au plus, par de longs et pénibles efforts, que se tirer d'une ignorance crasse.

D'autres ont la clef des sciences, où ils n'entrent jamais; ils passent leur vie à déchiffrer les langues orientales et les langues du Nord, celles des deux Indes, celles des deux pôles et celle qui se parle dans la lune; les idiomes les plus inutiles avec les caractères les plus bizarres et les plus magiques sont précisément ce qui réveille leur passion et qui excite leur travail; ils plaignent ceux qui se bornent ingénument à savoir leur langue, ou tout au plus la grecque et la latine; ces gens lisent toutes les histoires et ignorent l'histoire, ils parcourent tous les livres et ne profitent d'aucun; c'est en eux une stérilité de faits et de principes qui ne peut être plus grande, mais à la vérité la meilleure récolte et la richesse la plus abondante de mots et de paroles qui puisse s'imaginer; ils plient sous le faix, leur mémoire en est accablée pendant que leur esprit demeure vide.

Diphile commence par un oiseau et finit par mille; sa maison n'en est pas égayée, mais empestée: la cour, la salle, l'escalier, le vesti-

bule, les chambres, le cabinet, tout est volière ; ce n'est plus un ramage, c'est un vacarme ; les vents d'automne et les eaux dans leurs grandes crues ne font pas un bruit si perçant et si aigu : on ne s'entend non plus parler les uns les autres que dans ces chambres où il faut attendre, pour faire le compliment d'entrée, que les petits chiens aient aboyé. Ce n'est plus pour Diphile un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle à peine il peut suffire : il passe les jours, ces jours qui échappent et qui ne reviennent plus, à verser du grain et à nettoyer des ordures ; il donne pension à un homme qui n'a point d'autre ministère que de siffler des serins au flageolet et de faire couver des *canaris* ; il est vrai que ce qu'il dépense d'un côté, il l'épargne de l'autre, car ses enfants sont sans maîtres et sans éducation ; il se renferme le soir, fatigué de son propre plaisir, sans pouvoir jouir du moindre repos que ses oiseaux ne reposent et que ce petit peuple, qu'il n'aime que parce qu'il chante, ne cesse de chanter ; il retrouve ses oiseaux dans son sommeil : lui-même il est oiseau, il est huppé, il gazouille, il perche ; il rêve la nuit qu'il mue ou qu'il couve.

Qui pourrait épuiser tous les différents genres de curieux ? Devineriez-vous, à entendre

parler celui-ci de son *léopard*, de sa *plume*, de sa *musique*, les vanter comme ce qu'il y a sur la terre de plus singulier et de plus merveilleux, qu'il veut vendre ses coquilles? Pourquoi non, s'il les achète au poids de l'or?

Cet autre aime les insectes, il en fait tous les jours de nouvelles emplettes; c'est surtout le premier homme de l'Europe pour les papillons, il en a de toutes les tailles et de toutes les couleurs. Quel temps prenez-vous pour lui rendre visite? il est plongé dans une amère douleur, il a l'humeur noire, chagrine, et dont toute sa famille souffre; aussi a-t-il fait une perte irréparable; approchez, regardez ce qu'il vous montre sur son doigt, qui n'a plus de vie et qui vient d'expirer: c'est une chenille, et quelle chenille!

Un homme fat et ridicule porte un long chapeau, un pourpoint à ailerons, des chausses à aiguillettes et des bottines; il rêve la veille par où et comment il pourra se faire remarquer le jour qui suit. Un philosophe se laisse habiller par son tailleur; il y a autant de faiblesse à fuir la mode qu'à l'affecter.

Iphis voit à l'église un soulier d'une nouvelle mode, il regarde le sien et en rougit, il ne se croit plus habillé; il était venu à la messe pour s'y montrer, et il se cache; le

voilà retenu par le pied dans sa chambre tout le reste du jour. Il a la main douce, et il l'entretient avec une pâte de senteur; il a soin de rire pour montrer ses dents; il fait la petite bouche, et il n'y a guère de moment où il ne veuille sourire; il regarde ses jambes, il se voit au miroir, l'on ne peut être plus content de personne qu'il l'est de lui-même; il s'est acquis une voix claire et délicate, et heureusement il parle gras; il a un mouvement de tête et je ne sais quel adoucissement dans les yeux dont il n'oublie pas de s'embellir; il a une démarche molle et le plus joli maintien qu'il est capable de se procurer; il met du rouge, mais rarement, il n'en fait pas habitude; il est vrai aussi qu'il porte des chausses et un chapeau, et qu'il n'a ni boucles d'oreilles ni collier de perles: aussi ne l'ai-je pas mis dans le chapitre des femmes.

Le courtisan autrefois avait ses cheveux, était en chausses et en pourpoint, portait de larges canons, et il était libertin. Cela ne sied plus: il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, et il est dévot: tout se règle par la mode.

Négliger vêpres comme une chose antique et hors de mode, garder sa place soi-même pour le salut, savoir les êtres de la chapelle,

connaître le flanc, savoir où l'on est vu et où l'on n'est pas vu ; rêver dans l'église à Dieu et à ses affaires, y recevoir des visites, y donner des ordres et des commissions, y attendre les réponses ; avoir un directeur mieux écouté que l'Évangile ; tirer toute sa sainteté et tout son relief de la réputation de son directeur, dédaigner ceux dont le directeur à moins de vogue, et convenir à peine de leur salut ; n'aimer de la parole de Dieu que ce qui s'en prêche chez soi ou par son directeur, préférer sa messe aux autres messes et les sacrements donnés de sa main à ceux qui ont moins de cette circonstance ; ne se repaître que de livres de spiritualité, comme s'il n'y avait ni Évangiles ni Épîtres des Apôtres, ni morale des Pères ; lire ou parler un jargon inconnu aux premiers siècles ; circonstancier à confesse les défauts d'autrui, y pallier les siens ; s'accuser de ses souffrances, de sa patience ; dire comme un péché son peu de progrès dans l'héroïsme ; être en liaison secrète avec de certaines gens contre certains autres ; n'estimer que soi et sa cabale, avoir pour suspecte la vertu même ; goûter, savourer la prospérité et la faveur, n'en vouloir que pour soi, ne point aider au mérite, faire servir la piété à son ambition, aller à son salut par le chemin de la fortune et des dignités :

c'est, du moins jusqu'à ce jour, le plus bel effort de la dévotion du temps.

Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée.

Onuphre n'a pour tout lit qu'une housse de serge grise, mais il couche sur le coton et sur le duvet; de même il est habillé simplement, mais commodément, je veux dire d'une étoffe fort légère en été, et d'une autre fort moelleuse pendant l'hiver; il porte des chemises très déliées qu'il a un très grand soin de bien cacher. Il ne dit point: *ma haire* et *ma discipline*, au contraire; il passerait pour ce qu'il est, pour un hypocrite, et il veut passer pour ce qu'il n'est pas, pour un homme dévot; il est vrai qu'il fait en sorte que l'on croie, sans qu'il le dise, qu'il porte une haire et qu'il se donne la discipline. Il y a quelques livres répandus dans sa chambre indifféremment: ouvrez-les, c'est le *Combat spirituel*, le *Chrétien intérieur* et l'*Année sainte*; d'autres livres sont sous la clef. S'il marche par la ville et qu'il découvre de loin un homme devant qui il est nécessaire qu'il soit dévot, les yeux baissés, la démarche lente et modeste, l'air recueilli, lui sont familiers: il joue son rôle. S'il entre dans une église, il observe d'abord de qui il peut être vu, et, selon la découverte

qu'il vient de faire, il se met à genoux et prie, ou il ne songe ni à se mettre à genoux ni à prier. Arrive-t-il vers lui un homme de bien et d'autorité qui le verra et qui peut l'entendre, non seulement il prie, mais il médite, il pousse des élans et des soupirs; si l'homme de bien se retire, celui-ci, qui le voit partir, s'apaise et ne souffle pas. Il entre une autre fois dans un lieu saint, perce la foule, choisit un endroit pour se recueillir et où tout le monde voit qu'il s'humilie; s'il entend des courtisans qui parlent, qui rient et qui sont à la chapelle avec moins de silence que dans l'antichambre, il fait plus de bruit qu'eux pour les faire taire; il reprend sa méditation, qui est toujours la comparaison qu'il fait de ces personnes avec lui-même et où il trouve son compte. Il évite une église déserte et solitaire, où il pourrait entendre deux messes de suite, le sermon, vêpres et complies, tout cela entre Dieu et lui, et sans que personne lui en sût gré; il aime la paroisse, il fréquente les temples où se fait un grand concours: on n'y manque point son coup, on y est vu. Il choisit deux ou trois jours dans toute l'année ou à propos de rien il jeûne ou fait abstinence; mais à la fin de l'hiver il tousse, il a une mauvaise poitrine, il a des vapeurs, il a eu la fièvre; il

se fait prier, presser, quereller pour rompre le carême dès son commencement, et il en vient là par complaisance. Si Onuphre est nommé arbitre dans une querelle de parents ou dans un procès de famille, il est pour les plus forts, je veux dire pour les plus riches, et il ne se persuade point que celui ou celle qui a beaucoup de bien puisse avoir tort.

LA BRUYÈRE.

(*Les Caractères.*)



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Préface	7

Première année

Fables de La Fontaine	11
Le secret de maître Cornille (Alphonse Daudet)	12
La chèvre de M. Séguin (Alphonse Daudet) ..	22
La maison (Adjutor Rivard)	33
La patrie (Adjutor Rivard)	37
Le vieux hangar (Mgr Camille Roy)	42
Peuple sans histoire (Frère Marie-Victorin) .	53
Le train (Michelle Le Normand)	70
De la société et de la conversation (La Bruyère)	75

Deuxième année

Fables de La Fontaine	89
Les vieux (Alphonse Daudet)	90
La mort du Dauphin (Alphonse Daudet) . .	102
Le sous-préfet aux champs (Alphonse Daudet) .	107
Le poêle (Adjutor Rivard)	112
Noël rustique (Mgr Camille Roy)	118

	Pages
Jacques Maillé (Frère Marie-Victorin) . . .	130
Le coin rond (Michelle Le Normand) . . .	148
De l'homme (La Bruyère)	153

Troisième année

Fables de La Fontaine	171
La dernière classe (Alphonse Daudet) . . .	172
La défense de Tarascon (Alphonse Daudet) .	180
L'heure des vaches (Adjutor Rivard) . . .	192
La corvée des Hamel (Frère Marie-Victorin) .	196
Un concours d'histoire (Abbé Lionel Groulx) .	210
De la mode (La Bruyère)	222



BNQ



000 523 476